

Edouard Tièche, poète jurassien (1843-1883)

Autor(en): **Degoumois, Léon**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **47 (1943)**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555185>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EDOUARD TIÈCHE

POÈTE JURASSIEN (1843-1883)

par Léon DEGOUMOIS, professeur à Berne

*Au Professeur Edouard Tièche,
qui a bien voulu me communi-
quer les manuscrits de son père.*

PRÉAMBULE

« Nous valons plus par nos aspirations que
par nos œuvres. »

G. Flaubert, *Correspondance* (28. VIII. 1858).

Commémorer la date de sa naissance, au bout de cent ans, est le plus bel hommage que l'on puisse rendre à un grand citoyen, à un grand artiste. A cette distance, les louanges viennent toutes seules, les discours sont vite faits, la célébrité se redore à bon compte. Mais fêter le centenaire d'un poète qui, jusque dans sa petite patrie jurassienne, a passé presque inaperçu...

Et pourtant, Edouard Tièche, comme vous méritez qu'en cette année 1943, l'on se souvienne de vous, qui êtes né, il y a un siècle, au fond du val de Tavannes, dans la vieille cure paysanne de Bévillard! Sans doute offenserait-on vos mânes, en faisant soudain trop de bruit autour de votre nom, que déjà bien des gens de votre village ont oublié; et si, embouchant les trompettes d'une renommée tardive, l'on se mettait à proclamer partout que vous fûtes un génie méconnu, vous vous retourneriez dans votre tombe, qui n'est même pas là où vous aviez désiré qu'elle fût, à l'ombre de la petite église nue dont vous aimiez tant à écouter les cloches, quand elles sonnaient, le dimanche.

Mais rassurez-vous, poète qui n'avez jamais aspiré à la gloire tapageuse, et qui n'avez chanté que parce que vous aviez dans l'âme beaucoup de ferveur et beaucoup d'amour: ce n'est pas par des cérémonies pompeuses, par de faciles morceaux d'éloquence, que votre centenaire à vous sera marqué.

Illustre, on vous eût élevé un monument; il n'aurait pas valu celui que vous avez laissé, et qui est si bien à votre mesure, ce vieux drame jurassien écrit alors que brûlait en vous l'enthousiasme de la vingtième année. Cette œuvre, où vous vous êtes mis tout entier, vous la destiniez, en secret, à la Société jurassienne d'Emulation, que, votre vie durant, vous avez portée dans votre cœur; modeste comme vous étiez, vous n'avez pas osé la lui offrir. En publiant aujourd'hui votre **Eberhardt**, devenu, plus tard, **Edmond, comte de Rondchâtel**, l'Emulation, qui n'a jamais mieux mérité son nom que lorsqu'on la regarde à travers votre vie et votre œuvre de poète, répare le tort que vous vous êtes ainsi fait, et montre que, nonobstant vos craintes, elle est fière de vous, comme, avec elle, tout votre vieux Jura.

La sombre histoire où vous évoquez à votre gré la vie des anciens châtelains de Malleray et de Rondchâtel, est-elle un chef-d'œuvre de poésie? Cela, vous vous l'êtes souvent demandé vous-même, et, suivant votre humeur, ou le temps qu'il faisait, suivant l'avis, aussi, de Pierre, Jean, Jacques, ou Paul, à qui vous aviez montré votre manuscrit, vous avez répondu oui ou non. C'est que, comme il arrivera maintenant à ceux qui vous liront, les beautés que renferme votre composition ne vous empêchaient pas d'en voir les défauts. Mais pourquoi vous tracassiez-vous tellement? Même ces défauts sont aimables, qui sont tout ensemble des défauts de chez nous, et des défauts de jeunesse. Vieux déjà de quatre-vingts ans, quelle fraîcheur ce long poème dramatique n'a-t-il pas gardée! Si la naïveté est la qualité distinctive de ces grands enfants que sont les poètes, poète, vous l'étiez, Edouard Tièche!

Et puis, c'est si beau d'avoir, comme vous l'avez fait, tenté quelque chose de grand!

D'UNE AME QUI N'EN MÈNE PAS LARGE...

« Hamlet, le malaise de l'âme dans la vie pas assez faite pour elle... »

V. Hugo, *William Shakespeare*, p. 252.

« Condition de l'homme: inconstance, ennui, inquiétude. »

Pascal, *Pensées*, II, 127.

« Les hommes sont le jouet des circonstances. »

Byron, *Don Juan*, chant cinquième, XVII.

La biographie d'Edouard Tièche, la fera-t-on jamais? Comment se renseigner, soixante ans après sa mort, sur un homme



Edouard Tièche à l'âge de 20 ans

dont les feuilles publiques et les livres ont si peu parlé? Les articles nécrologiques qu'on lui a consacrés ne contiennent rien que de très sommaire. Ses contemporains, ses cadets même, ceux qui l'avaient bien connu, les Besson pasteurs (pasteurs au pluriel, parce qu'ils sont une dynastie), les Robert peintres (même remarque que pour les précédents), ne sont plus. Sa veuve, son frère, ses sœurs, tous disparus. Il ne reste de sa famille que son fils, qui avait six ans à peine, lorsque mourut le poète, en 1883.

Ce que l'on saurait de l'auteur de cet unique volume de vers publié en 1877, *Soirées d'hiver*¹, serait donc peu de chose, presque rien, s'il n'avait laissé, en plus de diverses œuvres inédites, un journal qui ne porte, il est vrai, que sur les années 1863 à 1868, mais qui ne permet pas moins de faire, mieux que sa biographie, son portrait. Son portrait d'homme et son portrait de poète.

Le journal d'Edouard Tièche: cinq cents pages d'une écriture si dense, si menue, si ténue, par endroit si indéchiffrable, que, pour venir à bout de lire cela, il faut avoir fait le sacrifice de ses yeux. Mais comme on est récompensé d'un si coûteux effort! Ce que l'on découvre là, sous l'encre pâlie du vieux manuscrit? Deux choses, deux choses aussi rares, aussi précieuses l'une que l'autre: d'abord, une âme, une âme qui est la transparence même; ensuite, l'image fidèlement, ingénument reproduite, évoquée, du milieu dans lequel cette âme est appelée à vivre, à se débattre.

*L'homme. Je vais mieux mais depuis que je suis devenu muet
jeune avec mes amis Ju. de B. Ce matin c'est après le dîner, grand
je au cadavre, mais je m'obstine à Ju. de B. et l'air de mon cœur.
Je suis une petite reproduction ou drame d'un qui se fait à Malleray.*

Fragment du journal d'Edouard Tièche (grandeur originale)

« Pour laisser une trace de mon passage ici-bas, lit-on quelque part, dans le gros cahier de Bévillard, je voudrais écrire une vie de moi-même, une sorte de biographie ou de confession, où je dirais mes souffrances, mes déboires, le dédale effrayant au travers duquel la Providence me mène. » (*Journal*, 15. III. 1866) Le poète ne se doutait-il pas que, ce livre, il était en train de le faire, de la façon la plus directe, la plus spontanée, sous la forme de ce qu'il appelle, une fois, le « journal de mon âme », (18. I. 66) pour écrire ailleurs: « Je reprends mes entretiens avec moi-même, » (30. IX. 67) fournissant ainsi deux titres plutôt qu'un à ce recueil de confidences?

Qu'est-ce, pour lui, que ce journal? Un miroir, dans lequel il se regarde, moralement. Lui-même s'en rend compte, qui ne lui assigne pas d'autre fonction que de l'amener « à examiner, à observer la marche de son cœur et de ses idées, à tirer les conséquences des événements. » (19. V. 68) Aussi l'y trouve-t-on, l'y

¹ Librairie Sandoz et Fischbacher, Paris, Neuchâtel et Genève, 1877.

aperçoit-on tout entier. Tel absolument qu'il est, sans fard. Non, ce qu'il raconte là, il ne se dit pas qu'un jour, ce sera publié. Toute éloquence est bannie de ces soliloques, rédigés dans le style le plus sobre, le plus dénué d'artifices. Pas question, pour le jeune Tièche, qui ne destine qu'à lui-même ces rapports quotidiens, de se composer une attitude, celle qui lui irait le mieux. Rien d'apprêté, de truqué. La vérité, dans son plus simple appareil.



Les parents du poète

Une sincérité totale, et quelle difficile sincérité, celle qu'on veut avoir envers soi-même! Un homme est là, qui dit son histoire, ou plutôt, car il n'en a pas d'autre, l'histoire de son âme, le drame de sa pensée.

Son histoire? Né le 1^{er} juin 1843, il était le plus jeune des quatre enfants encore vivants d'Abraham-Emmanuel Tièche, pasteur à Bévillard, et de sa femme, née Eggimann.

Les Tièche sont une vieille famille de Reconvilier, de souche paysanne. Elevé en 1800 à la dignité de maire, Abram Tièche avait dirigé ses deux fils du côté des carrières libérales. Le frère du

pasteur Tièche était docteur, et devint grand conseiller. Trait de bonne race jurassienne, Aimé Tièche s'était installé, pour exercer la médecine, dans son village natal, dont il ne bougea, de sa vie; cependant qu'à deux pas de là, son aîné, appelé, l'année 1836, à desservir la cure de Bévillard, resta, lui aussi jusqu'à sa mort, en 1868, le directeur spirituel d'une paroisse qui avait compté, au nombre de ses pasteurs, un authentique d'Aubigné, bon cousin de madame de Maintenon¹.

Etabli dans le grand et rustique presbytère qui, bâti en 1730, arbore au-dessus de sa porte les armoiries des Princes-Evêques, et où l'infortuné Naundorff aurait séjourné quelque temps², le pasteur Tièche — pourquoi eût-il renié ses origines? — exploitait un honnête petit train de campagne. Il lui était commode surtout, pour administrer une paroisse qui groupait quatre communes, — Bévillard, Malleray, Pontenet, Champoz, — d'avoir cheval et voiture. On le voyait, matin et soir, vaquer, à la grange et à l'écurie, à d'humbles besognes, et, quand la saison était venue, labourer, semer ou moissonner. Ce qui ne l'empêchait pas de s'acquitter avec conscience du saint ministère dont il était chargé.

Au demeurant, un homme austère, réservé, renfermé, volontiers taciturne, dur aux autres comme il était dur à lui-même, et d'un abord plutôt revêche. Un homme qui ne riait jamais, qui ne tolérait pas que l'on rît autour de lui. Un homme qui, s'il avait la foi, manquait, en revanche, à peu près complètement d'enthousiasme. Un jour que son fils Edouard lit les pages des *Mémoires d'outre-tombe* où Chateaubriand raconte ses années de Combourg, il note dans son journal: « Il avait un père qui excite particulièrement mon attention, parce que j'y retrouve une ressemblance avec le mien. Il était, comme lui, froid, sombre, effrayant et imposant. » (8. IV. 64). Encore le pasteur Tièche tenait-il de famille cette nature sévère et plutôt maussade. Aimé Tièche, son cadet, avait, lui aussi, une certaine dureté ou rudesse, et de continuelles sautes d'humeur, qui faisaient de lui un homme terrible. Ce que son neveu écrira pourtant du docteur de Reconvilier, le jour même où il sera porté en terre: « L'oncle a eu bien des lubies, bien des défauts, pendant sa vie, mais tout cela n'était que le masque, et non pas la figure, » (23. VIII. 67) voilà qui compte également, et même davantage, pour le pasteur son frère. Rien ne surprend comme de voir le jeune Tièche, si enclin, son père vivant, à se plaindre de ses brusqueries, ne plus avoir, après sa mort, que le souvenir de sa « bonté ». Abraham-Emmanuel était bon, faut-il

¹ Cf. Charles Frey, *La Paroisse réformée de Bévillard*, p. 27.

² *Ibid.*, p. 45-46.

croire, à la manière d'un hérisson. Excellent cœur, dans le fond, mais sous quels dehors rébarbatifs, sous quelle rugueuse écorce!

La maman était, elle, comme sont toutes les vraies mamans, effacée, tendre, douce, faible. « La meilleure des mères, » lit-on vingt fois, dans le journal: et qui n'a dit ou pensé cela de la sienne? Une mère, un refuge. Le seul être capable de tout comprendre, de tout pardonner. Même les accès d'indifférence d'un grand garçon tourmenté.

Des jeunes filles, on ne parle, en général, dans les familles, que lorsqu'elles sont en âge d'être mariées. Marie et Sophie



Adolphe Tièche (années soixante)

Tièche étant, pour leur malheur, vite montées en graine, rien de particulier à en dire, sinon que Sophie était plus enjouée et, surtout, plus sensible que sa sœur. Ce qui la ferait presque apparaître, par moment, comme une autre Lucile d'un autre René. C'est un peu à ce titre que le petit poète de Bévillard lui rend hommage, le jour où il adjure les forêts de se souvenir

« De sa gentille sœur Sophie
Et du grand poète Edouard¹. »

Quant à Adolphe, le grand frère, en voilà un qui avait vite fait son chemin! Hardi, entreprenant, débrouillard comme personne, il n'était question, à la cure, que de ses succès. Etudiant

¹ Poésie inédite, relevée dans le journal (septembre 1864).

remarquable, à l'École polytechnique fédérale, où il avait pris son diplôme d'architecte, puis à l'École des Beaux-Arts de Paris; promu, à vingt-six ans, premier-lieutenant, tout lui souriait: il était de ces gens qui réussissent, qui arrivent. Seul de la volée à avoir quitté le nid, il ne venait jamais à Bévillard qu'en coup de vent, à chaque nouvelle étape de sa rapide carrière. Et si ses visites y étaient toujours attendues avec impatience, une fois qu'il était là, de quoi son frère se réjouissait, semble-t-il, c'était de lui voir bientôt les talons.

Aussi bien le jeune architecte avait-il tout le caractère d'Abraham-Emmanuel Tièche, avec, en plus, un esprit de raillerie acerbe et un tempérament colérique qui l'apparentaient plus particulièrement à l'oncle croque-mitaine de Reconvilier. Le pasteur Tièche n'était que froid; son fils aîné, lui, était réfrigérant. Esprit essentiellement pratique, positif, il accablait de sarcasmes son frère l'idéaliste, se moquait de ses naïves ferveurs, du culte qu'il vouait aux poètes. Pour lui, Adolphe, la littérature, ça n'existait pas; la poésie, ça ne rimait à rien. Tant d'animosité à l'égard de ce qu'il plaçait au-dessus de tout, n'inclinait cependant pas Edouard Tièche à condamner ce grand frère exagérément raisonnable. Tout au contraire, il était porté à le considérer comme appartenant à une autre race d'hommes que lui, à la race des hommes qui savent ce qu'ils veulent. L'enviait-il? probablement non; bien plutôt, il l'admirait. « Ce matin, à l'église, écrit-il, je regardais Adolphe; jamais mon frère ne me sembla si beau; une énergie martiale, un caractère de jeunesse et de force étaient empreints sur sa figure... et sa barbe lui allait si bien! » (20. VIII. 65) La supériorité d'Adolphe, loin qu'il la niât, lui paraissait l'évidence même; seulement, voilà, elle l'écrasait.

Il faut dire que, lui, ainsi qu'il arrive souvent au dernier de la couvée, il n'avait guère eu de chance. A croire qu'on lui avait jeté un sort. Après avoir reçu sa toute première éducation, partie à la cure, partie à l'école communale, puis au collège de Reconvilier, il était, à quinze ans, entré au gymnase de Bienne, pour y commencer ses humanités. A peine a-t-il fait trois classes que de subites et violentes crises d'asthme, compliquées d'un mauvais eczéma, l'obligent à interrompre ses études. Des cures prolongées en Valais, puis dans l'Oberland, le rétablissent tant bien que mal. Retournera-t-il s'asseoir sur les bancs de l'école? Il y tient, lui, si peu, que ses parents l'orientent ailleurs, le placent dans un bureau de fabrique, à Reconvilier. Catastrophe! ce petit Tièche, que rien ne rebute plus que les chiffres, se sent tellement dépaysé, il s'ennuie, se déplaît si affreusement, dans cet « enfer »,

que, voyant sa santé de nouveau compromise, ses parents, de guerre lasse, le font revenir à la maison, en attendant de lui trouver autre chose.

On est en 1863, Edouard Tièche vient d'avoir vingt ans. Il restera là, à Bévillard, à ne rien faire, apparemment, non pas quelques semaines, ou quelques mois, mais cinq années pleines, jusqu'en mai 1868. Ces cinq années, qui sont celles du journal, aucune période de sa vie ne fut aussi vide, et aussi remplie, pourtant, que celle-là. Vide d'événements extérieurs, heureux ou malheureux, de circonstances autres qu'ordinaires, d'aventures, d'imprévus. Mais si remplie, dès qu'on regarde les choses du dedans, dès que l'on s'attache à saisir ce qui se passe en cet adolescent débile; remplie, oui, à craquer, de projets, d'aspirations, de désirs, de rêves.

Une fois installé à demeure dans la vieille cure-ferme, comme il n'est pas concevable que, tout malade qu'il est, il ne s'occupe absolument à rien, que va-t-il entreprendre? Eh bien! tout d'abord, son journal, pour se donner l'illusion qu'il lui arrive tout de même quelque chose; puis, des lectures, pour tuer le temps, et s'instruire à sa façon; enfin, de la poésie. Car il s'est découvert la vocation. Le 15 août 1863, — il n'est encore qu'à la septième page de son journal, — il écrit, de sa plus belle main: « Ma résolution est prise, je suis et veux être poète. »

ma résolution est prise je suis et veux être poète

Fragment du journal

Rien que de s'astreindre, chaque soir, à relater ce qui s'est passé, au cours des dernières vingt-quatre heures, à résumer ses impressions du moment, est, pour Edouard Tièche, une occupation. Avec quelle impatience il attend le moment de confier à son journal ses joies et ses peines, dans l'espoir d'y trouver un écho aux premières, une consolation, peut-être, aux secondes! Le peu qui lui arrive, à l'instant qu'il le raconte, en effet, il le revoit, il le revit; qui sait même si ce n'est pas alors qu'il le vit bien, ainsi que le laisse deviner cette réflexion: « Ce n'est que le soir que j'ai véritablement vécu. » (17. X. 67)

Ce que le jeune poète consigne là, dans son journal intime, c'est le bilan de sa vie quotidienne. Pauvre bilan, dont le solde est plus souvent passif qu'actif, ce qu'il constate lui-même dans une phrase qui revient sans cesse à la fin de ses rapports du soir: « Voilà ma journée, toujours vide, toujours sombre. » (16. VIII. 63) Si l'on songe qu'il y en a là près de deux mille, comment

ne pas être pris de vertige et d'effroi, devant l'abîme, devant la nuit que cela peut représenter?

Va-t-on s'étonner qu'il soit souvent question, dans les confidences de notre poète, ne disons pas de sa santé, ce serait dérision, mais de sa maladie, de ses deux maladies plutôt, qui, quand elles ne l'affligent pas de concert, s'en chargent à tour de rôle, se relaient. « Très mal de peau aujourd'hui, écrira-t-il ainsi, je me sens bien de poitrine. » (11. III. 66) Rien de pénible, d'angoissant, comme ces oppressions qui le prennent à tout bout de champ, et lui apportent, le jour, tous les tourments de l'inaction, la nuit, tous ceux de l'insomnie. « Je vais me réfugier au fond de mon lit; est-ce pour y dormir? pour y souffrir? » (4. I. 67) Quand ses éruptions lui reviennent, et c'est périodiquement, alors il n'a plus un moment de bon, ses nerfs sont à vif, il est au supplice. Tant de maux le morfondent, le confondent, l'humilient, le diminuent. Il ne les a pas plutôt avoués qu'il se prend à regretter que sa relation tourne au bulletin de santé. « Je répugne à faire de ce journal un compte rendu de mon état sanitaire. » (17. X. 67) Mais comment y échapper? comment ne pas s'effrayer, lorsqu'un beau matin, on se découvre cent vingt-trois pulsations à la minute? (11. II. 67) L'a-t-il oublié déjà, six jours plus tard, quand il écrit, il est vrai dans un sens tout général: « Je ne suis pourtant pas de ces douillets qui passent leur vie à s'écouter respirer et à se tâter le pouls? » (17. II. 67) Sans doute non; mais comme il voudrait ne pas être obligé de compter toujours avec ces cruelles indispositions!

Que l'état auquel il est réduit agisse sur le moral, n'a rien non plus qui doive surprendre. On n'est pas un si grand philosophe, à vingt ans, que la résignation vous vienne comme ça tout de suite. La maladie n'explique pas, à elle seule, le découragement qui s'est emparé de ce peu robuste garçon, mais elle est, sans doute, ce qui l'a déterminé, initialement, et ce qui l'entretient. Il a beau penser, dans le feu d'un travail: « Si j'ai beaucoup à souffrir dans mon corps, j'ai assez de plaisir dans ma cervelle; » (12. X. 67) quand il est dans le vrai, c'est lorsqu'il remarque: « Ce journal est celui d'un malade de corps et d'esprit. » (17. X. 67)

L'âme n'est, en effet, chez lui, guère plus vaillante que la guenille qui l'enveloppe. Et si de se sentir un peu mieux ou moins bien est, selon lui, ce qui donne le ton à son humeur et fait le climat de ses journées, l'explication n'est pas complète. Car tout se tient. Ses infirmités le condamnent à une oisiveté et à une réclusion relatives, qui ajoutent à sa souffrance. Déprimé comme il est, à l'ordinaire, les idées noires, l'ennui, le chagrin, et

jusqu'à l'angoisse métaphysique, ont plus de prise sur lui. Sans cesse à se ronger, à se creuser l'esprit, à se faire du mauvais sang, au propre et au figuré, il est dans la situation d'un éternel naufragé.

Le peu de chance qu'il a de guérir jamais, ou simplement de voir quelque jour son état devenir supportable, n'est pas pour lui faire prendre patience, ou courage. Comment, dans son malheur, le dégoût de l'existence ne lui viendrait-il pas? Souvent, il se sent excédé, il en a assez de tout. Ne vaudrait-il pas mieux en finir, une bonne fois, que d'être sans relâche exposé à tant de misères?

De quoi il souffre peut-être le plus, c'est que toute activité à laquelle il voudrait se livrer soit vouée à l'échec, faute, pour lui, de pouvoir s'y appliquer de façon suivie. En vain s'occupe-t-il, s'intéresse-t-il, s'attache-t-il à quelque chose: c'est comme s'il agissait dans le vide. « L'inutilité de tout ce que j'entreprends me glace et m'ennuie, » (19. II. 66) confesse-t-il, par exemple, pour assurer plus loin, philosophiquement: « Je dépense beaucoup de temps à ne rien faire. » (13. VI. 68.) De là à s'accuser de nonchalance, de paresse, d'aboulie, il n'y a qu'un pas. Et quand rien ne vous réussit, on a vite fait, au surplus, de se convaincre de sa nullité, de se pénétrer du sentiment de son infériorité.

« Une flânerie sans but: voilà ma vie. » (8. I. 66) Sa vie, oh! comme le jeune Tièche la voudrait plus régulière, mieux ordonnée! Dût-elle être monotone, ne le serait-elle pas, dans l'action, moins douloureusement que dans l'inaction? La liberté absolue qu'on lui laisse de disposer de son temps comme il lui plaît, plutôt que de le satisfaire, lui pèse, le gêne, oui, l'entrave. C'est que rien n'est « fixé », dans sa manière de vivre, « pas même l'heure de mon lever, le matin, soupire-t-il, ni de mon coucher, le soir. » (31. VIII. 65) Résultat de ce régime: « Je me lève sans savoir que faire, et je me couche fatigué de repos. » (12. V. 65) Encore lui arrive-t-il, en cours d'analyse, d'*autoanalyse*, de se demander ce qu'il en serait, si son emploi du temps était normalement réglé, et de répondre, avec cette franchise qui est sa loi, sa marque: « Je murmurerais de nouveau contre mon sort... C'est là un des mystères de ma nature. » (31. VIII. 65)

Ce qu'il en dit est d'ailleurs, le plus souvent, moins pour se plaindre que pour constater, et, en quelque façon, pour s'absoudre, timoré qu'il est, toujours plein de vagues remords. Aussi peu envieux qu'il est possible de l'être, jamais on ne le voit faire de comparaisons qu'avec de plus malheureux que lui. Et il n'aime guère, non plus, que personne, autour de lui, s'apitoie sur sa destinée. Quelle que soit son infortune, c'est lui seul qu'il en rend

responsable. « Je trouve en moi-même, écrit-il, les causes de ma tristesse. » (18. VIII. 67) Les souffrances qu'il ressent n'ont peut-être pas tant leurs racines profondes dans des circonstances défavorables que dans un état d'âme qui lui est particulier, et que, si habilement qu'il pratique l'introspection, il n'arrive pas à clairement définir. Volontiers il l'attribuerait à une imagination trop vive, qui l'expose constamment à on ne sait quelles dangereuses tentations de la chair et de l'esprit. Qu'il parle de son perpétuel « vagabondage d'idées », (8. I. 66) qu'il se montre cahoté, ballotté de rêve en rêve », (17. II. 64) on s'aperçoit effectivement qu'il a peine à fixer longtemps sa pensée sur un objet déterminé. Mais lorsqu'on se penche attentivement sur lui, on n'est pas long à diagnostiquer le mal dont il souffre.

C'est comme si son cœur, toujours, se servait de pâture à lui-même. Une inquiétude permanente le tenaille, le crispe; il est du matin au soir à s'interroger et à interroger le monde, pour découvrir la raison des choses, le pourquoi de tout, qui lui échappent. Le doute l'habite si bien que, pour finir, il lui tient lieu de foi: jamais il n'est sûr, en effet, que de voir tout lui craquer dans la main. Cela s'appelle, sous sa forme primaire, du pessimisme. Exemple banal: on annonce une éclipse de soleil; réaction immédiate: « Probablement que le ciel sera couvert! » (5. III. 67) Qu'il le soit ne le surprend donc pas, le déçoit à peine: il s'y attendait, il savait qu'il en serait ainsi. Il y a, en cet être incessamment replié sur lui-même, un grand fond d'amertume intrinsèque, et comme une sorte de désespoir à froid, au juste une incapacité d'espérer, ou plutôt le sentiment qu'il ne sert à rien d'espérer, que rien n'arrive de ce que l'on souhaite le plus ardemment.

Lorsqu'on est, comme lui, à croire le bonheur impossible, toute raison de vivre n'est-elle pas abolie? D'autant qu'il éprouve nettement que rien, ni personne, ne le tirerait de son marasme, ne comblerait le vide qu'il découvre en lui et autour de lui. Que de fois il répétera, dans son journal, qu'il se sent « abandonné », (27. IX. 65) — il ira jusqu'à écrire, parfois, « abandonné dans l'infini »! (24. VIII. 65) Situation sans issue que la sienne, qui est celle d'un prisonnier de l'existence, d'un muré vivant, de l'écureuil enfermé dans une cage. « Serai-je donc forcé de tourner toujours dans le même cercle? » (15. X. 67) Comment ne pas être saisi, en lisant, sous la plume d'un jeune homme de vingt-deux ans, des réflexions aussi désolées que celles-ci: « Je sens le vide et le néant de la vie; » (2. VII. 65) — « Je sais que je n'ai plus rien à attendre; » (19. II. 66) — « Je vais traîner des jours malheureux jusqu'à la mort! » (27. IX. 65) Aussi bien son expé-

rience tient-elle toute dans un mot, celui de faillite, et le mal d'âme dont il souffre a-t-il l'air d'être aussi incurable que l'autre. Quand la fatalité s'en mêle...

Selon que l'on en jugera du point de vue de la pathologie ou du point de vue de la littérature, on appellera cela neurasthénie ou mal du siècle. Et pourtant, il n'est pas prouvé qu'on ait affaire, en Edouard Tièche, à un adolescent qui entretient son mal et cultive sa peine: ni ses souffrances physiques, hélas! ne sont imaginaires, ni ses douleurs morales inventées. Ce pli d'inaltérable tristesse qui marque son visage indiquerait-il, en lui, un désabusé, un sceptique? Non, un meurtri, un grand blessé de la vie.

Sans doute ce complexe psychique ne joue-t-il pas toujours et dans tous les cas. D'abord, il y a des moments où le pauvre poète n'est plus tout à fait aussi désarmé, où quelque lueur surgit dans sa nuit, où ses calamités lui laissent un semblant de répit, où l'adversité se fait moins dure. Un peu de quiétude lui revient. Il n'a plus le cœur si gros, si lourd. Et puis, il arrive également qu'il fasse effort pour se ressaisir, pour remonter le courant; et si sa vie est tout entière une lutte, une lutte défensive, parfois, bravement, c'est lui qui passe à l'attaque, qui prend au collet et cherche à terrasser cet «ennemi n° 1» qu'il porte au fond de lui. La victoire reste-t-elle incertaine, alors il se résout à composer, il signe une trêve, qui dure ce qu'elle peut. Sans compter que, souvent, le chrétien se réveille, en lui, et que, s'il n'a pas ou n'a plus, à certains moments, la foi du charbonnier, il en conserve à tout le moins le regret, le désir, le besoin.

Comme c'est là, de surcroît, un autre mystère, une autre bizarrerie de sa nature, et, plus généralement, de la nature humaine, on ne criera pas à l'inconstance ou à l'inconséquence, en le voyant, çà et là, envers et contre tout, nourrir quelques illusions, caresser tel ou tel projet, échafauder même des plans d'avenir, voire espérer, essayer d'espérer¹. S'il est entendu qu'il nie ou renie le bonheur, parce qu'il lui a manqué, cela doit-il nécessairement le priver, le dépouiller de tout plaisir? Au contraire, de constater la carence de l'absolu ne fait-il pas apprécier davantage le relatif? Cela est si vrai qu'on voit le malheureux poète édifier sur le néant, mieux qu'une philosophie, une sagesse. Une sagesse qui consiste bonnement à ne pas se laisser mourir de faim, faute d'avoir à se mettre des grives sous la dent. Puisqu'il est vain de demander à l'impossible de s'accomplir, vain de

¹ « Il faut absolument que j'aie quelque chose à espérer. » (2. IX. 65)

compter sur la félicité parfaite, qu'à cela ne tienne, pourquoi ne pas se tourner vers des choses celles-ci réalisables, ne pas guetter et goûter les innombrables petites joies de l'existence, comme de passer une heure ou deux avec un ami; de faire une promenade solitaire, un jour de printemps; d'écouter chanter une jeune fille, ou un oiseau; d'attendre un livre que les petits sous amassés un à un ont enfin permis de commander à quelque bouquiniste de la capitale; que sais-je? de fumer une pipe, le soir, au clair de lune, sur le banc du jardin?

Une fois que vous vous êtes ainsi fait une raison, il est fréquent que des riens prennent une importance considérable. A quels enfantillages singuliers, et révélateurs, ce grand métaphysicien d'Edouard Tièche ne se livre-t-il pas! « J'ai envie d'écrire à M. H..., pour avoir à attendre une lettre de lui. » (18. XII. 65) Intention qu'à première vue il semble quelque peu malaisé de concilier avec telle autre remarque du journal: « Je suis morne et sombre; j'attends trop de lettres pour être gai. » (27. X. 67) Mais pourquoi vouloir que tout, dans nos désirs, réponde aux lois de la logique? Comme la vie, la pensée n'est-elle pas faite des plus absurdes contraires?

D'UN « PICCOLO MONDO ANTICO » JURASSIEN

« Die schönen Tage in Aranjuez
Sind nun zu Ende. »

Schiller, *Don Carlos*, acte I, scène I.

« Les beaux temps de Bévillard ne reviendront jamais. »

Ed. Tièche, *Journal inédit* (18. VI. 1868).

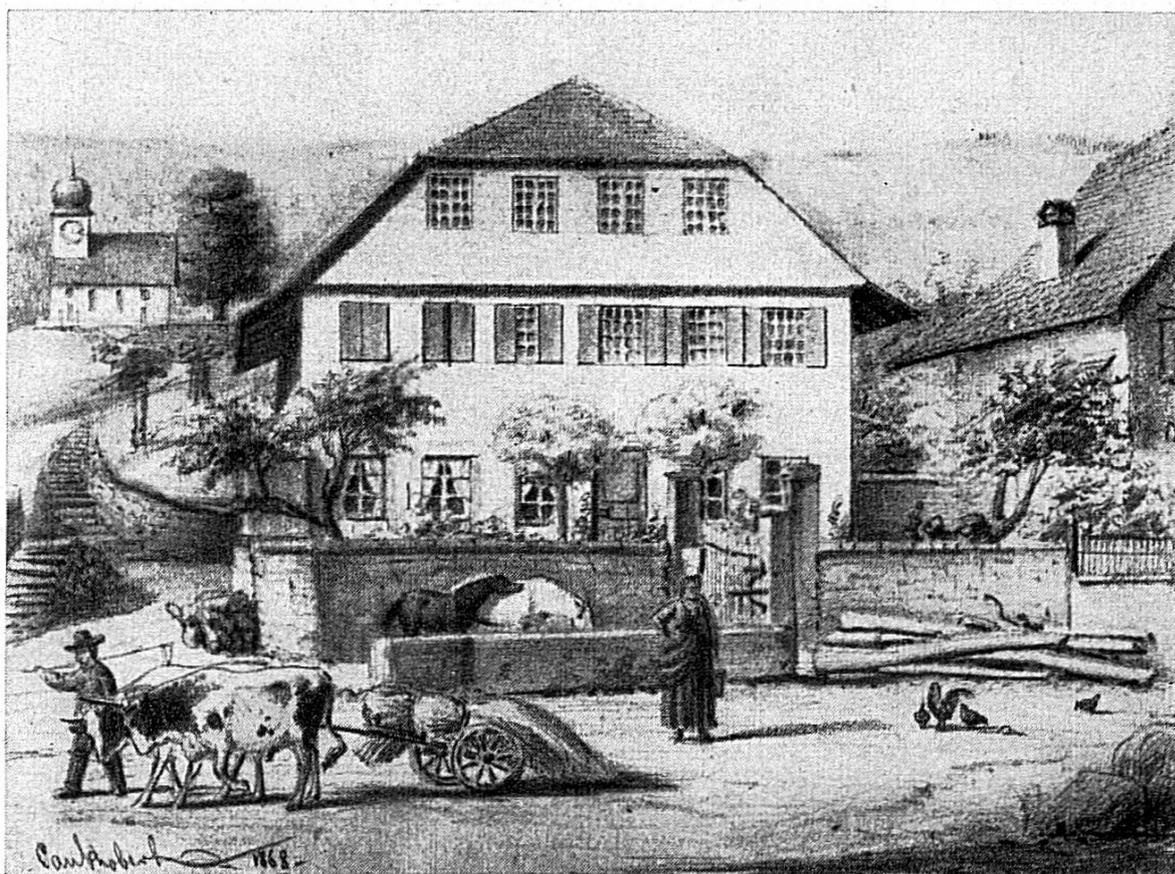
« Questa per te non era
Età ne suolo... »

G. Leopardi, *Poésies* (*Ad Angelo Mai*).

On ne parviendrait à se composer une existence tant soit peu agréable, avec ces petites joies, avec ces menus plaisirs, que si le nombre et la régularité remplaçaient la qualité. Mais ce n'est pas ce qui a des chances de se produire, dans un village aussi perdu que Bévillard, dans une cure aussi austère que celle où règne un pasteur Tièche!

Là, en effet, les jours, faisant mentir le proverbe, se suivent... et se ressemblent, dans ce sens surtout qu'ils n'apportent rien,

ce qui s'appelle rien. Car ce petit Bévillard est deux fois un village heureux, qui vit caché et n'a pas d'histoire. Et la vie que l'on mène, dans le vieux presbytère, est tout ce que l'on veut, sauf variée. O désespérante monotonie du trantran quotidien! impitoyable répétition des mêmes horripilantes banalités! Encore si l'on pouvait, à la maison, se livrer de temps à autre à quelques amusements, donner cours à une gaieté qui n'aurait même pas de cause précise, rire, chanter, plaisanter! Mais ne sait-on pas déjà



La cure de Bévillard
(dessinée au crayon par Paul Robert, en 1868, à l'âge de 17 ans)

qu'en la compagnie d'Abraham-Emmanuel Tièche, toute exubérance, toute folâtrerie sont interdites? Le seuil de la cure franchi, la jeunesse perd ses droits. Les jours où le pasteur prépare son sermon, et il y met un temps! on n'ose pas respirer, remuer le petit doigt, tout le monde marche sur la pointe des pieds. Le reste du temps, ce n'est guère plus divertissant. La règle, chez les Tièche, est de vivre chacun pour soi, dans son coin. Même les soirées en famille se passent, à l'ordinaire, sans que personne lève seulement le bout de la langue. Ou bien alors, pour un oui, pour un non, pour une réflexion oiseuse d'un des enfants, pour

une parole d'enthousiasme échappée à Edouard, à propos d'un livre qu'il aime, par exemple, ce sont de terribles scènes: le père qui gronde, fulmine, tempête; la tendre Sophie qui, tout aussitôt, fond en larmes, et se réfugie dans la pièce voisine; sa sœur Marie qui baisse le nez; Adolphe, quand il est là, qui garde son air impassible; le cadet qui, lui, bien que terriblement agité, intérieurement, se tient coi, tout pâle, si habitué qu'il soit pourtant à être ainsi rabroué, remis à sa place; la maman, enfin, qui se fait plus petite encore, et, tremblante, intervient timidement pour apaiser celui-ci, consoler celui-là... Non, décidément non, le climat familial n'est pas fait pour chasser l'humeur noire à laquelle le poète s'abandonne, dans ses heures de solitude.

Il faut savoir que le vieux pasteur ne comprend pas, mais pas du tout, le plus jeune de ses enfants, et qu'à l'origine, à la base de ce conflit qui oppose, qui sépare le père et le fils¹, les dresse parfois l'un contre l'autre, il y a cette question de vocation. Être poète, allons donc! Qu'Edouard fasse du droit, et devienne notaire; de la chimie, et devienne droguiste; du latin, et devienne pion dans un collège; du dessin, s'il veut; ou de la musique; tout, mais pas de la littérature, ce métier de crève-la-faim. Ici, Adolphe, le brillant architecte, opine du bonnet. Et l'oncle docteur renchérit, qui s'en mêle aussi, qui a gravement, le jour où la chose s'est déclarée, offert ses services, ses soins. Seule la maman, dont c'est le rôle, plaide non coupable.

Devant cette conjuration, qui prend, à la longue, l'aspect d'une conjuration du silence, notre cadet de famille a beau se cabrer, puis se raidir, puis bouder, et, quand la guerre s'est muée en une paix armée, faire le poing dans sa poche et jurer in petto qu'on verra bien: le coup a été porté. L'unique chose qui, pour le moment, l'attache à la vie, son père n'en veut pas entendre parler, pour qu'il ne soit pas dit de ce malheureux Edouard: «Encore un fils de pasteur qui a mal tourné!» Car c'est mal tourner, dans l'idée du brave homme, que de faire profession de poésie. Si bien que le jeune Tièche doit presque se cacher d'écrire, comme d'une chose inavouable. A toutes les raisons qu'il avait de ne pas voir la vie en rose, s'ajoute celle-là; car on devine que d'être ainsi contrarié dans ses goûts n'a pu que contribuer à assombrir ses années de Bévilard.

L'hostilité ou l'indifférence que manifestait à l'égard du poète son plus proche entourage, pouvait l'inciter à tourner ailleurs

¹ Un jour qu'il est dans la chambre à côté de celle où se tient son père, Edouard Tièche note dans son journal: «Une faible porte nous séparait, et il me semblait pourtant qu'il y avait entre nous une barrière immense.» (5. III. 64)

ses regards, pour trouver quelque encouragement à persévérer dans la carrière des lettres. Mais les mentors ne courent pas les rues, dans les villages jurassiens. Outre que l'attitude des siens n'avait pas rendu le fils Tièche très sociable, les occasions de sortir étaient rares, et il venait peu de monde à la cure. En plus des parents de Reconvilier, — l'oncle docteur, des cousins, tous industriels, — et d'un tout petit groupe de familiers, les gens qu'on y voyait étaient des pasteurs, des évangélistes, des missionnaires. Et s'il y avait, dans le nombre, le bon M. Besson, qui officiait à Tavannes, et passait pour un lettré, plus l'excellent M. Montandon, qui prêchait à Tramelan, et avait la réputation d'un érudit, ces messieurs étaient tous trop absorbés par leur sacerdoce pour s'intéresser utilement aux vellétés poétiques du fils de leur collègue. Quant à M^e Charpié, notaire à Bévillard, un des seuls *intellectuels* de l'endroit, il avait peine à concevoir que l'on pût employer du papier, de l'encre et des plumes à autre chose qu'à copier des actes. Personne donc, autour de lui, pour suivre les débuts du « grand poète Edouard », pour aiguiller ou aiguillonner la vocation qu'il s'était découverte. Personne, si ce n'est Hippolyte, le cher, le fidèle Hippolyte Sauvant; mais le moment n'est pas venu de parler du « régent » de Bévillard...

A défaut d'une société ouverte et propice à la poésie, le milieu général, s'il avait été intéressant, aurait pu engager le fils du pasteur Tièche à marcher dans la voie qu'il s'était tracée, ne fût-ce qu'en lui fournissant, par incidence, des motifs d'inspiration. Or les habitants du village, braves gens s'il en fut jamais, étaient tous faits à peu près sur le même modèle, qui était le modèle courant, l'article confection. Et l'on est vite au bout du rouleau, quand on cherche, dans le journal du poète, ce qui a bien pu survenir, à Malleray-Bévillard et dans la vallée, entre 1863 et 1868, qui soit un peu sorti de l'ordinaire. Dieu sait pourtant si cette espèce de procès-verbal est tenu à jour¹! Chaque soir, avec une conscience qui frise la minutie du scribe, l'écrivain enregistre, en plus de ce qui le regarde, tout ce qui intéresse son modeste patelin. Tellement que son cahier constitue, dans une de ses parties, comme un journal de Bévillard, un vrai journal,

¹ Il n'y manque pas une date. du 31 juillet 1863 au 8 août 1868, pas même le 29 février des années bissextiles, si ce n'est pendant une grave maladie qu'il fait, en décembre 1866, et à la mort de son père, en 1868. Si bien que le journal tient lieu, à celui qui le rédige, de calendrier, d'éphémérides. « Je ne sais pourquoi je croyais être au lundi, et me voilà déjà au mardi: je vois par là que ce journal sert à quelque chose. » (23. III. 68) Si vous voulez savoir quand est tombé Pâques, en 1865, et quand le dimanche du Jeûne, l'année suivante, pas besoin de chercher plus loin.

dont le rédacteur eût été l'unique abonné, et qui aurait vu ses informations limitées à la seule chronique locale. Une chronique locale où, soit dit sans ironie, il y a tout et de tout.

D'abord le temps qu'il fait. N'est-on pas réduit, quand il n'y a rien d'autre à dire, à parler de la pluie et du beau temps? Rubrique, celle-là, qui a mille chances d'être variée, dans un pays comme le Jura. Les saisons se suivent; après les jours clairs, les jours sombres; puis, de nouveau, s'il plaît à Dieu, un peu de soleil. Voici l'automne, celui de 1866. « Il pleut, vente et bruine. » (11. XI. 66) Octobre est si extraordinairement doux, l'année d'après, que ce n'est plus un automne, mais « un printemps d'automne. » (14. X. 67) L'hiver s'annonce: délices d'écouter le vent qui s'engouffre dans la cheminée et vous chante on ne sait quelles langoureuses histoires! Les soirs de janvier 1864 sont tels, eux, que les aime l'excellent écrivain qui note: « Le froid était vif. Il avait gelé. La neige craquait sous les sabots. » (30. I. 64) O lumineux printemps jurassiens (parfois...)! somptueux étés de là-haut (comme il arrive...)! et, plus merveilleux que tout cela, ces clairs de lune féériques que chaque mois de l'année ramène! Rien qu'à l'aide du journal, on parviendrait, foi d'honnête homme, à faire le calcul des heures d'insolation ou celui de la quantité d'eau tombée, pour la période sur laquelle il s'étend.

Après les variations atmosphériques, les événements du jour, les faits divers, qui ne le sont, divers, en l'occurrence, que si chichement! Il y a bien ce dramatique incendie du 28 octobre 1867, qui fait quatre victimes, détruit tout un pâté de maisons, force à évacuer la cure. Et, le 6 mars de cette même année, cette fameuse éclipse d'éclipse! Plus quelques accidents, qui ont eu ou *failli avoir* de graves conséquences. Pour le reste, c'est comme partout: des gens qui meurent (Bandelier, le faiseur de balais, et le « vieux de la forge »); dame cigogne qui passe pour combler les vides; une famille (les Coullissich), qui émigre; une petite étourdie (Anna Braun), qui jette son bonnet par-dessus... le moulin de Loveresse; deux coqs pacifiques qui se font la guerre parce qu'une poule est survenue (voir, dans le journal, la désopilante histoire de la servante de la cure et de ses deux galants).

D'épisodes notoires, de dates mémorables, peu ou prou, c'est selon. Sur la grisaille de la vie courante, la tache claire des dimanches, des jours de fête. Animation inaccoutumée, quand c'est la foire de Malleray, ou celle de Chaindon. Le 23 septembre 1866, un dimanche, branle-bas général: il y a fête au village, — un grand concours de musique et de chant. Le cortège défile majestueusement entre deux arcs de triomphe, surmontés de larges pancartes où s'alignent des vers du poète de l'endroit; le maire, Pfander,

récite un discours qui est du même auteur que les couplets de bienvenue; puis, ce sont les productions des sociétés, au temple; enfin, la solennelle distribution des récompenses. A époques fixes, des cérémonies religieuses, qu'agrémentent des chants du Chœur mixte de Malleray. Ne pas oublier l'annuelle Vente des Missions, les petits pains tout frais, tout blancs, la tasse de thé outrageusement sucré... Et puis, des élections, des votations, des assemblées publiques, mais qui laissent assez froid le poète, même à l'heure où surgit la brûlante, l'épineuse question des chemins de fer du Jura.

Quant aux imprévus, que, par définition, l'on apprécie au double, la liste n'en est pas longue. Une noce qui passe, — ces onze luxueux traîneaux venus de Tramelan, en 1864, et, pour Jules Farron, de Reconvilier, en avril 1867, pas moins de douze voitures, et toutes les dames en blanc! L'aveugle qui moud, dans son lourd vieil orgue de Barbarie, une polka aussi essoufflée que lui. Par faveur spéciale du ciel, des musiciens calabrais, des montreurs d'animaux (le singe, l'ours, le dromadaire), une troupe ambulante de jongleurs ou de saltimbanques faméliques, et, avec eux, toujours, pour faire la quête, dans le public, cette petite fille si pâle, si triste!

Les étrangers qui s'arrêtent à Bévillard ne sont pas des personnages de marque; mais on y voit, en revanche, des types qui valent bien la peine d'être croqués, au passage, ainsi le vieux chemineau barbu à qui l'on sert une assiette de soupe, sur le coin de la table de cuisine; le rétameur ou « magnin » auvergnat, auquel on donne à réparer la « cavette » du fourneau, et qui a une si curieuse façon de prononcer « Monsieur le Pasteur »; le vieil accordeur alsacien, qu'on n'avait plus revu de trois ou quatre ans, que déjà l'on croyait mort, et qui revient, un beau matin, et n'a pas perdu l'habitude de garder son chapeau sur la tête, à la table de famille où on le retient à dîner; en queue de liste, Huguenin, le colporteur de livres, qui a, dans sa marmotte, outre le *Messenger boiteux* de l'année, le dernier roman d'Urbain Olivier, et qui apporte avec lui un peu de l'air de tous les pays où il traîne sa bosse; empressé toujours, et d'un bavard, mais qui, à côté de son petit négoce, se donne la mine d'accomplir une mission, — Vivent les *Bonnes Lectures*!

Et ce serait tout déjà, s'il n'y avait, dans le journal d'Edouard Tièche, le coin des obligations mondaines. Sans doute cela occupe-t-il, préoccupe-t-il ses sœurs bien plus que lui-même! Pourquoi cependant, lorsque c'est la visite de la gracieuse Fanny Wysard qu'elles ont, à la cure, a-t-il tant de joie profonde à la revoir, et tant de tristesse douce à l'écouter, le soir, chanter en s'accom-

pagnant au piano fraîchement accordé? Diversions bénies que celles-là. Mais insipides distractions, corvées, chaque fois qu'en famille, on s'en va passer la veillée chez des voisins (conversations sans cesse coupées, parce qu'on n'a rien à se dire; jeux innocents; charades...). Rapport de la visite faite aux Charpié notaire, le 4 janvier 1866: « Soirée ennuyeuse; au salon, les dames et les messieurs se séparent; les premières causent ménage et servantes, les seconds, chemins de fer et industrie... » Eh! eh! jeune homme, tournerions-nous pas un peu à la misanthropie? Il est vrai que, si c'est à manger une gibelotte chez ces mêmes gens qu'il est prié, on voit, sous le masque d'Alceste, sourire alors un bon vivant, et percer, en notre poète, une seconde vocation qui ne l'apparente pas moins que la première à Brillat-Savarin et à Ragueneau.

Que l'on additionne maintenant ces diverses récréations, et l'on s'apercevra qu'il n'y a pas là de quoi compenser, dans une mesure appréciable, la longue chaîne des jours creux, des jours que rien ne distingue les uns des autres. Souvent, le soir, faute de rien trouver d'actuel à quoi penser, il se perd dans les souvenirs (curieux, qu'il en ait!), et, faisant un retour sur son passé, s'arrêtant à quelque page déjà lointaine de son histoire, il a cette réflexion lourde d'amère sagesse, et qui en dit long sur la courbe de son existence: « Que de choses depuis, et, pourtant, que peu de choses! » (27. IV. 66 et 10. XI. 67)

Si maigre que soit son butin, ce que l'on découvre néanmoins dans son cahier, noté sur le vif, d'une plume naïve, délicate, et, par moment, si gentiment malicieuse, il n'est que de le retenir, de le sérier, puis de le grouper tant soit peu, pour qu'apparaisse bientôt une ambiance, une atmosphère, un climat, pour que ressuscite, que surgisse de l'ombre, un autre *piccolo mondo antico*. Mille riens, mille détails, en apparence les plus insignifiants du monde, sont garants de l'authenticité de ce tableau jurassien tout entier fait d'après nature¹. Sans compter qu'aux yeux de celui qui est exercé à lire entre les lignes, sous les mots, des scènes qui ne sont que crayonnées revivent comme

¹ On pourrait, avec le journal, non seulement refaire l'histoire de Bévillard, dans les années soixante, mais reconstituer les listes d'état civil, car tout le monde y passe, et dessiner le plan cadastral de la commune, tant les lieuxdits y sont régulièrement nommés. Il y a là, en outre, pas mal de choses qui, sans être très rares, intéresseraient le folklore. Quant au glossaire jurassien, il ne s'enrichirait pas considérablement: à part quelques pauvres mots qui sont bien de chez nous (charrière = chemin de montagne; corder = souhaiter; montes = vente aux enchères, etc.), la langue du journal est un bon français d'école.

par miracle. Le journal d'Edouard Tièche: le film de sa vie, tourné à mesure qu'elle s'accomplit, et dans le cadre où elle se situe naturellement. Que les épisodes n'en aient pas été palpitants, pouvait-il l'empêcher, quand il les revoyait (car il relisait son journal), d'y trouver, après coup, quelque intérêt? Qui sait si, la distance aidant, ses pauvres années de Bévillard ne lui apparaîtront pas, quelque jour, comme son « bon temps »?

DE LA NATURE ET D'UN POÈTE-BOTANISTE

« Mais la nature est là qui t'invite et qui
[t'aime. »

Lamartine, *Méditations poétiques* (*Le Vallon*).

« Et la nature calme tout à l'entour! de
l'eau qui coulait, des arbres verts... »

G. Flaubert, *Correspondance* (4. IX. 1850).

« Quand je pense que j'ai aimé les fleurs,
les prairies, le spectre heureux de ma
jeunesse se lève devant moi en frissonnant. »

A. de Musset, *Lorenzaccio*, acte IV, scène III.

Deux cadres, pourtant, à sa vie: à côté de celui que lui fait la société, l'humanité, il y en a un autre, que compose le paysage, la nature.

La nature: n'est pas poète qui la regarde d'un œil indifférent, ou ne s'aperçoit même pas qu'elle existe. Pourquoi donc le nôtre, de poète, à qui, visiblement, la compagnie de ses semblables ne dit pas grand'chose, ne demanderait-il pas au spectacle de l'univers pittoresque de le divertir un peu, d'alléger sa peine? Non qu'il soit besoin, pour cela, de tomber ou retomber dans le vieux mythe littéraire d'une nature compatissante, consolatrice, maternelle. Un soir qu'il se promène le long de la Birse, accablé d'un chagrin que rien ne peut dissiper, Edouard Tièche se prend à comparer, plus exactement, à opposer l'agitation de son cœur et le calme, l'impassibilité du monde qui l'entoure. (27. IX. 65) Si les objets extérieurs agissent cependant sur lui, c'est en vertu d'une loi la plus simple, la plus élémentaire de toutes, qui veut que nul être sensible n'assiste sans réagir, ne fût-ce que sous la forme du réflexe, à quelque scène de la nature que ce soit. Encore les malades — et Tièche est un malade, est deux fois un

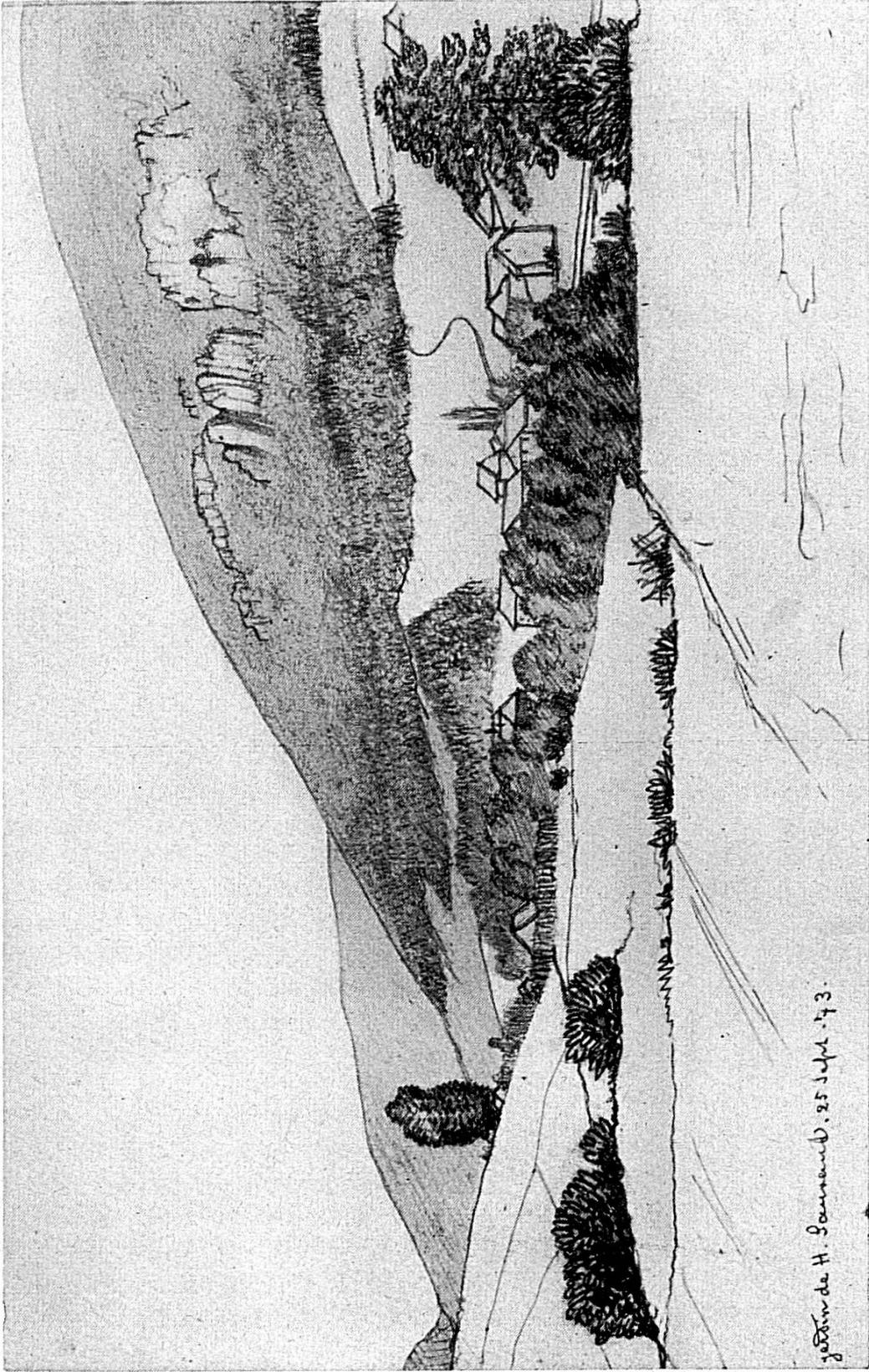
malade — sont-ils plus directement, plus immédiatement impressionnables, influençables, à cet égard, comme à tant d'autres.

Personne d'aussi sensible que lui, par exemple, aux changements de temps. Au bulletin météorologique de chaque jour fait habituellement pendant un bulletin de santé, qui permet de voir que le retour des maux et malaises dont souffre Edouard Tièche dépend du baromètre et du pluviomètre. Et tout autant, sinon plus, les rechutes de la maladie qui affecte son âme. Phrases, ou bribes de phrases, qu'on lit rien qu'en tournant les pages: « Je n'indique le temps que parce qu'il donne le ton à la journée. » (30. III. 67) — « L'âme est dépendante du temps. » (4. IV. 67) — « Comme le temps a toujours une influence directe sur moi, je ne puis mieux faire, pour dire l'état de mon esprit, que de dire celui de l'atmosphère. » (24. IX. 67) — « ... temps superbe, ... suis très bien. » (12. IV. 67) — « Le froid revient, et, avec lui, les pensées sombres. » (21. IX. 66) — « Ne puis-je donc chasser un nuage d'ennui amené par un peu de pluie? » (16. IV. 67) — « La pluie ajoute à ma tristesse. » (1. VII. 65) O Verlaine!

Indépendamment de ce qui fait que, de façon générale, l'esprit se rembrunit, dès que le ciel se couvre, pour se rasséréner au premier pâle rayon de soleil; indépendamment aussi du plaisir animal qui vous possède, parce que ce matin d'avril est si divinement clair, cette après-midi d'août si enivrante, ou de cette langueur dont vous vous sentez pris, le jour où les vents d'automne se mettent à défeuiller les bois; le paysage lui-même, — c'est-à-dire l'aspect brut, la configuration géographique, la physionomie originale du pays, — agit sur vous, détermine, modèle, colore votre âme, bon gré mal gré. Contagion ou assimilation, ce sol où vous êtes nés, où vous avez pris racine, vous veut à son image, ou sévère, ou paisible, ou allègre. Le *genius loci*, le génie du lieu, votre génie...

Tout cela, bien certainement, Tièche ne se le dit pas, et peut-être n'en a-t-il même pas conscience; il ne le subit pas moins; sa constitution morale dépend, comme son état physique, de l'air qu'il respire. Cette monotonie des couleurs, cette uniformité des lignes, que l'alternance du beau et du mauvais temps souligne plus qu'elle ne les corrige, ne font-elles pas du Jura la terre par excellence de la tristesse résignée et de la joie tranquille, si proches l'une de l'autre qu'elles se confondent? Le Jurassien n'est pas gai naturellement; quand il l'est, il se force; d'où vient que, facilement, il force la note.

Son pays, sa petite patrie à lui, Edouard Tièche: ce val de Tavannes qui ne s'élargit un peu, par endroit, que pour se



Vue de Bévillard (dessin au crayon d'Edouard Tièche)

resserrer davantage, plus loin, se refermer, enfin, sur une autre montagne, transversale. Longue cuvette, ou fosse, qui fait prison. Le plancher de cette prison, des champs, des « fins » ou finages, — le Droit, l'Envers! — des pâturages, des halliers, quelques taches d'arbres. Les parois, des forêts, rien que des forêts, — heureux Jura! — où le sapin domine, qui met partout sa note sombre, la solennelle rectitude de sa ligne. Chance encore que, de place en place, du côté où donne le soleil, la muraille, qui est de calcaire, troue cette lourde tenture. Sensation éprouvée, à croupir dans cette geôle: de l'air! de l'espace! Car on y étoufferait, à la longue, si le plafond, crevé, ne laissait voir, quelquefois, un peu de ciel.

Le tableau est outré; même quand on s'appelle Edouard Tièche, et qu'on est si porté à voir tout en noir, ce « trou » de Bévillard n'apparaît pas nécessairement sous un jour aussi morne que ça¹. D'abord, parce que, les prisons, on finit par s'y habituer. Ensuite, parce que, les jours où le souffle ne vous manque pas, on peut escalader le mur, et, juché dessus, apercevoir un horizon moins étriqué, admirer le Plateau, les lacs, les Alpes,... le brouillard! Enfin, parce qu'on n'est pas poète pour rien et que l'imagination, magicienne quand elle veut, a le pouvoir de transformer toutes choses.

Est-il seulement besoin que la baguette des fées intervienne, pour qu'un val de Tavannes se trouve avoir parfois quelque agrément extérieur? Cette nature jurassienne, à l'ordinaire si parcimonieuse, n'aurait-elle pas, à ses heures, quelque subit, quelque bref élan de magnificence? son pauvre visage trop sérieux ne connaîtrait-il donc jamais le gracieux abandon du sourire, ou la franche détente du rire? son habituelle expression de tristesse serait-elle même absolument dénuée de charme? « Je croyais mon pays pauvre en pittoresque: erreur! » annonce triomphalement notre homme, au retour d'une petite randonnée dans ses chères forêts de Bévillard. (13. IX. 67)

Car il n'est tout de même pas à ce point immobilisé par l'état précaire de sa santé que la promenade lui soit interdite. Au contraire, comme il a des loisirs à revendre, à peine le beau temps a-t-il chassé, en même temps que ceux du ciel, les nuages dont sa tête était pleine, le voilà qui se met en route; et, quand l'appareil respiratoire fonctionne tant soit peu normalement, il reste des demi-journées, oui, des journées entières, à excursionner

¹ Voir, dans les *Soirées d'hiver*, cette poésie intitulée *Souvenir*, où Ed. Tièche évoque une excursion au retour de laquelle il découvre à son village « une beauté nouvelle ». (p. 121)

dans les environs, à courir la campagne... Pas de plus grand amateur que lui des longues flâneries pédestres. Il écrit, philosophe sans le savoir, et styliste agréable, quand il en prend la peine: « Qui dirait que le plus beau des plaisirs s'achète au moyen d'une lieue de chemin! » (15. V. 68)

Simple balades de poète ou charmants vagabondages de bohème; escapades fortuites, sans itinéraire, sans but précis, de quelqu'un qui ne connaîtrait d'école que la buissonnière, de chemin que celui des écoliers; tournées longuement, minutieusement préparées, attendues Dieu sait avec quelle impatience, et dont chacune représente quelques heures dérobées à sa pesante claustration: rien de cela n'est omis dans le journal. Autres rêveries d'un autre promeneur solitaire, ces récits où le plus terrible des rôdeurs entasse pêle-mêle aventures, découvertes, joies, impressions. Plus poète de tempérament qu'artiste, comme sont communément les gens, chez nous, il est assez malhabile, il faut l'avouer, à peindre les choses; le plus souvent, il se borne paresseusement à les indiquer, laissant à sa mémoire et à son imagination le soin de lui rappeler, le jour où il lui prendra fantaisie de se relire, comme étaient, ou bien « ces arbres givrés que rougissait le soleil, » (13. II. 65) ou bien « ces vers luisants qui lui servaient de guides, » une fois qu'il s'était attardé dans le pâturage de Saicourt. (20. VII. 68) Plus que l'aspect panoramique du paysage, que transforment à vue les accidents de lumière, ce qui le frappe, ce qu'il retient, comme s'il était myope, c'est le détail, jamais trop infime pour lui paraître négligeable, ainsi, sur le bord de la route de Pierre-Pertuis, « ces mousses qui lèvent leurs petites capsules étincelantes d'humidité. » (18. II. 67)

Aussi bien, à force de courir les prés et les bois, le jeune homme a-t-il été amené à fixer plus particulièrement son attention sur les plantes, sur les fleurs. Il n'a commencé que par les admirer, en poète. Puis l'idée lui est venue, comme ça, sans que personne l'y engage, de les collectionner, de se faire un herbier. Non qu'il y mêle, tout de suite, la moindre préoccupation ou ambition scientifique. « La botanique, remarque-t-il, au moment de s'y adonner, répond admirablement au besoin de formes et de beauté qui est en moi. » (21. XI. 66) Ces petites merveilles végétales dont la vue lui procure un si délicat plaisir, il aura tant de bonheur, la mauvaise saison revenue, à les contempler; elles lui referont un printemps, un été, un automne. Souvenirs tangibles, encore un peu vivants, que ces fleurs desséchées, qui donnent une durée au passé. « En regardant ses plantes, ne refait-on pas à neuf toutes les courses qu'on a faites pour les rassembler? » (4. III. 66)

Tel l'éveil d'une seconde passion qui n'est ni plus, ni moins dangereuse que l'amour de la poésie. Encore ces deux manies, loin de s'opposer, se complètent-elles à souhait, et le botaniste... en herbe ne fait-il, pour commencer, aucune concurrence au poète, qui trouve bien plutôt, en lui, un allié, un collaborateur, même un fournisseur. Mais si l'on voit Edouard Tièche s'amuser, les premiers temps, à rimer quelques-unes des idées que lui inspirent ses observations botaniques¹, bientôt le goût de l'herborisation prendra chez lui, aux applaudissements de ses père, frère et oncle, tout le caractère d'une possible vocation... sérieuse.

Pour le moment, si sa joie est grande de posséder l'orchis mouche, l'*Asperula tinctoria*, l'*Uva ursi* et la *Polygala depressa*, plus grande encore sa fierté d'avoir découvert, dans les gorges de Court, une plante de *Daphné alpina*, et même une liliacée qu'aucune flore suisse ne mentionne, la botanique ne lui est encore qu'un passionnant exercice. Flanqué d'une superbe boîte à herboriser, armé d'un énorme « coutelas » qui fait bien peur aux enfants du village, et son « inséparable parapluie » sous le bras, notre amateur de plantes part chaque matin plus tôt, rentre chaque soir plus tard. Rien ne l'amuse comme de voir la mine ahurie des gens qui le regardent « se baisser vers la terre pour arracher de misérables herbes. » (16. VI. 66) Un brin vexé, pourtant, le même bonhomme, si, par hasard, quelque paysan, planté devant sa porte, a le malheur de rire sous cape ou de s'esclaffer, en lui voyant sur les bras, au retour d'une de ses équipées, une gerbe, une botte de fleurs des champs.

Quelles moissons il rapporte, en effet, à la maison, cet intrépide et perspicace chercheur! Comme il a le flair, et, pour une fois, le vent dans ses voiles, un zèle incroyable le gagne. Un zèle qui est fait tout entier de désintéressement et d'enthousiasme. L'hiver, entouré de son « foin », comme il se plaît à appeler son herbier, (17. X. 65) de ses « chères flores » et de quelques savants ouvrages dus à une soudaine générosité de son père, il se sent, à tout moment, « transporté dans le monde féérique de la végétation. » (28. XII. 65) Et d'élaborer, dans sa solitude, des plans de campagne, de se réjouir, oh! combien! des mois d'avance, du retour de la belle saison. A peine le renouveau s'annonce-t-il: « Mes fureurs botaniques vont me reprendre, » s'écrie-t-il, ravi. (17. IV. 66) Montoz a beau être tout « enneigé » encore; déjà la nappe grise des champs se tache, ici ou là, d'un semblant de verdure: en route!

Qu'importe si les premières récoltes sont maigres, ou nulles!

¹ Voir p. 108 de cette introduction.

« Un botaniste avancé (ho! ho!) ne fait jamais de course inutile. Il trouve toujours sur son chemin quelque chose à remarquer, à comparer ou à admirer. » (26. VIII. 67) L'assurance qu'il a d'enrichir sa collection, — de soixante-dix plantes qu'elle comptait, en 1864, ne passe-t-elle pas effectivement, l'année suivante, au chiffre fabuleux de mille espèces? — le pousse à explorer toujours plus à fond son petit domaine, puis à franchir les limites que lui assignait une santé déficiente. La perspective, l'appât d'une trouvaille intéressante, du coup, lui donne des poumons, et quelles jambes! Il faut le voir trotter par monts et par vaux, alerte, le cœur léger, l'âme en fête. Il reviendra fourbu, essoufflé, malade, bon à se remettre au lit. Qu'importe! le lendemain, il repartira.

C'est ainsi que Saicourt, le Fuet, lui deviennent bientôt familiers¹. Du Fuet aux tourbières de Bellelay, il n'y a qu'un pas. Une fois là-haut, comment résister à l'envie de descendre au Pichoux, ou de faire une pointe du côté des Franches-Montagnes, pour visiter l'étang de la Gruyère, et revenir par Tramelan, où, un jour de mai 1866, il découvrira, à Jeanbrenin, ô merveille! la *Gentiana acaulis*? Tout cela en attendant de s'aventurer jusqu'à la Brévine, ou d'entreprendre de véritables ascensions. Comment celui pour qui gravir Montoz ou le Moron est devenu un jeu, redouterait-il le Weissenstein, Chasseral, ou le Creux-du-Van? Le jour où le Stockhorn pointera à l'horizon de vos rêves téméraires, vous ferez bien, l'ami Tièche, de relire votre La Fontaine...

Toujours est-il que ces courageuses et fructueuses expéditions botaniques, qui sont, pour lui, autant d'éclaircies dans un ciel nuageux, l'amènent, à force de le lui faire parcourir dans tous les sens, à mieux connaître son Jura, à l'aimer chaque jour davantage, quand bien même il ne s'en apercevrait pas. Car il en est de l'amour d'un pays comme de tous ceux qui vous viennent naturellement, qui sont en vous par le seul fait de votre existence (voir le dictionnaire, sous consubstantiel), qui ne s'expliquent pas, parce que leurs raisons échappent à la raison, qui ne se discutent pas, et, précisément à cause de cela, souvent, s'ignorent. Lorsque l'homme se rend bien compte des liens qui l'attachent à une terre, à sa terre, n'est-ce pas à l'heure où il est obligé de s'en éloigner, quand il en est séparé? Alors seulement, il mesure la force de ses sentiments, et connaît ce qu'il a perdu. Quand viendra, pour Edouard Tièche, — et ce sera d'un jour à l'autre, — le moment de quitter son village, lui qui, tant de fois, aura étourdiment souhaité de vivre ailleurs, quel déchirement! comme son

¹ Le Fuet surtout, dont il a fait, pour ainsi dire, son quartier général, et dont il écrit, par exemple: « Jamais ma petite station botanique ne me parut si riante, si fraîche. » (20. VII. 68)

cœur saignera! Il y a des détenus, dit-on, qui, libérés, regrettent leur cachot. De cette prison naturelle que lui aura été son vallon de Bévillard, comme il aura peine à se détacher, ce pauvre grand garçon de vingt-cinq ans, qui dira du même coup adieu à sa jeunesse, sa belle jeunesse triste! Où que le sort le mène, il se sentira dépaycé, exilé, chassé de son obscur paradis.

Cet été de 1868 où cela se produira, sa petite patrie y mettra-t-elle un peu de coquetterie, elle qui, si discrète sans cela, s'offrira à sa vue parée d'on ne sait quelle soudaine splendeur, comme pour se faire regretter davantage? Ne serait-ce pas plus simplement que son fils la verra, alors, avec les yeux du cœur? « Jamais mon petit vallon ne m'avait paru si beau, si gai, si lumineux de grâce champêtre. » (2. VIII. 68) Déclaration un peu tardive, à la vérité, mais si profondément sincère! « J'aurais voulu, écrira-t-il amoureuxment, serrer sur mon cœur cette belle nature. » (2. VIII. 68)

D'UN ENNUI DONT ON N'A PAS L'IDÉE

« Tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui... »

Chateaubriand, *René*.

« Et l'ennui, araignée silencieuse, filait sa toile dans l'ombre à tous les coins de son cœur. »

G. Flaubert, *Madame Bovary*, 1^{ère} partie, chap. VII.

Belle quand il lui plaît de l'être, ou qu'on veut bien la voir ainsi, la nature jurassienne, dans ses habits de fête comme dans ses habits de deuil, inspire un sentiment qu'il faut avoir le courage d'appeler par son nom: l'ennui. Nuance plus juste, peut-être imperceptible à qui n'est pas de là-haut, elle « donne l'ennui ». Uniforme jusque dans ses variations, qui sont des montagnes, des vallées, des combes, des roches, des gorges toutes à peu près pareilles, — et l'on sait d'où l'ennui naquit un jour, — déteindrait-elle par hasard sur le régime de vie qui s'est développé à son ombre? Est-ce réellement complicité du paysage? le fait est qu'on a beau se défendre, cela vous tombe dessus. Ce qui fait que pas mal de gens, dans le Jura, passent la bonne partie de leur temps à s'ennuyer, et l'autre à essayer de se désennuyer...

L'ennui: personne au monde l'aura-t-il jamais éprouvé aussi fort que notre poète? Combien rares, les instants où il se déro-

bera, le malheureux, aux assauts de ce monstre informe qu'une de ses poésies définit « spectre aux yeux pleins d'effroi¹ »! Ennui total, ennui global, ennui universel que le sien. Et qui revêt toutes les formes, connaît tous les degrés.

Premier aspect du phénomène, quand il apparaît, et c'est souvent, c'est la plupart du temps: tout l'ennuie, et il est ennuyé de tout. Passe encore, car voilà qui arrive à chacun, certains jours où l'on est d'humeur si morose que c'est la vie qu'on accuse de l'être. Mais il est fréquent, en ce qui regarde le jeune Tièche de Bévillard, qu'une chose longtemps, ardemment désirée, une fois qu'il la possède, l'ennuie, comme s'il avait épuisé à l'appeler de ses vœux les forces qui lui permettraient d'en jouir².

Deuxième face, deuxième visage du même sentiment: il s'ennuie, mais à désespérer, à mourir; il s'ennuie et il a l'ennui, ce qui revient à dire à peu près la même chose, puisque la pire façon de s'ennuyer est d'avoir l'ennui sans savoir de quoi, et la pire façon d'avoir l'ennui, de s'ennuyer sans savoir pourquoi. S'ennuyer, avoir l'ennui: deux verbes qui trouvent à se conjuguer, à propos d'Edouard Tièche, à tous les temps, simples et composés, de tous les modes de la grammaire. Y compris le plus-que-parfait du subjonctif: fallait-il, en effet, qu'il se fût ennuyé, ce 18 août 1863, pour écrire dans son journal, le soir venu: « Mon existence est si triste, si monotone, qu'à la fin du jour, je suis dans la crainte d'un lendemain semblable au jour qui vient de passer³! » (18. VIII. 63) Une des sources, la principale, de cet ennui de toutes les minutes, de cet ennui qui n'a ni fin ni cesse, voici qui l'indique à souhait: « Rien de neuf, ni dans l'âme, ni dans les événements. » (25. I. 64) On bâille rien qu'à se représenter cela.

Troisième perspective, cependant, celle-ci plus variée, susceptible même d'être prolongée jusqu'à l'infini: il a l'ennui de quelque chose, il a l'ennui de tout. L'ennui de ce qui arrive et de ce qui n'arrive pas, de ce qu'il a et de ce qu'il n'a pas. L'ennui, en hiver, de l'été, et, en été, de l'hiver. L'ennui de la maison, quand, par grand hasard, il passe ailleurs une nuit ou deux, et l'ennui, à peine de retour à Bévillard, de Tramelan, de Bienne, ou de Lausanne. L'ennui des gens, et l'ennui des choses, quelquefois de concert. « J'ai l'ennui de mes sœurs... et de mes mous-ses. » (2. XII. 67) L'ennui après coup, pour se rattraper, quand, par miracle, il a oublié, un jour, d'avoir l'ennui de quelque

¹ Cf. *Soirées d'hiver (Les deux Bardes)*, p. 190.

² « On se réjouit d'une chose que l'on sait devoir vous être agréable; arrivé à la voir de près, tout son charme s'envole. » (5. XII. 63)

³ Cf. Lamartine, *Harmonies poétiques et religieuses (Novissima verba)*: « Et je sais que le jour est semblable à la veille. »

chose... ou de rien. Parfois même, pour être sûr de n'y pas manquer, l'ennui d'avance, ainsi d'un livre dont il doit se séparer. Quand tout vous ennueie, il semble pourtant qu'on ne devrait avoir l'ennui de rien. A moins que, comme lui, l'on n'ait l'ennui de ce qui vous ennuyait: « Adolphe est parti ce matin, aussi ai-je *un peu* l'ennui de lui, » (4. V. 67) et peut-être aussi de ne pas s'ennuyer... Pourvu, mon Dieu, qu'il ne lui arrive rien d'heureux: car ce sera motif, pour lui, quand cela aura passé, — et quel bonheur ne passe-t-il pas? — à avoir l'ennui d'une chose de plus...

Quatrième, et dernière forme: il est ennuyeux. Ça, ce sont ses parents, ses proches, qui le trouvent; mais il n'est pas loin de penser comme eux, les jours où il en a assez de la société de ce bonhomme éternellement ennuyé qui le suit comme son ombre.

Il existe des remèdes contre l'ennui, en tout cas des palliatifs, des émoullents, mille moyens, simples ou compliqués, de ne plus trop s'ennuyer. Comment une besogne suivie, impérieuse, écrasante, laisserait-elle le loisir, l'envie d'avoir l'ennui? Autre chanson, cependant, lorsque, malade, on est réduit à un état connu pour engendrer plus de vices que de vertus. Car c'est alors pour lui demander de couler vite qu'on implore le temps. Ah! si les distractions venaient toutes seules, si elles se renouvelaient à volonté! Mais c'est que leur nombre n'est pas illimité, et leur durée non plus: ce qui nous divertit, un jour, le lendemain déjà nous dit moins, et, au bout de peu, hélas! nous assomme. Il y aurait bien, pour nous étourdir ou nous faire prendre patience, les satisfactions, toute la gamme des satisfactions, à commencer par les plaisirs de la bonne chère, pour finir par les pures jouissances intellectuelles. Seulement, trop bien manger gâte l'estomac, et l'esprit est si vite blasé.

Trouvez, si vous voulez, de quoi abréger les heures, dans un milieu qui, comme notre Bévillard, n'abonde pas en ressources. Ce n'est pas tous les jours dimanche, là (heureusement, encore, pour le pasteur Tièche!), ni tous les soirs qu'on est invité chez le notaire à manger du civet de lièvre. Et si M^e Charpié trouve moyen d'amener le poète son voisin à employer utilement son matériel d'écrivain, en lui donnant à copier des actes, n'allez pas croire qu'il y ait là rien de particulièrement folichon. Remarque surrogatoire, pour le chapitre, l'ennuyeux chapitre de l'ennui: « J'ai douze pages de timbre à copier, ce qui m'ennueie fort; si je ne les avais pas, je m'ennuierais plus encore... » (11. IX. 66)

Cet enfant, toutefois, qui se sent à l'étroit là où le sort l'a placé, que les mille contingences de la vie rebutent, qui ne

parvient pas à s'adapter à son entourage, qui a une montre dont les aiguilles n'avancent pas, n'est-il pour lui aucune chance de salut? Dans sa détresse infinie, nul refuge, nul havre de grâce ne s'offrirait-il à sa pauvre âme tourmentée? Allons, Edouard Tièche, pourquoi n'essaierais-tu pas de sortir de ce dédale où tu es engagé? Resteras-tu donc toujours à te débattre parmi les choses et parmi les gens comme une truite de la Birse dans la nasse d'un pêcheur? Toi qui te dis poète, ne sais-tu pas qu'il est facile de s'évader de cette morne réalité qui froisse et blesse les âmes sensibles comme la tienne? Ce que la vie te refuse, pourquoi ne le demanderais-tu pas au rêve?

DU RÊVE ET DE LA RÊVERIE.

« Ach, zu des Geistes Flügeln wird so leicht
Kein körperlicher Flügel sich gesellen. »

Goethe, *Faust (Vor dem Thor)*.

« Ah! que le monde est grand à la clarté
[des lampes!] »

Baudelaire, *Les Fleurs du Mal (Le Voyage)*.

« O, meine Träume waren schön. »

Schiller, *Don Carlos*, acte IV, scène XXI.

Recommander à Edouard Tièche de traiter par le rêve l'ennui qui le dévore, beau conseil, ma foi! Nouvelle définition, pour le dictionnaire: rêve, remède contre l'ennui. Remède du genre de ceux qui guérissent le mal par le mal. Guérissent ou prétendent guérir. Car on sait ce que valent ces remèdes, et les remèdes en général. Heureux quand ils n'opèrent pas à la façon de l'huile qu'on verse sur le feu. D'ailleurs, notre poète a-t-il besoin que quelqu'un lui montre, comme au héros du sombre drame qu'il est en train d'écrire, la porte secrète par laquelle il peut s'échapper du caveau où il est enfermé? Il connaît si bien le moyen d'accéder au pays du rêve que c'est là qu'il passe les trois quarts, le meilleur de son temps. Témoin ce texte du journal: « Je n'ai absolument d'autre monde dans lequel vivre que celui de mon imagination. » (27. XI. 67) On remarquera que cet aveu pourrait, à la rigueur, signifier que le malheureux est privé de toute joie autre qu'imaginaire, qu'imaginée. Mais non! loin qu'une fois de plus, il se plaigne, ce qu'il entend dire, c'est qu'il ne se sent à l'aise, libre de toute entrave, que dès la minute où il a franchi la frontière du réel. Si jamais il s'avise de traduire du Schiller, que choisira-t-il? Evidemment, *Pégase sous le joug*.

On a tendance à confondre, surtout quand il s'agit des poètes, rêve, rêverie et rêvasserie. La différence n'est pas essentielle, entre les deux derniers de ces termes: rêvasserie, forme péjorative de rêverie. Mais il y a une marge immense, entre celle-ci et le rêve. Autant la rêverie peut être inconsistante, amorphe, exsangue, autant le rêve, lui, a quelque chose de net, de solide, de plein, de coloré. La rêverie chemine à l'aventure: le rêve est dirigé. La rêverie s'arrête aux nuages, à la lune: le rêve embrasse, possède l'univers, ciel et terre. La rêverie est paresseuse, elle ne se fixe sur aucun objet bien déterminé; le rêve, actif, lui, est déjà, tout à l'opposé, une manière de réfléchir sur les gens et sur les choses.

Le poète Tièche, sans doute a-t-il des heures où sa pensée, son imagination, se détache complètement de la matière, se perd, se noie dans le vague, dans l'irréel, dans le fantastique. Même alors, pourtant, les fictions auxquelles il s'abandonne, il leur prête une sorte d'existence, de réalité ou demi-réalité, dont l'essence serait métaphysique. Il n'est pas crédule au point de croire aux magiciens, aux revenants, aux farfadets, aux loups-garous. Non. Mais il est tout près d'admettre le surnaturel; exactement, il l'admet, sous cette double réserve: 1) que notre intelligence est trop bornée pour le comprendre; 2) qu'il le faut placer sur un plan à part, sur son plan à lui, qui n'a aucun contact, aucun rapport, avec celui des phénomènes perceptibles. Cela étant donné, on ne prendra pas pour un païen, ou un jobard, ce jeune homme qui se promène, le soir, dans le petit bois du Vélé, «la tête pleine de fantômes et de spectres,» (21. X. 66) ou qui, regardant de sa fenêtre «le hâle bleuâtre que le clair de lune met sur la montagne,» s'imagine voir «voltiger, dans les jardins et parmi les maisons du village, les sylphes et les fées des poètes allemands.» (11. IX. 67)

Autre forme, en lui, pas très souvent, il est vrai, de la rêverie: il donne dans le chimérique pur; imagine, forge de toutes pièces un monde, un décor, des circonstances, comme il ne s'en trouve que dans les contes de fées ou les histoires de nourrices; meuble et peuple à son gré quelque magnifique palais qui, précisément pour être situé outre-Pyrénées, voit se dérouler dans ses murs des événements que seul a jamais pu vivre un chevalier connu pour la longueur de sa mine. Encore le don Quichotte jurassien n'aime-t-il pas beaucoup à laisser «trotter son imagination» (26. II. 67): le malin sait à quels mécomptes l'on s'expose, en essayant de transposer dans notre pauvre monde à nous ce qui appartient au monde élyséen de la fable.

il hésite moins, en revanche, toujours guidé par la folle du

logis, à se transposer de l'endroit où il est en effet dans quelque autre lieu de la terre. L'illusion aidant, qui est comme une copie, un reflet, une projection de la réalité (voyez mirage), il arrive assez fréquemment à notre homme de passer une heure ou deux ailleurs qu'à Bévillard sans avoir à emprunter, pour se rendre là, quelque moyen de locomotion que ce soit. Ces déplacements, quant au reste, ne sont pas bien considérables, pour la distance. Il en est qui ne l'amènent même pas à sortir de son vallon, — ainsi quand il fait en pensée une visite aux chers Besson de Tavannes, — ou qui ne le conduisent que de l'autre côté de la montagne, — à Bienne, où il a des amis, au plus à Lausanne, où il a des parents. Alors que son frère l'architecte étudie à Paris, notre rêveur pousse bien parfois jusque-là, mais si timidement; car le villageois qu'il est se sent là-bas terriblement dépaysé. Cet automne 1867 où ce même veinard d'Adolphe fait son tour de France... en Italie, souvent, sans qu'il le sache, il a, à ses côtés, un modeste compagnon, qui se fait tout petit, tout petit, tant il a peu l'habitude des longs voyages. Telle lecture, je veux bien, égarera un soir le poète-botaniste, imaginez un peu, jusqu'en Afrique, et telle autre, plus tard, en plein Brésil. Si merveilleux pourtant que soient ces pays, il n'y fait pas long feu: vous comprenez, avec une santé comme la sienne... Ce qui explique le mieux qu'il ne s'attarde guère, généralement, là où il s'aventure, c'est qu'il se connaît assez pour savoir qu'une fois installé quelque part dans le monde, il se prendrait fatalement à regretter son premier séjour. Autre mystère de sa nature, et, disons-le, pas seulement de la sienne.

Ce besoin d'*ailleurs*, que nous appelons nostalgie, dès qu'il s'y mêle une pointe de mélancolie, s'il nous engage en effet à errer sans cesse par le monde, à peine sommes-nous partis, voilà que, sournoisement, il nous invite, nous incite au retour. Encore si nous ne nous promenions ainsi que dans l'espace; mais c'est tout aussi souvent dans le temps: parfois, dans l'un et dans l'autre du même coup, — exemple: la rêverie historique. De préférence, pourtant, c'est, comme fait Edouard Tièche, à des moments de notre propre aventure terrestre que nous nous reportons; nous visitons et revisitons des heures passées qui, peut-être, ont compté plus que d'autres, dans notre vie. Ces longues soirées d'hiver qu'il vit dans sa chambre, « en tête à tête avec moi-même, » écrit-il, (15. X. 67) quand il en a assez de lire ou de rimer, où sont donc les pensées de ce solitaire ennuyé? Réponse du journal: « Je vis plus dans mes souvenirs que dans le présent. » (26. II. 67) Ses souvenirs: si peu de choses, et de si pauvres choses! Seulement, en les ressuscitant, ces riens, qui l'empêcherait de les amplifier, de leur donner plus de relief, plus de

couleur? Le propre du souvenir, qui est, à sa façon, un rêve aussi, un rêve à rebours, n'est-il pas de transfigurer tout, jusqu'à nous faire apparaître enviable telle situation qui ne nous le semblait guère, sur le moment? A force de ramener sur le tapis les rares, les minimes événements de sa carrière, de les « ruminer » et d'y ajouter, le poète se compose, pourquoi non? un passé, une histoire. Et comme il n'y a pas que ses mystères joyeux qui l'intéressent, comme il fait aux douloureux la part qui leur revient, et c'est la plus grande, lorsqu'il établit le bilan des années écoulées, son histoire, peut-il l'appeler autrement que « ma triste histoire »? (5. XI. 66) Qu'il se console, néanmoins: est-il de plus belles histoires, dans le fond, que les tristes?

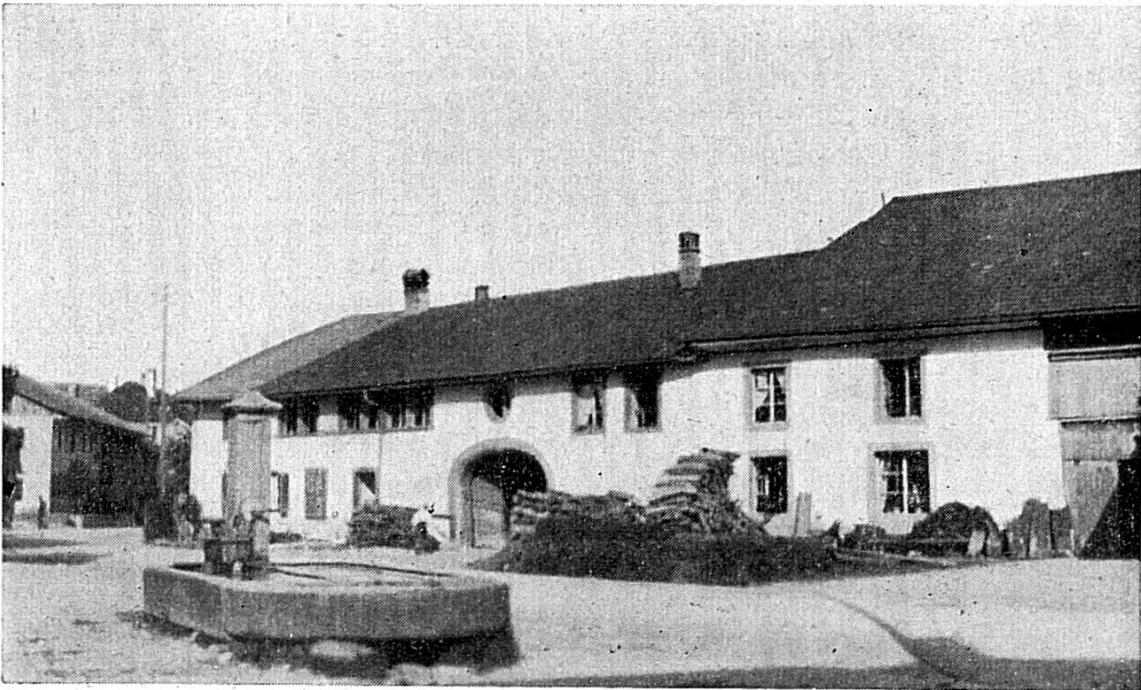
Ainsi qu'il rêve sur ce qui a été, quitte à en arranger à son gré la réalité, il rêve sur l'avenir. Il vit même tellement dans les jours qui l'attendent qu'en faisant le total des heures qu'il y passe d'avance et de celles qu'il donne aux souvenirs, on s'aperçoit qu'il ne lui en reste pas lourd à consacrer aux choses du présent. Situation bien étrange, en effet, que la sienne, qui le tient en perpétuel équilibre entre hier et demain. Encore le voit-on volontiers, lorsque s'annonce une journée heureuse, se réjouir moins peut-être de cette journée que de celles qui suivront, que du moment donc où ce qui lui doit advenir sera incorporé déjà dans le passé, ce passé sur lequel il y a tant à broder¹.

Vous êtes parfois, mon garçon, d'un compliqué! A croire que vous vous êtes ingénié à intriguer, à dérouter quiconque voudrait, en se servant de votre journal, saisir votre caractère, définir votre personnalité, faire surgir votre être. Dieu sait ce qu'il en sera, lorsque vous vous mettrez à anticiper sur la vie, à vous fabriquer un avenir à votre guise et à votre convenance! N'allez-vous pas imaginer de nouveau quelques infernales combinaisons, jongler effrontément avec les circonstances et contingences de la vie, violenter les choses, demander la lune?

Eh bien! non, si extraordinaire que cela paraisse, et comme pour se moquer un peu de nous, qui l'attendions à ce tournant, ce que cet infatigable rêveur souhaite et attend de l'existence est tout ce qu'il y a de plus modeste, de plus raisonnable, de plus pondéré. Serait-ce simplement crainte d'être trop exigeant? timidité à l'égard de cette marâtre, la nature, qui n'a jamais pour lui la plus petite largesse? peur de vivre, peur d'être heureux, — avec lui, qui peut savoir? il y a des gens que la seule idée de la richesse effraie, — peur, plutôt, de n'être pas fait pour les trop

¹ Voir p. 94.

grands bonheurs? Ou bien sa précoce sagesse l'aurait-elle amené à apprécier le moins mauvais au point de le préférer au meilleur (ne pas oublier comment il se fait que l'âne se montre si friand des chardons)? A moins encore que, chose curieuse, mais ici possible, l'esprit réaliste des Tièche, qui n'avait pas déteint sur le cadet de la famille, en ce qui regarde le matériel, n'ait trouvé à s'affirmer, en lui, sur le plan du spirituel. Ce qui est certain, c'est que ses désirs ont moins souvent une forme utopique, éthérée, que naïvement concrète, que tout à fait tangible. Pour une fois, cet éternel hésitant sait ce qu'il voudrait. Et c'est, traduit en exigences maté-



La place du village, vue de la cure

rielles, le moins qu'on puisse demander. S'il lui était donné d'être l'artisan de sa propre destinée, il s'en construirait une, assurément, dont le style n'offenserait pas, par sa splendeur, celui des humbles maisons de son village.

Revanche sur la vie que le rêve. Compensation tout idéale de ce que telle fatalité ou conjoncture défavorable nous fait perdre de la part de bonheur à laquelle nous avons ou croyons avoir droit. Cette définition admise, si on l'applique au cas particulier, il suffirait de chercher ce qui a manqué à Edouard Tièche, pendant ses années de Bévillard, pour connaître le compte qu'il présentera au rêve, le déficit qu'il lui demandera de combler. Ce qui lui a manqué, alors? Tout, presque tout. La fortune, la gloire, l'amour. Est-ce donc cela qu'il se fera d'abord rembourser?

Non, il y a plus pressant, plus immédiatement nécessaire. Malade, il voudrait la santé (voir le journal, à toutes les pages.) Réduit au désœuvrement et à l'ennui, il aspire à pouvoir travailler normalement et à s'ennuyer moins, ou d'autre façon, de façon moins monotone, de façon moins ennuyeuse (références presque aussi nombreuses, dont plusieurs ont été données). Contrarié dans ses goûts, comment ne souhaiterait-il pas qu'on lui permît de se faire homme de lettres (même remarque que précédemment)? Seul, et comme il est le plus pénible de l'être, seul parmi d'autres hommes, parmi des êtres qui ne pensent pas comme lui, oh! comme il lui plairait d'être entouré de gens qui parleraient sa langue¹! Enfin, — mais ceci très en confidence, — poète, voir ses œuvres publiées, et, sinon unanimement applaudies, à tout le moins appréciées par des âmes aussi délicates que la sienne; botaniste, faire des découvertes qui, même si elles ne sont pas sensationnelles, attirent sur lui l'attention des savants... Holà, pourtant! si naturels et si élevés que soient les espoirs dont vous vous bercez, ne voilà-t-il pas déjà, monsieur le rêveur, qui ressemble singulièrement à de l'ambition?

Mais le pauvre garçon ne le sait-il pas, lui qui n'est que trop enclin à se dire qu'aucun de ces rêves ne se réalisera jamais, que toujours et toujours il se retrouvera Gros-Jean comme devant? A la minute où il se rend compte que ces riantes perspectives ne sont que leurres, duperies, trompe-l'œil, et que, plus on aspire à monter, plus souvent on risque de se casser le nez, le cercle, la sphère de ses rêves se rétrécit encore. Jusqu'à se confondre, désormais, avec ce point de l'univers où se situe le meilleur de son existence quasi érémitique, sa chambre, sa petite chambre de Bévillard, qui est au rez-de-chaussée de la cure, du côté ouest. Prison, peut-être; mais qui se transformerait vite en un asile, si sa pensée y trouvait quelque confort et réconfort. Déjà ne se sent-elle pas mieux à l'aise, le jour où l'on accroche à l'unique fenêtre basse qui donne sur le petit jardin du presbytère, ces rideaux si longtemps restés à l'état de désir? Et combien mieux encore, à dater du moment où la « blafarde » et vacillante bougie, enfin! est remplacée par cette belle lampe dont la lumière égale est si favorable au bon travail, et lui fait apparaître plus grand le monde? Que l'on accorde maintenant à ce studieux adolescent, suprême vœu! une étagère, pour y ranger ses livres, y compris « tout son Shakespeare », que des pages et des pages de « timbre » lui ont finalement permis de se procurer; que, pour comble de fortune, on l'autorise plus tard à descendre dans son « antre » l'herbier jusque-là relégué dans

¹ Voir p. 90, cit. du 23. IX. 65.

une des « chambres hautes » de la maison : et, le 21 novembre 1866, le journal enregistrera cette déclaration enthousiaste : « La vie se présente à moi sous un jour plus gai ; bien enfermé derrière *mes* rideaux, à la lumière de *ma* lampe, *mes* livres devant moi, *mon* herbier sur le canapé, j'éprouve le plaisir d'un homme qui a tout ce qu'il veut. »

Tout ce qu'il veut, c'est beaucoup dire, car d'autres que lui, tant d'histoires en font foi, se sont crus arrivés à ce même point, qui ne leur a cependant servi que de tremplin pour de nouvelles convoitises. Déjà les plantes n'ont-elles pas quitté le canapé, qui n'était, évidemment, qu'un pis aller, pour se loger dans cette large caisse où l'on rangeait les souliers, et qui n'est, elle encore, qu'un *provisoire*, qu'un *en attendant*. En attendant quoi ? Mon Dieu, il est un peu gênant, lorsqu'on se croit modeste, d'avoir à avouer de telles visées. Bref, il suffira qu'il prenne subitement fantaisie à notre amateur de plantes de collectionner les insectes ; qu'un microscope lui tombe du ciel ; que, sans y paraître, la botanique évolue du côté de la biologie : et l'on ne tardera pas à voir le savant se sentir à l'étroit dans le cabinet de l'écrivain, et, lui qui y avait été accueilli à bras ouverts, combiner en secret, l'ingrat, de faire chambre à part. Vague idée, en effet, dans cette tête où l'imaginative n'est jamais paresseuse, d'abord, d'une espèce de « musée » où serrer des collections de plus en plus encombrantes (ça, c'est peut-être le poète qui s'en plaint, que tout ce bric-à-brac dérouté un peu) ; puis, rêve téméraire, d'un « laboratoire » qui, seul, offrirait un abri digne de lui à un instrument aussi respectable qu'un microscope !

Projets, certes, que tout cela ; mais qu'on se garde d'ajouter : hélas ! car le journal ne nous apprend-il pas que « le plus grand plaisir de l'homme ici-bas est peut-être de faire des projets ? » (21. IV. 66) Projets audacieux même ; mais qui consolent si bien de l'insuffisance de la vie. Projets à qui vingt autres, d'espèces différentes, font un cortège impressionnant. De s'être peu à peu créé un intérieur plus chaud, plus « *heimelig* » (le mot est de lui), empêcherait-il, par exemple, Edouard Tièche de le déserté en pensée, de temps en temps, et de réfléchir à quelque-une de ces tentatives d'évasion qui, même vouées à l'insuccès, ont cela de bon, pour les prisonniers, qu'elles occupent, qu'elles fixent un moment leurs pensées ?

C'est bien évidemment, en ce qui concerne le reclus de Bévillard, le naturaliste qui, le plus souvent, a cette envie de prendre la clef des champs. Mais il est de connivence avec le littérateur, qui a de la fantaisie à revendre, et lui représente complaisamment tout le charme des futures escapades. A peine

octobre a-t-il marqué la fin de la chasse aux fleurs et aux insectes que déjà, ensemble, ils arrêtent un plan de campagne, pour le printemps. Rien de plus amusant, de plus passionnant que cela. Automne 1865: « Je tressaille de joie à l'idée des nouvelles courses de l'année prochaine. » (20. XI. 65) Automne 1866 (le pauvre en est alors, tant ses oppressions le tourmentent, à ne pouvoir même envisager de monter jusqu'au premier étage de la maison): « L'espoir d'une course dans les Alpes, l'été prochain, me fait palpiter le cœur. » (21. XI. 66) Manière de dire peut-être? Il ne le semble pas, puisque c'est peu de temps après, en février du même hiver, qu'à force, sans doute, d'être soumis à ce régime de haute tension, le pouls lui bat à cent vingt-trois... (11. II. 67) Dame! quand on fait, comme lui, à peu près tous les jours, l'ascension du Stockhorn, ou la grimpee de la Gemmi!

Qu'importe, d'ailleurs! Cet être abandonné dont l'existence désespérément vide a l'air de marcher au ralenti, est-ce qu'en réalité, il ne vit pas double, plus que double? Tant la vie intérieure, la vie de l'âme, qui compte plus que l'autre, est intense, chez lui. Et aussi parce que son esprit se meut à volonté sur trois plans différents: un peu dans le présent, tout de même, beaucoup dans le passé, et tout autant dans l'avenir. Survienne parfois un accident favorable, qui fait que tel de ses projets se réalise absolument comme il l'espérait, augmentant de la sorte une collection qu'il soigne avec le même amour que les autres, celle des souvenirs: et il connaîtra une heure, un jour peut-être, d'euphorie complète. « Je suis l'homme le plus heureux du monde! » (7. VIII. 68)

Et lui qui prétendait n'avoir plus rien à attendre de la vie! Oh! ce qu'elle lui a apporté de bonheur, jusqu'en 1868, ça ne pèse pas bien lourd. Mais ce pauvre bonheur, il l'a si patiemment gagné lui-même, puis si bien thésaurisé, en le plaçant à intérêts (composés!), qu'avec si peu, il s'est fait malgré tout une petite fortune. On ne s'expliquerait pas, sans cela, qu'au moment de quitter la vieille cure qui lui a été, censément, une prison, il ait pu s'écrier, parodiant la première phrase de ce Don Carlos qu'il aimait tellement: « Les *beaux* temps de Bévillard ne reviendront jamais... » (18. VI. 68)

Nous qui le connaissons maintenant assez, nous devinerions, s'il ne nous le disait encore, qu'à peine loin de ses pénates, il les regrettera, il en aura l'ennui. « J'ai l'ennui des bois de Bévillard et de tout ce qui était si gai et si beau, dans ma solitude d'autrefois. » (26. VI. 68) Quand je vous disais qu'il s'ennuyait même de ce qui l'avait ennuyé! Mais si le nombre déjà imposant des choses dont il a l'ennui augmente alors dans des proportions effa-

rantes, de quoi il aura le plus l'ennui, à n'en pas douter, maintenant que la vie aura fait de lui un déraciné, ce sera de ce qui avait été là-haut toute sa jeunesse, de ce qui avait rempli ses jours solitaires, à savoir ses rêves, sa revanche, sa victoire sur les circonstances mauvaises. Car il n'a pas plutôt parlé des « beaux temps de Bévillard » qu'il ajoute : « Là furent mes premiers rêves. » (18. VI. 68) Ses premiers rêves, quels qu'ils aient été, en aurait-il eu de plus beaux que ceux qui ne se seront pas réalisés, qui seront demeurés à l'état pur, qui n'auront pas dépassé le stade de la chrysalide, et sur lesquels il aura pu continuer longtemps à se faire des illusions ? Tandis qu'un rêve qui se réalise, c'est un rêve qui meurt...

DES DIVERSES FORMES DE LA PENSÉE ; DE L'IDÉALISME ET DE L'ENTHOUSIASME

« Travaillons donc à bien penser. »

Pascal, *Pensées*, VI, 347.

« L'enthousiasme, cette intelligence suprême des belles choses. »

G. Flaubert, *Première Education sentimentale*, XXVII.

S'il est vrai que, comme tous les autres vices, l'ennui est généralement engendré par la prolifique oisiveté, consécutive, elle, parfois, à la solitude, l'esprit est-il jamais plus actif, la pensée plus remuante, que lorsqu'on vit loin du monde ? Il ne serait donc que de profiter de ce beau zèle naturel, de l'employer à extirper de l'âme le chancre qui la ronge, d'occuper le cerveau, où siège le mal, à des travaux assez absorbants pour le lui faire oublier.

Quelles inépuisables ressources la pensée n'offre-t-elle pas à celui qui sait la diriger ! N'a-t-il pas, en effet, la faculté de se livrer tour à tour à la contemplation, qui ne serre pas encore les choses de très près, et qui, appliquée à ce qui se passe en nous, devient recueillement ; à la méditation, nettement circonscrite, elle, et disciplinée, qui étudie, pèse et soupèse, tourne et retourne dans tous les sens des questions, des problèmes ; aux jeux subtils de l'esprit, aux acrobaties de la pensée pure, de la pensée qui se nourrit d'elle-même ? Sans compter qu'il peut être attirant et distrayant de donner la quintessence de ses réflexions

sous la forme de pensées, de maximes, ou autres recettes de sagesse et règles de conduite à l'usage des autres.

On voit que, dans cet édifice aux cent étages, d'innombrables possibilités s'offraient au jeune Tièche, comme à tous les poètes, de mieux employer ses loisirs qu'à s'ennuyer. A moins que d'avoir ainsi l'embarras du choix ne l'ait fait tomber dans cette indécision qui fut fatale au fameux âne d'un fameux philosophe. Nombre des remarques du journal ont donné la preuve que celui qui les formulait n'était pas une bête, qu'il avait le don de penser. Suffisient-elles cependant, avec mille autres qui confirment cette heureuse disposition, à faire de lui un penseur¹ ?

Penser présuppose à la fois une longue expérience de la vie et une grande maturité d'esprit. Or celui qui s'appelle ailleurs, plus modestement, « un écolier, un pauvre être chétif et sans nom, » (13. VI. 68) était beau premier à savoir que ni l'une ni l'autre de ces conditions n'étaient remplies, quant à lui, à l'époque de Bévillard. C'est au plus si ce que notre famulus avait appris à l'école de la souffrance, physique ou morale, suppléait, dans une certaine mesure, à la première de ces choses, et si la seconde était, en partie, compensée par une réelle indépendance de jugement, pour ne pas dire originalité de pensée. S'il est moins sûr que ses réflexions aient beaucoup de profondeur, encore la teinte grave qu'elles ont à l'ordinaire, et qui tient tout ensemble à son éducation protestante et à ses dures épreuves, donne-t-elle le change. A noter en passant que, souvent, apparaissent, dans ses propos, un humour, une malice, une ironie de l'espèce la plus fine et la plus pénétrante. Philosophie utile aussi, que celle du sourire: n'est-il pas que de savoir regarder autour de soi, quelquefois, pour trouver à s'amuser et à oublier le tragique de l'existence² ?

¹ Voir p. 93, cit. du 22. III. 67.

² Deux simples exemples d'un genre d'observation qu'il n'aurait eu qu'à cultiver pour devenir un Tœpffer jurassien: Un dimanche qu'il se promène dans les gorges de Court, il aperçoit un bonhomme occupé à examiner un gros caillou, s'approche de lui, remarque, incrusté dans la pierre, un superbe fossile. Et de s'exclamer. « Oh! fait l'inconnu, j'ai trouvé de plus belles pétrifications que cela! — Tiens! pense Tièche, qui, depuis peu, s'intéresse à la pétrographie, un collectionneur! » Mais, comme son interlocuteur n'a pas précisément la mine d'un savant de profession, il interroge: « Que faites-vous, de votre état? — Je suis cantonnier. » (14. VIII. 65) — Une fois qu'il se rend à Lausanne, il a pour compagnons, dans le train, trois Anglais venus tout exprès de leur île pour voir la Suisse. Le premier, le menton appuyé sur un énorme riflard, somnole béatement; le deuxième, lui, est plongé dans la lecture du *Don Juan* de Byron; seul le dernier a l'air de s'intéresser à notre pays, qu'il contemple avec gravité... sur une carte de géographie. (21. IX. 63)

Par quoi la pensée d'Edouard Tièche se distingue-t-elle, si pensée il y a malgré tout, en ce qui le regarde? Un soir qu'il réfléchit à l'habitude qu'il a prise de faire ainsi quotidiennement le point en résumant les événements qui l'intéressent, — ceux de la vie comme ceux de l'âme, — il remarque: « On devient égotiste en écrivant son journal, je le sais; mais peut-être le serais-je autant, si je n'avais pas commencé celui-ci. » (19. V. 68) Puisque c'est lui qui le dit, qui se connaît mieux que nous ne le connaissons jamais, pourquoi ne pas le croire? Egoïsme, égotisme, égocentrisme: trois mots pour exprimer à peu près la même chose. Mais c'est bien le terme moyen, qu'il a choisi, qui lui convient précisément, à lui. Pas trace d'égoïsme, en son âme, non plus que de cet orgueil qui le ferait se regarder comme le centre, le point de gravité, le pivot de l'univers (on n'a pas oublié qu'il se sentait, au contraire, « abandonné dans l'infini¹ »). Serait-il même bien exact de prétendre qu'il rapporte tout à lui, qu'il ne considère rien que de son point de vue? Au juste, ce qui se passe en cet être presque impénétrable, le voici:

Quand notre poète réfléchit à la vie, c'est simplement à la sienne qu'il pense. Il est incapable d'envisager tout l'angoissant problème de la destinée, tel qu'il se pose pour l'ensemble des hommes. A moins que ça ne l'intéresse pas: mais il ressemblerait alors à certain monarque qui ne craignait le déluge que pour lui-même. N'est-ce pas plus sûrement qu'on a affaire, en lui, à quelqu'un de si peu habitué à sortir de sa coquille que le reste du monde lui est fermé? Suffit que, si son destin à lui n'a rien de particulièrement engageant, cette circonstance ne le conduit pas à poser en principe que l'humanité entière est condamnée à subir le même sort que lui. Tout le monde n'est pas asthmatique; et il y a sur cette terre des gens qui ne savent pas ce que c'est que de s'ennuyer. Le philosophe de Bévillard ne croit pas au bonheur, c'est entendu; mais il ne conclut pas de son infortune personnelle à celle de son voisin. Voyez, rien que ce grand frère Adolphe: les dieux lui ont-ils été assez propices, à lui! Attitude sans doute un peu naïve, mais combien généreuse! Pessimiste, notre homme ne l'est que pour lui-même. Il comprend que d'autres ne le soient pas.

Corollaire de cette position primordiale: le petit code de vie ou traité de sagesse que l'on dégagerait de ses confidences n'est pas à l'usage du premier venu; la moralité qu'on en peut tirer ne compte que pour lui, et, peut-être, ceux de son espèce. Loin que, dans le cas particulier, on se trouve en présence d'un jeune homme atteint de bobos imaginaires, ou qui exagérerait la

¹ Voir p. 34, cit. du 24. VIII. 65.

gravité d'un mal réel, on assiste, d'un bout à l'autre du journal, au drame d'une pensée que mille embûches, contretemps et déconvenues acculent au désespoir, mais qui se débat, qui se défend, et lutte, à armes inégales, pour éloigner le mauvais génie, pour venir à bout de tous les obstacles dressés sur son chemin, pour se tirer de l'impasse où elle est engagée. Bravo, Edouard Tièche!

Que les gens plus portés à condamner qu'à comprendre viennent maintenant soutenir qu'il est futile et malsain d'être, comme le héros de ce drame, pareillement attentif à ce qui n'intéresse que le haïssable moi, laissons-les dire. On a vu que le journal qu'il tient est à notre poète un miroir, dans lequel il se contemple, souvent, et de longs moments, parfois. Mais, outre qu'il n'y met pas le plus petit brin de coquetterie, ni plus de curiosité qu'il ne convient, ce n'est pas un miroir déformant qu'il a devant lui. En sorte que l'image qu'il y aperçoit, et nous fait apercevoir, après lui, est d'une fidélité absolue. Il faut préciser pourtant que, si cet examen n'est entaché d'aucune complaisance, il ne s'opère pas non plus avec une rigueur excessive, ni avec une totale indifférence. On n'arrive pas tout de suite et sans peine, à supposer qu'on y aspire, à faire comme tel grand philosophe qui se mettait à la fenêtre pour se regarder passer dans la rue. Quand il se découvre un défaut, le nôtre, de philosophe, il ne se le dissimule pas; mais il est tout prêt à l'excuser. Rien que sa manière de le confesser implique une absolution plénière. Seulement, il est vexé, certaines fois, de constater que, quelque ferme propos et quelque bonne volonté qu'il manifeste, telle particularité de son visage spirituel qui ne lui plaît guère, et qu'il espérait pouvoir corriger, reparait toujours, quand elle ne s'accroît pas.

Image fugitive, inconsistante, que celle que rend un miroir. Mais le journal est, pour nous, qui le feuilletons en curieux, autre chose, quelque chose de mieux qu'un miroir, ou bien alors un miroir qui aurait enregistré à mesure tout ce qu'il reflétait, exactement, un volumineux album de photographies. Oh! simples photographies d'amateur, non retouchées, souvent mal développées; instantanés dont plusieurs ne sont guère réussis, ou sont franchement ratés; mais tous documents authentiques, dont les derniers ne sont pas les moins précieux, au contraire. Que si, pour faire maintenant, de ces mille portraits, un grand portrait, on cherchait à découvrir ce qui se retrouve dans chacun d'eux, sous la variété des costumes, des poses et des expressions, il y a deux traits qui frapperaient surtout: 1° ce pessimiste invétéré est, sur le plan moral, de tous les idéalistes, l'idéaliste le plus idéaliste que

le monde ait jamais connu; 2° cet enragé défaitiste, cet homme si tôt revenu de tout, et pour cause (la vigne, si l'on en plantait à Bévillard, ne donnerait même pas des raisins verts), est, sur le plan intellectuel, un enthousiaste comme il n'y en a pas, comme il n'y en a jamais eu, comme il n'y en aura plus jamais sur la terre (voir la chanson).

Attitude, peut-être, que son idéalisme? Non. Tournure d'esprit naturelle, disposition innée, — on dirait congénitale, si l'on ne connaissait les Tièche, — caractère foncier de sa constitution morale. Il est ainsi. Un point, c'est tout. Avec lui, la question ne se pose même pas. Son idéalisme ressort de tous ses propos, voire de ses silences. Il ne lui viendrait pas à l'esprit d'écrire: « Moi qui suis idéaliste... Les idéalistes comme moi... » A peine une ou deux allusions au matérialisme, qui lui paraît un péché contre la nature, contre Dieu. Et si vous pensiez qu'il n'était si incorruptiblement idéaliste que pour protester, parce qu'on ne l'était guère, autour de lui, vous vous tromperiez. Comme vous feriez en imaginant de reste qu'il ne l'était que parce qu'il est normal, indispensable, qu'un poète le soit. Car le naturaliste en remontrait encore à l'écrivain: « M. le notaire (lire M^e Charpié) trouve inutile la botanique, parce qu'elle ne mène à aucun but pratique. Voilà Linné bien accoutré! on ne voudrait voir en lui qu'un pharmacien... Fi des mortiers et des recettes, qui souillent les plantes! » (28. I. 67) Comment l'homme même aurait-il été autrement qu'idéaliste, alors que l'étaient à ce point le poète et le savant qu'il portait en lui?

Ainsi de l'idéalisme, première spécialité d'Edouard Tièche. Pour savoir ce qu'il en est de la seconde, l'enthousiasme, relire ce qui a été dit de l'autre, en faisant les transpositions de mots nécessaires, et en considérant que cela s'applique maintenant à l'intellect. Tant il est vrai que, chez lui, comme dans toute nature bien organisée, l'idéalisme ne va pas sans l'enthousiasme, et vice versa. Tant il est vrai que l'idéalisme est la raison profonde de l'enthousiasme, et, celui-ci, la manifestation extérieure de celui-là. Tant il est vrai que, si l'idéalisme et l'enthousiasme ne marchaient pas de pair, le cœur et le cerveau battraient la berloque.

Le ciel soit béni, pour avoir donné au pauvre Tièche, dans son désarroi, ces deux choses au moins grâce auxquelles il y a, malgré tout, dans sa vie intérieure, qui est sa vraie vie, de l'équilibre et de l'harmonie, quelque sérénité aussi. Que les ténèbres l'entourent, son idéalisme lui sera un flambeau; et si le froid le gagne, il aura, pour réchauffer son âme frissonnante, ses enthousiasmes juvéniles. Réflexion du journal, choisie entre

cent: « J'ai eu, en écrivant, un de ces moments d'enthousiasme qui vous dédommagent bien largement de tous les mécomptes. » (18. I. 67)

C'est ainsi que, sous le visage de l'homme, apparaissent ceux du poète et du botaniste, qui ne font pas ensemble aussi mauvais ménage que ça.

Le poète, tant de signes le trahissent: une sensibilité de demoiselle; une imagination qui, en dépit qu'il en ait, trotte et trotte sans cesse; ce grand amour de la nature, qui, comme tous les vrais amours, est à base surtout d'admiration; ce goût de la solitude, qu'il aurait eu même si la solitude ne lui avait pas été imposée¹; et puis, quelle capacité de souffrance, de rêve... et d'ennui! Avant que de l'avoir lu, s'il serait téméraire de jurer qu'il a l'étoffe d'un grand poète, peut-on hésiter à voir en lui un vrai poète? Nature poétique franche de tout compromis que la sienne: pas besoin, pour expliquer son génie propre, de recourir à des subtilités, comme de se demander si c'est parce qu'il est poète qu'il a toujours l'ennui, ou parce qu'il s'ennuie démesurément qu'il est poète.

Quant à son copain de chambre, le botaniste, mille affinités le lui rendent de plus en plus cher. Si désintéressé, lui aussi! Et quel zèle! quelle ferveur! N'est-il pas lui-même un peu poète, quand il écrit de ces fleurs qu'il collectionne avec tant d'intelligence et de méthode: « Je n'y vois que la beauté, et la bonté de Dieu pour l'homme? » (16. IX. 66) Même lorsqu'il se courbera sur son précieux microscope, celui-ci, dont c'est après tout encore mieux la fonction qu'à une lampe, lui fera voir le monde toujours plus grand, toujours plus merveilleux. Ah! qu'il ressemble peu, le naturaliste de Bévillard, à ce « cynique » Gresly, qui « ne croit à aucune puissance spirituelle et explique tout par la physique et la chimie! » (5. VIII. 63) Lui, c'est tout le contraire. La science le rapproche du divin. Ce qu'il voit, à travers les lentilles de son appareil, ce n'est pas seulement une matière inerte: on dirait que, du même coup, il découvre l'esprit qui anime toute chose.

Vous n'avez pas, semble-t-il, dame Nature, traité bien généreusement ce petit Tièche de Bévillard. Et pourtant, de quoi se plaindrait-il? Que vous l'ayez voulu ou non, n'a-t-il pas reçu le meilleur lot, lui qui a une âme?

¹ « Ah! que la solitude est meilleure que la société! » (14. V. 68)

DE LA LECTURE EN GÉNÉRAL ET DES LECTURES EN PARTICULIER

« Mes livres sont comme mes amis, peu nombreux, mais bien choisis. »

Lamartine, *Correspondance* (18. II. 1808).

« Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir dans sa vie, contre des heures délicieuses. »

Montesquieu, *Pensées et fragments*.

« Au coin du feu... lire *Hamlet* ou *Faust*... par un jour d'enthousiasme. »

G. Flaubert, *Correspondance* (18. III. 1857).

« Il est si doux, si beau, de s'être fait
[soi-même,

De devoir tout à soi. »

A. Chénier, *Elégies*.

On naît poète: on devient écrivain. Et, comme il n'existe encore que l'écriture qui permette aux poètes de fixer ce qu'ils ont dans le sang, force leur est bien d'apprendre à écrire. La meilleure méthode, pour y parvenir, consiste à se mettre à l'école de ceux qui sont passés maîtres en cet art difficile. Comment les grands écrivains s'y sont-ils pris, pour faire vivre aux yeux des indiscrets le monde réel ou imaginaire qu'ils portaient en eux? Tout en s'intéressant aux merveilleuses histoires qu'ils ont vécues ou inventées, on s'initie tant bien que mal aux petits secrets du métier. Double profit, déjà. Comme il est courant que, dans la pièce qu'il crée, l'auteur se taille un rôle, souvent le principal, parfois l'unique, on pénètre, on est admis dans son intimité. Occasion, alors, ou de se retrouver en lui, ou de constater que tout le monde n'est pas fait du même bois. Dans un cas comme dans l'autre, le résultat, c'est que l'on apprend à se mieux connaître soi-même. Sans compter que rien ne s'oppose à ce que l'on fasse sienne l'expérience que les poètes peuvent avoir de la vie. Pays et gens de toute espèce vous deviennent familiers sans qu'il soit nécessaire de courir beaucoup le monde ou de fréquenter assidûment ses semblables. Le spectacle dans un fauteuil.

Ce fauteuil donc, ou, à défaut, la première chaise venue; une lampe, de préférence à une bougie; un beau livre: et le tour est joué. On est, comme par enchantement, transporté, à travers l'espace et le temps, loin, si loin de cette chambrette vide et silencieuse. Toi qui es poète et qui aimes tant à lire, Edouard

Tièche, persévère, et tu deviendras écrivain. Encore ne sera-t-il pas mauvais, si tu veux être original, que tu te brûles un peu les doigts au feu, que tu sois le héros glorieux ou misérable de quelque histoire vraie, et que tu vérifies, de temps en temps, si les hommes sont bien tels que les poètes te les représentent.

Première mission, et premier effet, première efficacité, de ces livres où notre apprenti-poète a le nez plongé, du matin au soir, et quand la bougie ou le pétrole de la lampe y suffisent, du soir au matin? Distraction qui lui tient lieu de toutes celles qui lui manquent; occupation qui l'arrache, pour un temps, à ses préoccupations ordinaires; remède qui, s'il ne le guérit pas radicalement de ses maux, — ceux du corps et ceux de l'âme, — parfois les lui fait oublier, les endort. Heures bénies que celles où la pensée s'absorbe tellement dans un livre que rien n'existe plus, pour elle, en dehors du monde qui y est figuré! Et de ces heures-là, il y en a, par chance, beaucoup, dans la vie d'Edouard Tièche. Les soirs où il note dans son journal: «Passé la journée avec mes livres,» (16. II. 65) il serait malvenu de parler de solitude. Surtout lorsque, plus précis, il écrit: «Passé ma journée avec Shakespeare.» (3. II. 65) On peut tomber sur moins agréable compagnie que celle-là.

Lui, cependant, la lecture ne fait pas que l'éloigner du milieu où il végète, que dérouler soudain devant ses yeux quelque univers inconnu. Bien plutôt, elle le transporte dans un autre monde, l'y installe à demeure, de longs moments. Il n'est plus spectateur, il devient acteur. Tout ce qu'il lit, c'est comme s'il le vivait. Il est tour à tour l'auteur ou l'un de ses héros. L'auteur, quand c'est de lui-même que celui-ci parle, à la première ou à la troisième personne. Un de ses héros, lorsque c'est d'une histoire inventée qu'il s'agit.

Tout cela ne s'opère pas d'ailleurs de façon schématique et uniforme. Il arrive ainsi qu'un poète lui apparaisse simplement comme un confident, aux révélations duquel il s'intéresse passionnément. Ce n'est pas tous les jours que l'on rencontre un être qui s'ouvre entièrement à vous. Comment rester insensible aux marques de confiance que vous donne cet inconnu qui, sans que vous l'en ayez seulement prié, vous raconte sa vie par le menu, ne vous cachant aucun de ses soucis, aucune de ses vanités, aucune de ses faiblesses?

Le jour où le fils du pasteur Tièche lit pour la première fois les *Confessions*, sans doute se tient-il, au premier abord, sur la réserve. C'est qu'il y a là «tels passages extrêmement lascifs»

(8. VII. 65) qui le choquent, ou, plutôt, le mettent mal à l'aise. « Mais, réfléchit-il bientôt, comme je désire connaître le caractère et la vie de Rousseau, je ne me laisserai pas rebuter par les passages sales et dégoûtants. » (9. VII. 65) Et sa répugnance, tout aussitôt, de s'atténuer: c'est que le livre est « admirable de style et de sentiment. » (10. VII. 65) Autre raison de passer à Jean-Jacques ses tares physiques et morales: ce n'est là qu'une des faces de l'homme, oublions-la; ne nous demandons même pas si nous sommes meilleurs que cet homme-là, ainsi qu'il nous y invite; voyons l'autre Rousseau. Et là, le rapprochement est plus facile à avouer. « J'y reconnais *quelques-uns* des traits de mon caractère. » (10. VII. 65) Plus tard: « J'aime les *Confessions*, parce que je rencontre *beaucoup* de traits du caractère de Jean-Jacques qui peuvent se rapporter à moi. » (16. VIII. 65) Plus tard encore: « *Tant* de choses se rapportent *si bien* à ma manière d'être, de vivre et de rêver que je les ai transcrites¹. » (21. XII. 65) Résultat: « L'idée de Rousseau me revient à chaque instant et je commence à l'aimer véritablement. » (22. XII. 65) Confirmation: « J'envisage cet homme comme un ami; il a passé par une filière toute semblable à la mienne, etc., etc. » (14. II. 66) Et si, effectivement, il ne dit plus, désormais, parlant de l'auteur des *Confessions*, Rousseau, mais « mon ami Rousseau », il convient d'ajouter qu'une des raisons de l'amitié posthume dont un fils de pasteur honore un fils d'horloger, c'est que, l'un et l'autre, ils ont la passion des plantes. « Ma manière d'envisager la botanique, relate, avec un petit air satisfait, le jeune naturaliste prévôtois, est exactement la même que celle de Rousseau. » (10. VII. 65)

L'expérience Jean-Jacques, qui s'opère ainsi, non pas en coup de foudre, mais par étapes, et qui consiste essentiellement, pour lui, à se mieux connaître, pour s'être reconnu dans un autre, beaucoup d'autres la précèdent, l'accompagnent ou la suivent. Et ces diverses expériences, auxquelles aucune leçon de pion ou de manuel ne l'a préparé, ni leur début, ni leur développement, ni leur aboutissement ne sont toujours et partout les mêmes.

Lorsque, peu de temps après Jean-Jacques, le poète passe à un autre livre de confidences d'écrivain, la *Confession d'un enfant du siècle*, la réaction initiale est identique, jusque dans la manière de se traduire, — « passages lascifs, dégoûtants ». (11. III. 66) Lui non plus, le deuxième mouvement ne diffère pas beaucoup, — « malheurs du scepticisme, tristes réalités de la débauche, admirablement retracés ». (11. III. 66) Musset, cepen-

¹ « Mon imagination, écrira-t-il un peu plus tard, ressemble à celle de Rousseau: elle dénature les choses. » (18. I. 66)

dant, il a beau s'en défendre, l'a troublé, l'a rendu inquiet. Son histoire le hante, même alors qu'il croit n'y plus penser. Car d'où viendraient « ces mille rêveries confuses » qui, soudain, l'empêchent de dormir? (14. III. 66) Et cette envie tout aussi brusque, tout aussi vague: « écrire une vie de moi-même »? (15. III. 66) Non que, par exemple, il ait à raconter rien qui ressemble à de la débauche (ce n'est pas cet aspect de la *Confession* qui le travaille). « Le livre de Musset, confesse-t-il à son tour, en réveillant des idées qui dormaient dans mon sein, m'a fait un certain mal; il y a quelque chose de malsain dans mes pensées; je me sentirais enclin à me perdre dans des doutes, comme lui. » (15. III. 66) La peur du doute: toute son angoisse vient de là. Lui dont l'existence peu enviable n'a fait encore qu'un pessimiste, s'il devenait un sceptique! Si ses gémissements tournaient en blasphèmes! Mais non! deux jours plus tard, il s'est ressaisi. « L'impression laissée par Musset est effacée¹. » (17. III. 66)

N'était-ce pas trop tôt chanter victoire? Qui dit fontaine... Déjà le malheureux n'a-t-il pas lu *Rolla*, et, sans qu'il s'y soit appliqué, n'en sait-il pas aujourd'hui par cœur le *Prologue* (il dit, lui, « l'ouverture »), que son goût très sûr lui a fait, tout seul, considérer comme une des plus belles choses de la poésie? Et lorsque, deux mois plus tard, de passage à Delémont, il lui viendra la curiosité de s'aventurer jusque sur la porte d'une église, à l'heure où l'on y dit la messe, ne racontera-t-il pas: « Je me souvins alors involontairement d'Alfred de Musset:

« Et je reste debout sous tes sacrés portiques... »

Je me figurai que j'étais cet homme; et des larmes me vinrent aux yeux? » (21. V. 66)

Cet enfant du siècle qui sommeillait en toi, avoue donc, Edouard Tièche, que tu ne l'as pas étouffé, comme tu pensais. Ne te verra-t-on pas, pendant longtemps, relire tous les jours, sinon la *Confession*, du moins *Rolla*, qui en donne l'essence? N'est-ce pas à propos de Musset que, faisant un examen de conscience général, tu te déclareras si « influençable » et te perdras dans des considérations aussi savantes que celle-ci: « L'impression momentanée domine, chez moi, sur le jugement synthétique? » (15. III. 66) Tu n'iras pas jusqu'à appeler l'auteur de la *Confession* ton ami, comme tu as fait de celui des *Confessions*, qui,

¹ Dix-huit mois plus tard, l'expérience *Werther* sera la même, sauf que, dès l'abord, il se méfiera. « Il faudra que je me tienne en garde contre la contagion qui émane de ce livre; il y a quelque chose de malsain dans cette fiction, et cependant elle est admirable de réalité. » (21. IX. 67)

² « L'ouverture de *Rolla*, du beau et du tout beau... » (9. II. 67)

Suisse, était tout de même plus près de toi que ce Parisien de Musset. A moins que, ce poète qui t'a remué à tel point, tu ne lui aies refusé ton amitié parce qu'il n'avait jamais herborisé, lui. Ne le maudiras-tu pas, à force de l'admirer, le jour où il te fera écrire cette phrase sacrilège: « Peu s'en faut qu'en lisant les poésies de cet homme, je n'oublie la botanique? » (18. VI. 66)

Influence, ici? Peut-être. Mais qui ne partirait pas de zéro, pour s'exercer à vide; qui, au contraire, se manifesterait, un beau jour, dans un terrain préparé, en tout cas propice. Pas question de donner aux souffrances d'âme que connaît le poète de Bévillard une origine proprement littéraire. Le journal apporte cent fois la preuve que, bien avant que l'enfant du siècle lui eût confessé sa peine, Edouard Tièche était atteint, ou menacé du mal du siècle. La lecture de Musset: le couteau tourné, retourné dans la plaie... jusqu'au moment où, l'arme éloignée, le cœur se cicatrise, ou essaie.

On serait tout disposé à s'imaginer que l'ennui qui remplit sa vie est, lui, en partie, dérivé de la littérature, — et de quelle autre littérature que la romantique, représentée, en l'occurrence, par Chateaubriand (celui de Combourg)? Eh bien! non. Tièche n'a pas attendu, pour s'ennuyer, de connaître *René*. A peine vient-il de n'en faire qu'une bouchée, en décembre 1864, il écrit, avec cette candeur qui confère à toutes ses paroles la valeur d'un témoignage irrécusable: « J'ai éprouvé une joie inconnue à voir que quelqu'un avait pensé comme moi... » (11. XII. 64) Commentaire: il n'y en a pas.

Rousseau - Chateaubriand - Alfred de Musset: trois âges, trois visages du romantisme, qu'on voit se refléter, à distance, dans l'âme d'un enfant du second tiers du siècle déjà passablement revêtu du dogme romantique intégral. Chose inexplicable, en effet: à vingt ans, le poète jurassien Edouard Tièche ne veut plus rien savoir, par exemple, de Lamartine, dieu de la plupart des poètes romands de l'époque. Reçu, à Lausanne, chez un cousin qui, lui aussi, taquine volontiers la muse: « Sa bibliothèque, fait-il remarquer, offrait bien des ressources: Durand, Monneron, Juste Olivier, Lamartine, etc.: je me gardai bien d'y toucher. » (21. IX. 63) Qu'un jour, faisant moins petite bouche, faute, probablement, d'avoir rien d'autre à se mettre sous la dent, il lise la *Mort de Socrate* et le *Dernier Chant du pèlerinage d'Harold*, il y découvrira néanmoins « d'admirables morceaux, mais, — ajoutera-t-il tout aussitôt, comme s'il se repentait déjà d'en avoir fait l'aveu, — il y a là un vague et une mollesse d'images que je ne puis souffrir. » (6. II. 64)

Et Hugo? Hugo, lui, c'est tout le contraire, jusqu'à l'excès. « Lu quelques passages de Victor Hugo, mais il m'ennuie par l'excentricité de ses métaphores et par son style cassé. » (15. VIII. 63) Sans doute y a-t-il des moments où le vers rutilant et sonore du poète l'éblouit, le fascine, l'étourdit, le subjugue. Non seulement il n'a pas mis à l'interdit les *Voix intérieures* (rien que le titre est fait pour lui plaire) ou les *Burgraves*: il en sait par cœur de longues tirades. Remarque sur le dernier de ces ouvrages: « Il n'y a pas de pareil remède à l'ennui (à retenir!) que les vers de Hugo, et principalement le monologue de Job dans le caveau. » (17. IX. 63) Mais trop de couleur et trop de mouvement ne risquent-ils pas de produire, à la longue, l'effet du disque de Newton? « Lu *Bérénice* et (re-) les *Burgraves*. Par un retour extraordinaire, je trouve Racine superbe et Hugo insipide. » (20. XII. 63)

Ce qui lui faisait mépriser le poète du *Lac* et ne priser qu'à demi celui de la *Tristesse d'Olympio*? L'insistance et la persistance qu'ils mettaient, ainsi qu'il le leur dira lui-même en vers, un jour,

« A ne chanter jamais que leur propre souffrance¹. »

Et le poète du *Souvenir*? C'est vrai. Mais il y a un autre Musset que celui-là. Et puis, la sympathie s'explique-t-elle? On aime ou on n'aime pas. Lamartine m'agace; Hugo m'exalte, puis me laisse retomber à plat; Musset, ma foi! Musset, lui, tout simplement me charme. Cela, Edouard Tièche ne l'écrit pas sous cette forme. Mais il le pense.

Le Hugo qu'il supporte est celui qui s'oublie, qui oublie de parler de lui, de se mettre en scène. Et celui-là, il le découvre, c'est bien singulier, mais c'est ainsi, dans celles de ses œuvres qui sont précisément destinées à la scène, dans son théâtre. Il est juste de dire que les lectures d'Edouard Tièche portent principalement de ce côté-là, du côté du théâtre. « Moi, poète dramatique »: à peine a-t-il reconnu, proclamé sa vocation, voilà comme il se présente. (27. IX. 63) Poète dramatique, il est donc normal que ses préférences aillent aux poètes dramatiques, tragiques, comiques même.

A quelque siècle, à quelque pays que ces auteurs appartiennent, les lectures théâtrales d'Edouard Tièche, qui constituent sa véritable initiation poétique, son apprentissage proprement dit, se font, à l'ordinaire, en deux temps: il commence par s'intéresser au fond de la pièce, à l'aventure qui y est évoquée, aux êtres

¹ *Soirées d'hiver (Boutade)*, p. 74.

humains dont la conduite y est retracée; puis il s'attache à étudier de plus près la forme, la facture, à voir comment cela est agencé, construit, mené, écrit. Sa méthode n'est pas si rigide, cependant, que, pratiquement, les deux opérations s'accomplissent toujours de façon bien distincte, selon un schéma invariable.

Lire, surtout quand il s'agit de théâtre, est, pour notre poète, autre chose qu'une distraction: une vraie étude, un travail sérieux. Lire n'est même rien: c'est relire qui compte. Est-ce parce que, dans le fond, sa bibliothèque n'est pas nombreuse, que, chacun des livres qu'il en sort, c'est pour le garder longtemps sur sa table, et le reprendre à toute occasion sur le rayon où il l'a finalement replacé? Non, la curiosité qu'il pourrait avoir, et qui le pousserait à dévorer le plus de volumes possible, quelque chose le retiendra toujours de s'y livrer: la certitude que les vrais chefs-d'œuvre sont rares. Qu'il en dénicher un, il ne le lâchera pas de sitôt. Sans doute une première lecture, plus ou moins rapide, éveille-t-elle en lui trop d'enthousiasme pour que, tout de suite, il y voie très clair. Eblouis, les yeux distinguent mal le détail, lorsqu'encore l'admiration ne les aveugle pas complètement, comme fait l'amour. Ce qui lui a échappé, au début, il le découvrira maintenant peu à peu, en reprenant l'histoire à la première page, pour ne rien laisser, cette fois, qu'il ne l'ait parfaitement compris.

Car il en veut pour son argent. Tous ces êtres si différents les uns des autres, et si différents de lui, qu'il trouve dans les livres, il leur demande leur secret. Après qu'elle a fait ses trois petits tours, chacune de ces marionnettes, il observe les ficelles qui ont déclenché ses trémoussements. Et ce n'est pas toujours du premier coup qu'il découvre les trucs et « combines » du bonhomme qui est derrière la toile. Première lecture d'*Othello*, le dimanche 5 février 1865. Emballement que tempère un peu la perplexité dans laquelle le laisse la fourberie de Iago. Sera-t-il plus heureux, onze mois plus tard, lorsqu'il rouvrira le livre? Hélas! non. Janvier, février 1866 se passent sans que sa religion s'éclaire. A force de « méditer » là-dessus, il lui vient cependant, vers la mi-mars, « quelques idées sur Iago ». (13. III. 66) Mais tout n'est pas encore élucidé; il s'en faut de beaucoup. Des semaines durant, il se préoccupe, se tracasse, parce que son explication ne joue pas tout à fait. Enfin, le 4 mai 1866, date de sa vie qui comptera, il jubile, il triomphe, *eurêka!* « J'ai trouvé la clef du caractère de Iago! » Cette clef, — bon saint Antoine de Padoue, venez à mon secours! — il l'avait cherchée quinze mois.

Il ne lui faut guère moins de patience lorsque, non content de découvrir les mobiles des actions bonnes ou mauvaises aux-

quelles se livrent tant de personnages comme il n'en voit pas, autour de lui, il entreprend de démonter toute une pièce, pour voir comment elle a été fabriquée. Mais aussi, n'a-t-il pas choisi, pour cet exercice entre tous délicat, une des œuvres les plus diaboliquement compliquées que jamais auteur ait imaginées, le *Don Carlos* de Schiller? Quelles soirées laborieuses il passera, l'hiver de 1863-1864, à en refaire, à son intention, le plan, le canevas! Les beaux jours revenus, c'est encore à cela qu'il continuera de penser: une de ses poésies ne le montre-t-elle pas impatient de rentrer de Montoz pour retrouver, sur sa table,

« La reine, don Carlos et son ami Posa¹ ? »

S'il n'était question que du nombre, on aurait assez vite fait le catalogue complet de ses livres. Mais c'est qu'il faudrait consacrer à chacun d'eux une rubrique, pour avoir eu sa place, joué son rôle dans l'histoire de sa pensée. Qu'on n'aille pas imaginer, par exemple, qu'il s'emballa à l'aveuglette, sur commande, par entraînement, à propos de tout et de rien, sans discrimination! S'il est entendu que, dans le journal de ses lectures, il enregistre plus souvent des impressions que des jugements, son admiration connaît des nuances, des degrés². Ferveurs réfléchies que la plupart des siennes. Avec le même flair qui lui fait découvrir des plantes rares, il repère, dans une œuvre, les pages qui valent d'être retenues. Les *Martyrs* ne lui plaisent que médiocrement; mais il ne se lasse pas de lire et relire la bataille des Francs, et l'épisode de *Velléda* « le remplit d'admiration et de terreur. » (6. II. 64) « J'en suis fou, » s'écrie-t-il; et, comme il a tendance à transporter à la scène tout ce qu'il lit (déformation professionnelle!), il ajoute: « Il y a là un sujet de tragédie. » (28. I. 64)

Que sera pour lui, dans ces conditions, le théâtre français, c'est-à-dire ce qu'il connaîtra de ce théâtre?

De tout Victor Hugo, une seule chose l'a plus ou moins conquis, les *Burgraves*, qu'il cite fréquemment de mémoire. Encore place-t-il plus haut dans son cœur, ce qui n'étonne qu'à distance, la *Lucrèce* de Ponsard. Car il y a deux poètes, en lui, un romantique assagi et un classique révolutionnaire. Et s'il est vrai que le second l'emporte habituellement sur le premier, celui-ci, le moment venu, se rattrape et prend sa revanche, ainsi lorsque,

¹ *Soirées d'hiver (Souvenir)*, p. 123.

² C'est qu'il compare, qu'il confronte. Il aime cent fois mieux le paradis de Milton que celui de Dante, où il s'ennuie... (13. XII. 63). « Un drame de Schiller où un drame de Hugo, écrit-il, c'est une différence incalculable. » (16. IX. 63) Evidemment en faveur du premier!

plongé dans le dix-septième français, il ne s'attache sérieusement qu'à ce que l'on y peut découvrir de romantique avant la lettre.

Le *Misanthrope* de Molière l'intéresse: mais *Don Juan* «le transporte». (9. XI. 63) Racine le captive avec *Britannicus*, l'enchanté avec *Athalie*, mais l'émeut avec *Bérénice*. Le *Cid*, *Polyeucte*, il n'est insensible ni à leur grandeur, ni à leur éloquence, puisque, les ayant donnés à relire, il se prend à réfléchir: «J'en aurais peut-être besoin; mais je crois pouvoir m'en passer, car j'en sais les meilleurs endroits par cœur.» (2. V. 64) Et pourtant, le vrai Corneille n'est pas là, pour lui: il est dans *Rodogune*, qu'il trouve simplement «superbe», en 1865. (7. IX. 65) Deux ans plus tard, quelle ne sera pas sa joie, en découvrant «la magnifique scène d'*Héraclius*.» (16. VI. 67) — «Je pense continuellement à Corneille, relatera-t-il, la même année, principalement à *Sertorius*.» (20. VI. 67) En littérature, comme en botanique, voilà un écolier qui ne suit pas les chemins battus.

Nourri qu'il est pourtant des vieux classiques français, y compris le théoricien de la bande, ce Boileau dont il écrit: «Je dois en admirer le style, *contre mon gré*,» (19. XII. 63) peut-être les aime-t-il moins, dans le fond, que les grands poètes dramatiques allemands. Trois noms, ici: Lessing, Goethe, Schiller. Schiller surtout, dont il n'est pas assez de dire qu'il le porte aux nues, car il en a fait, dès le premier jour, un des dieux de son ciel poétique.

Il y a lieu de préciser, dès l'abord, que, ces poètes, Edouard Tièche les lit dans le texte. Tout malheureux quand, par hasard, il ne possède telle de leurs œuvres qu'en traduction¹. Les quelques fois qu'il les cite, c'est en allemand, avec la vieille écriture gothique. Et rien qu'à voir la dose qu'il en prend, d'un seul soir, montre que la langue de Goethe est pour lui une seconde langue maternelle, pour ne pas dire, jouant sur les mots, sa vraie langue maternelle (sa mère n'était-elle pas Bernoise?). On ferait un trop beau compliment au gymnase de Bienne en supposant que les trois ans que le jeune Tièche y passa avaient suffi à l'initier aussi complètement à l'idiome et au génie germaniques. Rien qu'une appréciation dans le genre de celle-ci: «Madame Tastu a un peu la tendance allemande, qui laisse autant à deviner qu'à savoir, à première vue,» (4. II. 66) indique qu'il avait cela dans le sang².

¹ «Commencé la lecture de *Werther*, malheureusement dans une traduction française; je préférerais de beaucoup l'original.» (21. IX. 67)

² Comment expliquer autrement «l'attrait particulier» qu'il dit éprouver «pour cette bonne Souabe»? (1. III. 64) A remarquer que la toponymie fait dériver *Tièche*, *Tiche*, etc. de *Deutsch* (ainsi, en Lorraine, Audun-le-Tiche, par opposition à Audun-le-Roman). Voici qui prouve de sur-

Alors que, tout naturellement, il est amené à les comparer, il lui arrive d'avouer: «Le drame français m'impressionne mieux que le drame allemand. Si les Allemands, et surtout Schiller, possèdent à un degré extraordinaire l'art des caractères, les Français, eux, ont le secret de l'émotion.» (27. III. 64) Mais que reprochera-t-il au poète jurassien Napoléon Vernier? «Il ne vise pas assez à l'idée poétique; sa poésie n'est que cette éloquence harmonieuse des Français; il faut absolument trouver une compensation à cette tendance dans l'idéalisme allemand.» (4. I. 67) Car il n'a pas tardé à s'apercevoir que «l'esprit allemand cherche l'abstrait.» (15. I. 66)

La preuve que la littérature germanique lui est facilement accessible, c'est qu'aussi prudent que Conrart, lorsqu'il s'agit de formuler sur les écrivains français autre chose que des impressions, il ne redoute plus, dès qu'il a affaire à des poètes d'outre-Rhin, d'analyser, de raisonner, de juger. C'est ainsi que, lisant le *Nathan* de Lessing, il déclare préférer à «ce rythme brisé, désassemblé, qui n'est que de la prose jetée avec grande peine dans le moule du vers,» d'une part «la prose coulante et le dialogue spirituel de *Minna*,» d'autre part «le vrai iambe allemand de Schiller.» (13. I. 66) N'est pas sensible qui veut, dans une langue étrangère, à des nuances techniques aussi subtiles que celles-là. Sans compter qu'il ne s'arrête pas à ces seuls détails, qu'il va jusqu'au fond des choses, ce qui lui fait découvrir, dans ce même *Nathan*, et, derechef, pour son déplaisir, «des porteurs d'idées, et non des personnages de chair et d'os.» (15. I. 66)

Qui s'étonnera, après cela, que l'envie lui soit venue de rédiger, à l'intention de l'Emulation, un gros mémoire où, sous prétexte de traiter du réalisme, dans le sens le plus large du terme, il esquisse hardiment les grands courants de la pensée germanique? Sensation, de toute évidence, à Tavannes, ce 22 juillet 1867 où le fils du pasteur Tièche, de Bévillard, donna connaissance d'une étude à laquelle il avait travaillé plus d'un an, et avec quelle conscience! Un jeune homme qui a pioché Lessing; analysé tout le théâtre de Goethe, de *Götz* à *Egmont*; annoté patiemment et méthodiquement le *Don Carlos*, le *Wallenstein* et les *Brigands* de Schiller; déchiffré Schlegel; feuilleté Heine et Jean-Paul, ça ne se trouve pas tous les jours, même dans une société savante. Ils étaient cinq, à cette mémorable séance de Tavannes, quatre pasteurs et lui...

croît que l'allemand lui était tout à fait familier: il achète, en janvier 1867, un difficile ouvrage du botaniste Koch. «Je me trouve aussi à l'aise au milieu de la nomenclature allemande, constate-t-il aussitôt avec fierté, qu'au milieu de la nomenclature française.» (23. I. 67)

Mais, plus que toutes les belles dissertations qu'il en peut tirer, ce qui compte, dans les lectures que fait le jeune Emulateur, c'est l'enthousiasme qu'elles éveillent en lui. Il semble, cet enthousiasme, être à son comble déjà, les jours où c'est le grand, le cher Schiller qui le provoque. Et pourtant, ce n'est rien encore, en comparaison des émotions cérébrales que lui procurera maintenant un auteur qu'il ne pourra comprendre, celui-ci, dans l'original, qu'il devra lire, à regret, dans une traduction allemande, en sentant à chaque phrase, à chaque mot, qu'il y perd quelque chose. Dès l'instant qu'il aborde Shakespeare, en effet, pas de doute, pas d'hésitation possibles. La puissance, le génie de l'homme et de l'écrivain lui sont révélés comme par illumination. La lecture de tout, mais de tout ce qui porte son nom, le fera aller d'émerveillement en émerveillement, d'éblouissement en éblouissement. Ici, l'idée ne lui viendra même pas de mesurer, d'apprécier, de comparer. Ce nouveau poète, il ne l'appellera plus, désormais, que « le Géant »; (4. II. 65) son œuvre, il n'aura qu'un mot pour la qualifier, celui d'« inépuisable ». (2. IX. 67)

Le jour où il reçoit d'un libraire de Berne Dieu sait quelle pauvre édition des Oeuvres complètes de Shakespeare, il absorbe, d'un trait, *Macbeth*, *Othello*, *Hamlet*. « Ce dernier, s'écrie-t-il, m'a mis dans un véritable état de vertige. Il est effrayant au suprême degré. » (6. I. 65) Ce trouble, pourtant, au lieu qu'il l'éloigne d'*Hamlet*, le pousse à le relire sans cesse, à y penser sans fin. S'explique-t-il clairement ce qui l'attache aussi passionnément à l'histoire du malheureux prince de Danemark? Réalise-t-il que c'est son aventure à lui qui est contée là, non pas sa petite aventure de simple mortel, mais ce qui lui arrive qui est commun à tous les hommes de tous les temps, lorsqu'ils demandent à l'existence plus, ou autre chose que ce qu'elle peut donner? Le résumé analytique qu'il rédige, sous le coup de sa première émotion, pour l'offrir alors déjà aux pasteurs de la région, le ferait peut-être voir. Quant au journal, il apporte, outre le répertoire des innombrables lectures et re-lectures shakespeariennes d'Edouard Tièche, telle constatation de nature à déceler, en ce cerveau qui s'est formé tout seul, une surprenante sagacité. « Shakespeare est le vrai maître de la tragédie; on déduit une idée d'une de ses pièces; mais cette idée lui était peut-être inconnue à lui-même. » (15. I. 66) Générateur de vie, en cela, créateur, par la seule force élémentaire du génie, tel apparaît, aux yeux d'un obscur petit poète de village, ce géant de lettres.

Le culte fervent qu'il voue à Shakespeare suffit à démontrer qu'Edouard Tièche avait l'amour du grand. On en pourrait trouver d'autres exemples. C'est ainsi que, dès le printemps de 1864, on

le voit occupé à lire Virgile, Horace, Lucrèce, puis, à partir de février 1865, Homère, Sophocle. Tout cela dans l'original, bien évidemment; car il s'est remis, par goût, à faire du latin, du grec. Quelle n'est pas sa satisfaction, le jour où il constate, pour lui, que, les vieux classiques, il arrive à les « traduire de bouche ». (19. III. 64) Assez débrouillard, tout de même, le cadet des Tièche, qui, sans le secours d'aucun commentateur, pénètre ce qu'il y a, dans *Oedipe roi*, d'« épouvantablement tragique », et en déduit, pour son seul usage personnel: « La fatalité antique est effrayante! » (6. V. 65)

Caractéristique essentielle de son instruction littéraire: Edouard Tièche s'abreuve directement aux sources, ne connaît rien par ouï-dire, ne juge que de ce qu'il a eu sous les yeux, ne loue ni ne condamne jamais sur commande, ou par procuration. Est-il bien vrai, quand il s'agit de lectures, qu'un homme averti en vaille deux? N'est-ce pas plutôt de n'avoir été guidé, conseillé, influencé par aucun pédant, qui fait de ce jeune poète un lecteur aussi perspicace? Qu'il vienne à parcourir quelque savant ouvrage de critique, Laharpe, Nisard, Vinet, il n'y cherchera pas ce qu'il doit penser de tel ou tel grand livre. Au contraire, avec cette délicieuse ingénuité qui le ferait reconnaître entre mille, il vérifiera si, par hasard, ces doctes historiens de la littérature sont du même avis que lui. Et si ça n'est pas le cas, eh bien! tant pis pour eux! Il sera, en dépit du *Cours de littérature*, pour le *Roi Lear*. (16. I. 65) Jamais il ne mordra à Pascal¹, quelque intérêt qu'il prenne à ce que Vinet dit de son œuvre. (1. IX. 67) Spinoza, que personne ne lui aura jamais recommandé, lui paraîtra combien plus fort. (21. X. 64)

Deuxième aspect, à peine moins significatif, de cette culture qu'il ne doit qu'à lui-même: son critère unique est le plaisir que lui procure un livre. Si peu de choses l'amuse, dans la vie! la société de ses semblables lui est un si maigre réconfort! Là au moins, dans ce monde idéal où l'introduisent ses lectures, il entend vivre à sa guise, ne hanter que des gens qui lui reviennent. Aux esprits, même universellement applaudis, en la compagnie desquels il se sent mal à l'aise, il a vite fait de tourner le dos. Qu'il ait nom Dante, ou Pascal, ou Quinet, il se sert, pour signifier poliment qu'il y a, entre un écrivain et lui, incompatibilité d'humeur, d'une phrase à peu près toujours la même: « Il a (eut ou a eu) l'honneur de m'ennuyer (ou de m'endormir)². »

¹ « Je me passe le temps à lire les *Provinciales* et à jouer avec le petit chat; mais celui-ci m'amuse beaucoup plus que celles-là. » (11. X. 66)

² Ainsi, 13. XII. 63: « Dante eut l'honneur de m'endormir. »

Qu'il y ait des lacunes, dans la science de notre petit bonhomme, de même que chez tous les dilettantes ou autodidactes de son genre, qui le contesterait? C'est ainsi que la philosophie pure ne l'attire guère. L'histoire encore moins. « Thiers m'intéresse... et m'ennuie. » (17. X. 67) Seul peut-être le genre biographique lui dirait quelque chose; mais c'est à condition qu'on ne lui parle que d'écrivains qu'il porte dans son cœur, ou d'artistes qui ont eu une destinée pareille à la sienne¹. Enfin, tout un vaste domaine de la littérature lui reste en grande partie fermé, le roman. C'est au plus si, poussé par la curiosité, le hasard ou le désœuvrement, il a lu *Paul et Virginie*, *Atala*, quelques Walter Scott, les *Misérables*, enfin, si cela peut compter pour du roman, *Werther*, *René*, la *Confession d'un enfant du siècle*. Il ne connaît ni la *Nouvelle Héloïse*, ni *Corinne*, ni *Adolphe*, ni *Wilhelm Meister*; ignore, semble-t-il, jusqu'au nom de Georges Sand, de Balzac, de Mérimée, et, naturellement, de Gustave Flaubert. La littérature romanesque n'avait-elle pas libre accès, dans cette cure jurassienne où le vieux pasteur Tièche ne permettait pas que l'on prononçât le mot *amour*²? Ce n'aurait pas été, pour son fils, une raison de la boudier, s'il s'était de lui-même tant soit peu intéressé aux histoires du cœur, les seules que racontent les romanciers, ou s'il avait simplement envisagé qu'il n'était pas mauvais, pour un poète, surtout dramatique, de savoir comment se comportent les passions. Mais c'est que la vie n'avait pas donné au petit éclopé de Bévillard l'occasion de faire, directement, beaucoup et de profitables expériences, sur un terrain brûlant entre tous. Son éducation sentimentale? Une vague idylle mystique, qui remonte à la prime adolescence, la foi jurée à une cousine, Louise Dumur, et, au moment de faire un beau mariage, une prière qu'elle lui laisse pour qu'ensemble ils la disent tous les soirs à la même heure; ce vague émoi que lui cause la présence à la cure de la gracieuse et si vive Fanny Wysard; à l'heure où il va quitter son Jura, « une flamme » dont il ne sait si elle est « imagination ou réalité »... (30. VII. 68) Evidemment, lorsqu'on n'a pas vécu d'autres romans que ceux-là, il y a peu de chance qu'on se passionne pour ceux des autres.

¹ Exemple, Robert Schumann: « J'éprouve beaucoup de plaisir à lire les détails de cette vie dramatique, car j'y vois un peu de ressemblance avec la mienne; comme moi, il était un homme composé des plus effrayants contrastes... » (10. VIII. 63)

² Grande scène de discussion, un soir, chez les Tièche (voir p. 38), à propos d'un roman d'Urbain Olivier que le pasteur trouve « osé »: Edouard ayant timidement fait remarquer que, tout de même, l'amour, ça existe, puisqu'on se marie, son père rétorque avec sévérité que, si on se marie, ce n'est pas parce qu'on s'aime, mais parce qu'on « s'estime ».

D'UNE AMITIÉ LITTÉRAIRE

« Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Montaigne, *Essais*, livre I, chap. XXVII.

« Ja, Sire! Wir waren Brüder! Brüder durch Ein edler Band, als die Natur es schmiedet. »

Schiller, *Don Carlos*, acte IV, scène IV.

« Y a-t-il quelque part deux jeunes gens qui passent leurs dimanches à lire ensemble les poètes, à se communiquer ce qu'ils ont fait, les plans des ouvrages qu'ils voudraient écrire? »

G. Flaubert, *Préface aux Dernières chansons de Louis Bouilhet* (26. VI. 1870).

Si l'amour s'est trouvé réduit à la portion congrue, pendant les sombres années qu'Edouard Tièche a passées dans son village natal, il y a, en revanche, un sentiment qu'il y a connu, qu'il y a cultivé, jusqu'à ne plus sentir que son pauvre cœur si souvent agité ne battait pour personne. Ce sentiment, c'est l'amitié, « plaisir, remarque-t-il, plus noble que tout autre. » (2. VIII. 67) Exilé, reclus, abandonné, incompris, le poète a eu cette chance au moins de posséder un ami. Un ami; pas deux, ou plusieurs. L'ami qui remplace, qui exclut tous les autres, ou, en tout cas, les relègue dans l'ombre. « Toutes les amitiés, lit-on dans le journal, me deviennent insignifiantes, auprès de celle-là. » (16. VIII. 63)

Cet ami qui fait ainsi, sans le vouloir, le vide autour de vous, comment concevoir seulement qu'il ne soit pas votre *alter ego*, sur le plan du spirituel? Sans doute n'est-il pas indispensable qu'il ait sur l'ensemble de l'univers les mêmes vues que vous; et quelqu'un de ses goûts peut, à la rigueur, différer de tel des vôtres: mais il y a des choses essentielles sur lesquelles il n'est pas possible qu'il pense autrement que vous. Idéaliste, enthousiaste de nature, ne comptez pas que personne puisse jamais vous servir d'unique ami, s'il ne l'est au même degré que vous.

31 juillet 1863, première date du journal. Entre autres menus événements survenus dans la journée, ceci: « Je vais voir Hippolyte, qui se trouve à l'école. » Où rencontrer ce certain Hippolyte plus sûrement que là, puisqu'aussi bien Hippolyte Sauvant est le *régent* de Bévillard? Son nom de famille, encore le lecteur du journal ne l'apprendra-t-il qu'indirectement, lorsqu'il y sera question d'un de ses frères, Justin Sauvant. Exception faite de la toute première mention, Hippolyte Sauvant, en effet, ne sera plus même désigné par son prénom entier, mais par une simple initiale, H.

Et il est si souvent question de lui, dans les cahiers de Bévillard, que cette seule abréviation représente une sérieuse économie de temps et de papier. Souvent revenant à dire, ici, à peu près quotidiennement, et plutôt deux fois qu'une. Deux catégories de jours, dans le journal, dans la vie du poète: ceux à propos desquels il est dit: « Vu H. », et ceux à propos desquels il est dit: « Pas vu H. » Et les premiers sont les bons jours, les jours supportables; les seconds, les tout mauvais jours, qui amènent volontiers cette citation: « *Diem perdidit*, » (25. VIII. 63) ou se résument ainsi: « Journée inutile. Ennui. Pas vu H. » (19. IX. 63)



Hippolyte Sauvant (années soixante)

Quand les deux amis se voient, c'est, à l'ordinaire, l'après-midi, de quatre heures et demie à six heures, et le soir, de sept à neuf heures. Les samedis et les dimanches, la ration est double; et c'est toute une histoire, quand le cher Hippolyte a sa « visite d'école » ou quelque « synode de régents », et qu'un samedi se trouve parfois sacrifié. Grosse déception, et mauvaise humeur, le 1^{er} septembre 1863: « Je trouve près d'H. l'individu de Malleray auquel il donne des leçons; ainsi, point d'*Athalie*... »

C'est à l'école, dans la salle même où Hippolyte fait la classe aux marmots du village, que se tiennent ces conciliabules quotidiens. Car Hippolyte, qui n'est pas ce qu'on appelle « un monsieur », qui est paysan en même temps qu'instituteur, qui porte « une vieille casquette, une longue blouse noire... et des

sabots, » (29. XII. 66; 6. II. 66) Hippolyte n'aime pas beaucoup à se rendre à la cure.

Comment le fils du pasteur s'est lié avec ce pauvre régent de village, qui n'a que quatre ans de plus que lui¹, l'histoire ne le dit pas. Mais le journal rapporte qu'un geste symbolique, épique même, avait présidé à cette ardente amitié. Un soir qu'ils se promenaient le long d'une petite sapinière, Edouard et Hippolyte, nouveau Roland et nouvel Olivier, avaient « fait serment d'amitié ». (14. III. 64) D'amitié vraisemblablement éternelle, puisqu'elle est qualifiée d'« indissoluble ». (5. II. 65) Ce qui n'empêchait pas de répéter, chaque année, la cérémonie inaugurale: « 31 décembre 1867. — Renouvelé notre pacte d'amitié pour 1868. »

Comme la noblesse, l'amitié oblige. Si l'occasion s'en était présentée, chacun des deux amis se serait jeté au feu pour l'autre. Faute de pouvoir se témoigner de façon aussi ostensible leur dévouement réciproque, ils avaient mille attentions l'un pour l'autre. Lorsque, tous les trois mois, Hippolyte descendait à Moutier chercher, à la Recette de district, sa petite paye de régent, Edouard partait à sa rencontre, de si bonne heure qu'il avait à faire presque tout le chemin. Les jours où son asthme obligeait le poète à garder la chambre, son ami le régent poussait l'héroïsme jusqu'à l'aller voir à la cure.

Rien de touchant comme la fidélité de ce bon caniche d'Hippolyte. Car c'est un peu ce qu'il est, à l'égard du jeune Tièche. Arrive-t-il jamais que même les deux meilleurs amis du monde vivent absolument sur le pied d'égalité? Ne voit-on pas le plus souvent l'un d'eux chercher à dominer, à s'imposer? C'est, ici, manifestement, le poète qui, en toute circonstance, joue le premier rôle. Hippolyte Sauvant, dirait-on, en lisant le journal de Bévillard, n'existe qu'en fonction de son partenaire. Comme s'il n'était que l'ombre d'Edouard, l'écho de sa voix, un prolongement de son être.

Non que cela diminue ou altère en rien l'affection que l'auteur du journal a pour « ce brave garçon ». (20. V. 67) Au contraire. A peine s'est-il attaché à lui qu'il lui devient indispensable. « J'apprécie tous les jours davantage cet excellent ami et ne puis absolument plus me passer de lui. » (21. I. 65) L'estime-t-il, l'admire-t-il assez! « Quel homme que cet H. ! » (3. VIII. 65) Quelle reconnaissance il lui a, rien que d'exister! « Les moments passés avec le régent sont les seuls points lumineux de ma vie. » (16. VIII. 63) Ailleurs: « H., un rayon dans ma vie monotone. » (19. XII. 65) Voué qu'il est à s'ennuyer, à avoir l'ennui de

¹ Il était né le 13 juin 1839.

l'ensemble des choses et des êtres, ne lui faudra-t-il pas, pour exprimer ce qu'il ressent, quand c'est Hippolyte qui lui manque, une terminologie spéciale? « Je m'ennuie à mourir du régent. » (21. XII. 63) — « J'ai *intensément* l'ennui d'H. » (27. IV. 68) — « Je sens *extrêmement* le vide que me laisse H. » (24. IX. 65) Quel drame, lorsqu'en septembre 1865, le régent s'en va passer quelques jours à Bâle! Il n'est pas encore parti que ce pauvre Edouard se fait du mauvais sang. « Je frissonne à l'idée qu'il sera absent jusqu'à la fin de la semaine. » (23. IX. 65) Trois jours après son départ: « Il me semble, gémit-il, qu'il y a un temps démesuré que je ne l'ai vu. » (26. IX. 65) Enfin, voici le cher absent revenu. Le journal aura-t-il une phrase comme celle-ci, écrite dans des circonstances analogues: « Je renais, maintenant qu'H. est de retour? » (21. X. 66) Hélas! non, car il se trouve, cette fois-ci, què, le jour de son arrivée, le régent doit assister à un enterrement et au dîner qui le suit. Remarque du journal, à ce propos: « Je peste contre l'abominable coutume des dîners d'enterrement, qui fait que je n'ai pas vu mon H.! » (1. X. 65)

Lorsque c'est lui qui s'en va quelques jours, il est naturel que, pendant ce temps, Edouard Tièche pense à son cher régent. Mais, et ici apparaît le bout, le petit bout de l'oreille, les réflexions auxquelles il se livre alors sont du genre de celles-ci: « H. est bien seul, pendant mon absence. » (31. *(sic)* XI. 66) — « Comme H. doit avoir l'ennui de moi! » (25. IV. 67) Il n'est même pas besoin d'une séparation pour qu'une sorte d'attendrissement lui vienne, à se dire: « Ce cher H., qui n'a que moi au monde! » (3. II. 67) Atteint, en décembre 1866, d'une vilaine pleurésie qui met ses jours en danger, c'est sur le sort de son ami qu'il s'apitoie, plutôt que sur le sien à lui. « Je pense à la solitude d'H., au cas où je devrais quitter la vie. » (23. XII. 66) Vient-il à manquer un jour de se rendre à l'école, il dira peut-être: « J'ai pensé oser m'absenter une fois. » (2. XII. 67) Plus souvent, il se repentira: « Pauvre cher ami, qui m'aura attendu. » (5. XI. 67) Tout cela résumé en un mot: Hippolyte a besoin de lui¹.

Qui sait si la pitié est totalement étrangère au sentiment qui attache Edouard Tièche à son vieux camarade? Car, lui aussi, Hippolyte Sauvant a, dans sa vie, plus de mystères douloureux que de joyeux, ou de glorieux. Son père n'est pas un tyran, mais il boit, fait des « ribotes » qui durent huit, dix jours, et les maigres ressources de l'instituteur suffisent à peine à payer les dettes que le malheureux a dans les auberges. Pour vivre et faire vivre les siens, Hippolyte exploite un modeste « train de paysan », se lève

¹ Et vice versa: « J'ai besoin d'Hippolyte pour être heureux. » (11. IX. 63)

avant le jour, travaille aux champs jusqu'à l'heure de l'école. L'hiver venu, il donne des leçons particulières... à des « individus ». Mais aussi à des jeunes filles venues apprendre le français dans le Jura. Bien sympathique, cette Anna Braun, qui, pour le premier janvier 1865, lui tricote un superbe « cache-nez », auquel il est combien plus sensible qu'au beau « gilet de satin » offert par les enfants de sa classe; mais ne voilà-t-il pas bientôt qu'on la rencontre dans les « salles de danse » ! Tout comme, naguère, cette Rachel Sauvant que le pauvre régent aurait vue plus volontiers sa femme que sa cousine. Vienne maintenant une blonde Bâloise, Joséphine Adler, et il semble bien que, cette fois, ce sera sérieux. Déjà les deux jeunes gens se sont « promis », ce qui ne fait pas l'affaire de notre poète, quand, avec la rapidité d'un éclair, le malheur s'abat sur Hippolyte : un dimanche matin d'août 1865, sous les yeux mêmes de son ami, il tombe, écumant. Première crise de ce « haut mal » que Paracelse appelle « le tremblement de terre de l'homme ». Et voilà l'infortuné garçon réduit à passer sa vie entre une salle d'école et « sa chambre basse, triste et nue comme celle de Rousseau, à l'Ile. » (17. XI. 67) Pas de chance non plus, le régent ! Si peu que, dorénavant, chaque fois qu'il sera tenté de plaindre sa misère, son ami Tièche réfléchira : « H. n'est-il pas encore beaucoup plus malheureux que moi ? » (12. V. 69)

Un peu l'association, comme on voit, des deux infirmes de la fable. D'unir leurs maux en rend-il la charge plus légère ? Ce qui est sûr, c'est que tant de guigne, personnelle, commune et réciproque, les rapproche, les lie toujours plus étroitement. Une intimité absolue s'établit entre eux. Edouard n'a pas plus de secrets pour Hippolyte qu'Hippolyte pour Edouard. Et si jamais le régent cachait quelque-une de ses pensées à son ami, celui-ci finirait bien par la découvrir, notée dans un cahier où il lui arrive souvent de lire, et qui n'est autre que le journal d'Hippolyte. Car Hippolyte, lui aussi, a son journal (oh ! le connaître, un jour !). Que voulez-vous, on se console comme on peut, lorsqu'on est condamné au malheur et à la solitude. — A la solitude ? que nous chantez-vous là ? Ne sont-ils pas deux ? — C'est vrai, mais si pareils, et si pareillement ennuyés, que, même ensemble, c'est comme s'ils étaient solitaires. — La plaisante chose ! une solitude à deux, alors ? — Parfaitement, et si vous en doutez, ouvrez le journal d'Edouard Tièche, à la date du 9 juillet 1865, et lisez le long rapport qui commence par ces mots : « Après la lecture (du Vinet), je me sentis soudain abandonné, triste et *seul*... »

Dieu sait pourtant si son compagnon d'infortune est compréhensif, chaleureux, ouvert à tous les épanchements ! Dernière

phrase du journal (il s'agit d'une note rédigée un an après la séparation des deux inséparables): « Oh! qu'il me tarde qu'H. soit là pour vider mon cœur dans le sien! » (12. V. 69)

Plus souvent que ses sentiments intimes, cependant, ce qu'Edouard Tièche livre à son confident, c'est son âme de poète, ses rêves, ses ambitions, ses idéaux, ses idées tout court... Amitié littéraire que la leur. Hippolyte Sauvant, l'Etienne de la Boétie d'Edouard Tièche, son Aymon de Virieu, son Louis Bouilhet.

Si les débuts de leur romantique amitié ont connu quelques folâtres vagabondages, par les belles soirées de lune; s'il leur arrive encore de se promener ensemble, le commerce qu'ils entretiennent entre eux est fondé principalement sur des affinités intellectuelles. Tous deux sont également passionnés de littérature, de théâtre, de poésie. Les choses du présent, la réalité immédiate, les contingences de la vie, voilà qui ne les intéresse guère. Dédaigneuses du mesquin, du vulgaire, leurs pensées ne se meuvent jamais que dans les sphères supérieures. De quoi peuvent-ils donc bien discuter, ces deux grands garçons qui marchent là, sur la route, en gesticulant de façon si drôle, si drôle, que les petites « fabricantes » qui rentrent du travail en pouffent de rire? « Notre conversation, explique le journal, roulait sur les langues anciennes et l'harmonie imitative dans Virgile. » (14. III. 64) Sapristi! voilà qui promet, pour les fameux tête-à-tête de l'après-midi et du soir, dans la salle d'école!

En avez-vous entendu, des choses, en effet, vieilles parois de sapin brut, petits bancs étroits et bas où tant de générations d'enfants se sont assises, et vous, belles lampes à pétrole dont le régent essayait toujours si soigneusement les « tubes », et toi surtout, immense fourneau, « colosse de molasse », ainsi que t'appelaient nos deux amis! Lorsque, faisant allusion à la partie de sa vie qu'il a vécue aux côtés d'Hippolyte Sauvant, Edouard Tièche parle de leurs « moments sublimes », (31. VIII. 65) des « heures bénies » du temps de Bévillard, (18. XII. 67) à quoi il pense, c'est aux séances de lectures et de discussions qui avaient lieu dans la chère vieille « chambre d'école ». Est-ce d'être chauffée à outrance, dès que l'hiver s'annonce, qu'elle voit de la sorte monter la température morale qui y règne ordinairement? Le mot qui revient en tout cas le plus souvent, dans le procès-verbal de chacun de ces entretiens, c'est celui de « feu ». « Vu le régent. Nous avons du feu. » (20. V. 65) — « Soir, vu H. Beaucoup de feu. » (2. X. 66) — « Notre ancien feu est en voie de retour. » (17. X. 65) Autres mots, pour traduire les mêmes ardeurs, les mêmes exaltations: « Rien ne peut être comparé à la verve et

à l'entrain de la soirée passée avec le régent... On se sent revivre, après de telles heures!» (19. XI. 65)

Programme-type de ces colloques journaliers: lecture d'un texte, à voix haute (si haute même que les voisins sont dérangés); échange d'impressions sur le chapitre ou la scène qu'on vient de déclamer; réflexions, comparaisons, analyses; conversation greffée sur quelque leitmotiv intéressant, mais appelée à dévier, à évoluer bientôt, selon toutes les règles de la fantaisie, du caprice. O joyeuses surprises de ce jeu subtil qui, pour s'appeler du nom un peu prétentieux d'associations d'idées, n'exclut pas, tant s'en faut, les plus effarants coq-à-l'âne!

Celui qui mène habituellement la partie, c'est le poète, qui a eu le temps de préparer le menu de ces agapes spirituelles. Car les nombreuses et substantielles lectures que nous lui avons vu faire, se sont presque toutes accomplies en deux temps, pour lui: rentré le soir à la cure, il se plonge dans un livre, qu'il continue, le lendemain, jusqu'au moment de se rendre à l'école; réinstallé là, à quatre heures et demie, il relit tout à Hippolyte. Déjà, dans sa chambre, il avait présumé, supputé le plaisir qu'y prendrait l'excellent garçon¹. Rien qu'à voir la mine que fait Edouard, en entrant dans sa classe, quatre ou cinq bouquins sous le bras, le régent devine que de nouvelles jouissances lui sont promises. Impatient, il s'installe à sa place attitrée, au pupitre d'où, tantôt, il faisait la leçon; mais c'est maintenant pour qu'on lui en fasse une. Et il écoute, il savoure, il se repaît. Que ce soit à lui débiter quelque auteur français qu'il s'applique, ou à lui traduire, à livre ouvert, Schiller, Shakespeare ou Virgile, le professeur improvisé observe, du coin de l'œil, son bienveillant auditeur. C'est qu'il s'agit, pour le premier, de savoir si l'autre connaîtra les mêmes réactions que lui. Qu'est-ce, au juste, qu'Hippolyte Sauvant, pour son ami, en ce qui concerne les lectures? Un instrument de contrôle, ne fût-ce qu'un thermomètre, ou une boussole; un cobaye sur lequel il essaie l'effet d'un excitant (Corneille, Schiller, etc.)... ou d'un narcotique (Dante, Pascal, etc.). Avec l'honnête régent pour sujet, l'épreuve, qui recommence chaque jour, est presque tout le temps concluante, dans le sens que souhaite l'expérimentateur. S'il est vrai qu'Hippolyte a un faible pour la belle prose (Chateaubriand est son homme), s'il apparaît mainte fois que, sur des points de détail, il pense autrement que son cher poète, pour l'essentiel, les deux amis voient tout à travers les mêmes lunettes.

« Lu *Hamlet* à H., qui comprend »: (15. I. 65) voilà comme est,

¹ « Je me réjouis déjà du plaisir que lui procurera cette lecture. » (19. XI. 67)

de coutume, enregistré le résultat de l'expérience lecture. Quant à la leçon, aux conclusions qui se dégagent d'un livre, il est dans l'ordre des choses qu'Hippolyte Sauvant se rallie à la manière de voir de son camarade, dont il n'est guère que le second. Dans le culte qu'ils vouent ensemble aux hôtes du Parnasse, c'est Edouard qui officie, Hippolyte qui dit les répons. Et si leurs voix ont même timbre, c'est que leurs pensées s'accordent à souhait. « Je sens deux hommes en moi » devient, appliqué à eux : « Nous ne sentons qu'un homme en nous deux, » et « C'est mon opinion et je la partage » : « C'est mon opinion à moi, Edouard Tièche, et Hippolyte Sauvant, mon deuxième moi, la partage. » Car il approuve tout et toujours, le cher homme ! Son geste le plus familier : opiner du bonnet... ou, plutôt, de la casquette. C'est donc qu'il manque de personnalité ? Non, c'est que sa personnalité a été coulée dans le même moule que celle de son ami le poète. Et c'est que celui qui, la classe terminée, vient s'asseoir à ses côtés, lui ressemble comme un frère...

Il arrive souvent qu'inventoriant, le soir, les lectures panachées qu'il a faites en la compagnie du régent, l'auteur du journal termine sa liste par le nom d'un écrivain que ne mentionne aucun manuel, aucun dictionnaire. Ainsi, ce 30 octobre 1864 : « Lu Milton, Chateaubriand, Vinet... et Tièche¹ ! » Oui, Tièche, Tièche Edouard, poète dramatique, qui n'a pas plutôt écrit une scène, une tirade, un vers, que son premier souci ne soit de connaître ce qu'Hippolyte en pensera. Et comment voulez-vous qu'Hippolyte en pense autre chose que du bien ? Sachez que cette scène, cette tirade, dont la lecture a fait ce soir résonner la vaste salle d'école, il y a huit jours, peut-être quinze, peut-être davantage, qu'il n'est question que de cela. Hippolyte, qui en a suivi toutes les phases, qui n'attendait plus que le moment où le cocon donnerait un papillon, maintenant que le chef-d'œuvre vient d'éclorre, peut-il ne pas l'admirer ? N'a-t-il pas, virtuellement, participé à sa venue au monde ? Cela est si vrai que, pendant ces mois de 1863 et de 1864 qui voient un premier *Eberhardt* faire peau neuve, Edouard Tièche ne dit plus, quand il en parle, *mon* drame, mais *notre* drame. Collaboration passive et occulte que celle du régent ; collaboration tout de même. Tout ce qu'il faut à notre jeune dramaturge, c'est pouvoir soumettre ce qu'il compose à l'approbation d'Hippolyte, qui approuve inlassablement. Si, à aucun moment, on ne les surprend à rédiger ensemble même un vers, même un hémistiche, cette sanction générale et particulière que lui donne son assistant, est ce qui tient le poète

¹ Autre exemple : « Lu *Athalie*, les *Burgraves*, Tièche, etc. » (5. V. 64)

en haleine. On s'en aperçoit de façon patente quand ce brave Hippolyte s'absente un bout de temps. Aussitôt, la verve de l'écrivain tarit, lamentablement. « Je me mis en devoir de continuer mon travail; mais je n'y fis pas grand'chose; il me faut lire à H. ce que j'ai déjà fait, avant de poursuivre. » (27. IX. 65) Rien que de le lire, de le lire à haute voix, est déjà quelque chose de si utile. Car le jeune auteur a découvert que c'est là « un excellent moyen de s'assurer de la valeur de ce qu'on écrit; fût-ce seul, on devrait au fur et à mesure le déclamer aux parois¹. » (18. XII. 67) Et voilà pourquoi, les rares fois où c'est dans la pauvre chambre d'Hippolyte que le poète Tièche a l'honneur d'être lu par lui-même, l'excellent M. Vautier, qui a loué la pièce voisine, et prépare la « réunion » qu'il y tiendra le lendemain, s'impatiente, s'énerve, fait le lion en cage.

L'adhésion de l'indulgent Hippolyte est-elle pourtant la seule que désire notre poète? Ne le voit-on pas, un soir, noter dans son journal, l'ingrat, ou le vaniteux: « Il y a assez longtemps que je travaille sans que personne m'applaudisse? » (22. VIII. 63) Ingratitude? Pas même, puisque son ami le régent est un autre lui-même, ce qui fait que, sans vouloir offenser ce brave type, on peut dire que son avis ne compte guère. Vanité? rêve de gloire? pourquoi pas? Plus vraisemblablement, toutefois, simple besoin de sympathie, peut-être d'encouragement. Comment un écrivain qui, tel que celui-ci, a longtemps peiné à la tâche, n'aspirerait-il pas à une audience plus ou moins étendue, à l'admiration spontanée d'un public avide de belles choses (Edouard Tièche est naïf jusqu'à le croire), au retentissement de son âme à lui dans d'autres âmes? Faiblesse de l'homme: même quand il possède une âme capable de se suffire, même quand il a découvert la plus parfaite des âmes-sœurs, n'est-il pas toujours à attendre, à guetter quelqu'un qui le comprenne et le stimule?

« Heureux jour, » est-il dit, dans le journal, de ce 10 mai 1866 où, pour la première fois, Edouard Tièche rencontre Aurèle Robert, à la cure de Tavannes. Et lorsque, huit jours plus tard, il reçoit du Ried, près Bienne, où demeure cet important personnage, une longue lettre, spirituelle du premier au dernier mot, « je compte, écrit-il, avec une joie non dissimulée, une âme à moi de plus au monde. » (18. V. 66) Tenons-nous bien, Hippolyte, la concurrence est sérieuse! Cet Aurèle Robert, qui est étudiant en théologie à Neuchâtel, mais, comme tous ceux de sa famille,

¹ Lorsque, dans son cabinet de Croisset, le bon Flaubert rugissait sa prose, se doutait-il qu'un petit poète de village usait, comme lui, du *gueuloir*?

artiste jusqu'au bout des ongles, et, de surcroît, fervent amateur d'histoire naturelle, ne risque-t-il pas d'éclipser bientôt l'humble régent de Bévillard? Minute solennelle, à quelques semaines de là, lorsque la vieille casquette, la blouse noire et les sabots du cher Hippolyte se trouveront devant le large panama, l'élégant complet gris et les souliers « molières » du gentil Aurèle Robert!

Mais non. Les relations les plus affectueuses auront beau s'établir entre le fils Tièche et le fils Robert; le premier aura beau être invité souvent au Ried, d'agréable mémoire, et recevoir aussi, à Bévillard, le brillant théologien qui l'honore de son amitié; il aura beau entretenir avec celui-ci un commerce épistolaire très actif, et devenir peu à peu son confident le plus intime: Hippolyte restera Hippolyte; Hippolyte ne sera jamais détrôné. Et le moment où cela apparaîtra de la façon la plus éclatante, ce sera quand la vie, qui les avait rapprochés, brusquement, les séparera. O cet été 1868! le drame du départ, toutes ces choses à quoi l'on s'était habitué, et qu'il faudra laisser pour toujours! La cure, l'église, l'école. L'école surtout. Un déchirement; presque un deuil; tout un passé qu'on enterrera; une jeunesse, triste sans doute, mais qu'on aimait précisément de l'être, et qui sera révolue, avant qu'on ait eu le temps même de s'en douter: tout cela représenté dans un être, qui est pour Edouard Tièche tout Bévillard, exprimé dans un nom: Hippolyte Sauvant¹...

A plus d'une reprise, le pasteur Tièche s'était ému de voir son fils hanter l'instituteur du village, au point de ne plus pouvoir se passer de lui, de ne plus faire qu'un avec lui. « Papa dit que je vais trop avec le régent. Il paraît qu'il cherche à m'étouffer le caractère. » (10. V. 64) Les craintes paternelles étaient-elles fondées, ou non? Laissons aux psychologues et psychanalystes le soin de le dire; et bornons-nous à constater, pour nous, que les deux amis vivaient effectivement dans une telle communion d'âme que leurs personnalités respectives avaient fini par se fondre l'une dans l'autre. L'amitié d'Edouard Tièche et d'Hippolyte Sauvant, oui, c'est bien cela, une fusion, un fusionnement. Un ménage, un mariage spirituel, sous le régime de la communauté de biens.

¹ « Demain, écrit-il, à Reconvilier, huit jours après avoir quitté Bévillard, je retrouverai mon village et mon régent. » (14. V. 68)

DE LA SOCIÉTÉ JURASSIENNE D'ÉMULATION,
DANS LES ANNÉES SOIXANTE

« Je voudrais pouvoir vivre dans une société de botanistes et de littérateurs. »

Ed. Tièche, *Journal inédit* (23. IX. 1865).

« Le but de la Société jurassienne d'Emulation est d'encourager et de propager dans le Jura l'étude et la culture des lettres, des sciences et des arts. »

Règlement du 22 août 1847 (article 2).

Une des *Soirées d'hiver* (souvenir encore d'Hippolyte, que ce titre!) est intitulée *l'Individualiste*. Un individualiste: voilà tout Edouard Tièche. Peu de risque, par conséquent, qu'il se rallie un jour à quelque groupement organisé que ce soit, qu'il se sente solidement affilié à une communauté quelconque, Dieu sait à la collectivité! Incompris dans sa famille, qu'il n'en aimait pas moins, s'il a fini par s'attacher à son petit pays de montagnes, c'est en dépit du *Ubi bene, ibi patria*. Ni en politique, ni en religion, il ne prend ouvertement parti. D'esprit plutôt libéral, peut-être parce que son père « se montrait conservateur outré, » (6. XI. 63) il ne s'expliquait pas bien que ce qui lui paraissait une attitude toute naturelle pût servir d'étiquette, pour réunir des hommes et les opposer à d'autres hommes. S'il avait eu à opter entre les deux tendances qui se manifestaient dans le protestantisme, il se serait prononcé pour l'Eglise libre, parce qu'elle avait le courage de se dire libre, peut-être aussi parce que son père était, lui, d'Eglise nationale. Pour le reste, rien, ni dans ses opinions, quand il en a, ni dans ses jugements, quand il s'avise d'en formuler, rien, absolument rien qui tienne du préconçu, du tout fait, du moutonnier. Lui qui sait l'allemand, rien que le mot de *Gleichschaltung* le ferait bondir.

Assez peu sociable de nature, — pourquoi ne pas dire sauvage? — si jamais l'envie le prend malgré tout de communiquer avec quelqu'un de ses semblables, sur quel autre plan cela pourrait-il se faire que sur le plan intellectuel? Entre un Edouard Tièche et le reste de l'humanité, il n'est de liens possibles que par la poésie, ou par la science. « Je voudrais pouvoir vivre, note-t-il quelque part, dans une société de botanistes et de littérateurs. » (23. IX. 65) Et d'évoquer ailleurs, avec un peu de nostalgie, cette cure mondaine de Corgémont qui, à l'époque du Doyen Morel,

était « un véritable hôtel de Rambouillet en petit, et le rendez-vous de tous les poètes du Jura. » (8. XII. 63) Une cure où la muse n'était pas proscrite; un pasteur qui avait le goût, la passion des lettres, et versifiait lui-même avec talent; autour de lui, un cénacle enthousiaste: vous pensez si cela était fait pour fasciner notre jeune homme et lui rendre d'autant plus insupportable l'air qu'on respirait à la cure de Bévillard. A côté, en plus du cher Hippolyte, qui n'était que son double, et ne payait guère de mine, était-il donc impossible de rencontrer encore, dans le Jura, des gens intéressés aux choses de l'esprit? Ou bien ce qui avait fleuri un temps, au pied du Chasseral, était-il passé pour toujours? Non pas, puisqu'il y avait la Société jurassienne d'Emulation!

L'Emulation avait tout, alors, d'une société savante. En bien comme en mal. Il fallait, pour être reçu *membre titulaire*, montrer patte blanche, attester qu'on appartenait à la classe dite intellectuelle. Pasteur, médecin, juriste, professeur, votre admission se faisait toute seule. Dépourvu de titres universitaires, une publication intéressante, une initiative utile vous ouvraient les portes. Quand vous aviez un peu le goût de l'histoire, ou de l'érudition, ou de la science, vous arriviez sans trop de peine à devenir Emulateur. Si quelque profane, qui s'entendait à tirer les ficelles... ou les cordons de sonnettes, venait parfois grossir les rangs de la société, celle-ci n'en constituait pas moins, aux environs de 1860, avec ses cinq groupes ou sections¹ et ses quelque deux cents adhérents, une petite académie de province. En bref, ce qu'était l'Emulation jurassienne: le dessus du panier, une élite, l'aristocratie intellectuelle du Jura, une espèce de mandarinat. Les groupes se réunissaient périodiquement, et, pour chaque séance, il était prévu des lectures de travaux, des conférences, des discussions. Une fois l'an, à l'automne, il y avait une assemblée générale de toutes les sections (on disait alors, plutôt, une « fête »), où l'on donnait connaissance de diverses études intéressant le passé jurassien. Ce qui n'empêchait pas de faire une petite place, dans les Actes de la Société, à la recherche scientifique pure et à la littérature générale.

Quant à la poésie, loin qu'on l'ignorât, ou la traitât en parente pauvre, elle était toujours à l'honneur, dans les milieux de l'Emulation. Pas de séance régionale, pas de fête où la petite fleur bleue fût oubliée. De 1855 à 1873, le « bureau » de l'Emulation

¹ Porrentruy, Delémont, Erguël, Neuveville et Bienne (ces deux dernières sections n'en avaient d'abord formé qu'une, appelée Section du Lac).

eut pour président un poète, le Bruntrutain Xavier Kohler. Jamais les fervents de la muse ne furent accueillis dans la société à bras plus ouverts que sous le règne de l'auteur des *Alperoses*. Ne suffira-t-il pas qu'invité à Sonceboz, le 12 septembre 1864, le jeune Edouard Tièche lise à la poignée d'Emulateurs qui s'y étaient donné rendez-vous, quelques-unes de ses premières compositions en vers, pour qu'il se voie proclamé, acclamé « membre actif » ? Joie, émotion, fierté du benjamin de la section d'Erguël, lorsque, deux semaines plus tard, le mardi 27 septembre 1864, ses débuts ayant été signalés dans le « protocole » lu à l'assemblée générale de La Neuveville¹, on lui demanda, au banquet, de réciter son *Belsatzar* ! Et plaisir mêlé tout ensemble d'une pointe d'orgueil et d'un peu de confusion, à lire, dans les *Actes* de cette année 1864, — parus en avril 1866 ! — trois de ses chefs-d'œuvre complaisamment et savamment remaniés par le président-poète² !

Lorsqu'on vous a gratifié tout de suite d'un beau titre de membre *actif*, ce titre, il s'agit de le mériter. Notre jeune Emulateur ne s'est-il pas engagé, statutairement, « à concourir au but de la Société par des publications dans son recueil³ ? » Certes, il ne demanderait pas mieux, lui qui a d'ores et déjà en réserve un drame de trois mille cinq cents et quelques vers ! Que ne commence-t-il donc par là ? Il en a bien l'idée, à un moment donné. « J'avais d'abord l'intention d'envoyer à Xavier (*sic*) mon drame, raconte-t-il, mais j'ai pensé n'en rien faire, car cette brusque transition, du membre au président, jetterait trop d'éclat. » (17. VII. 65) Et c'est pourquoi, modeste, trop modeste, il se contente de lire aux pasteurs de la région, — la section d'Erguël est une vraie section de pasteurs⁴, — d'abord, en 1865, comme pour « payer son béjaune », cet interminable résumé d'*Hamlet* ; puis, l'année suivante, un *Othello* ; enfin, lors de la mémorable séance de juillet 1867, son étude sur le réalisme⁵.

Ces travaux, il faut, et les avoir lus, et avoir lu ce qu'il

¹ Voir *Actes* de 1864, p. 23 : « Trois autres compositions sont de M. Edouard Tièche ; ce sont des poésies intitulées : *Poésie de Noël*, *Poésie sur Belsatzar* et la *Terre promise*. La critique de détail qui suivit la lecture de ces morceaux conclut à reconnaître, à côté de quelques défauts, un profond sentiment du beau et de l'idéal. »

² « X. Kohler a fait plusieurs changements à mes vers, avant de les livrer à l'impression, mais je ne suis pas fâché. » (9. IV. 66)

³ Règlement du 22 août 1847, art. 8, lit. b).

⁴ Bureau de ladite section, à l'époque : M. Grosjean, pasteur, président ; M. Tièche, pasteur, vice-président ; M. Besson, pasteur, secrétaire.

⁵ Voir p. 76.

en dit, dans son journal, où l'on en peut suivre la composition phrase après phrase, idée après idée, pour savoir la somme de recherches, de méditations, d'efforts, qu'ils représentent. Sans cesse à remanier son plan, à revoir, à développer son argumentation, à fouiller sa thèse; trouvant tout de lui-même, en lui-même, ne laissant rien passer qui ne soit tel qu'il le veut: il n'est pas, loin à la ronde, plus grand bûcheur que cet « écolier chétif et sans nom¹ ». Sans compter ce perpétuel désir, en lui, de faire toujours mieux! Pour de l'émulation, il n'y a pas à dire, ça, c'en était! Car le jeune apprenti de lettres s'est piqué au jeu, et l'amour-propre, le point d'honneur, s'en mêlent bientôt. « Si je m'en tire bien, je conserverai ma réputation de *penseur* au milieu de mes collègues de l'Emulation. » (22. III. 67) Comme il ne craint rien plus, toutefois, que d'être pris pour un pédant², une certaine inquiétude lui vient, au moment d'étaler devant eux sa science. « Je ne me figure guère la mine de nos pasteurs, à l'ouïe de toute ma philosophie. » (3. IV. 67) Mais, s'il sait d'avance qu'il ne peut contenter tout le monde... et son père, — son père que ses pauvres petits succès littéraires laissent désespérément froid, — il se console. « Pourvu que M. Montandon et M. Besson me comprennent, cela me suffit. » (3. IV. 67)

Sans compter les savantes contributions qu'il apporte à ces séances régionales, nombre d'observations ou d'impressions qu'il insère dans son journal évoquent à souhait le climat particulier de ces rencontres on pourrait presque dire synodales. Rien de plus gentil, de moins cérémonieux que ça. Ils sont là, au grand maximum, sept ou huit, arrivés en voiture, qui de la vallée de Tavannes, qui du vallon de Saint-Imier, qui de Tramelan. Le cheval à peine dételé, les voilà réunis autour d'une table; et chacun d'y aller de son petit boniment. Car ils ont tous apporté quelque chose, celui-ci une relation de voyage, celui-là une note sur une découverte archéologique, cet autre encore, un mémoire sur la peine de mort. C'est passionnant! Et des discussions, des échanges de vues, des critiques, à n'en pas finir! « Ma lecture achevée, rapporte le commentateur de Shakespeare, M. Paul Besson parla presque aussi longtemps que moi. » (4. XII. 65) Ces heures où l'esprit est si largement servi, où chaque Emulateur se met en frais, le nôtre, d'Emulateur, les attend avec une impatience, une fièvre (entendre ce mot dans son sens propre, car il fait régulièrement de la température, la veille)! Dernière phrase du journal, chaque fois qu'il rentre de là: « Cette journée peut compter parmi les plus heureuses de mon hiver. » (4. XII. 65)

¹ Voir p. 62.

² « Je ne voudrais pas passer pour un pédant. » (19. IV. 65)

Et ce n'est pas tout, l'enchantement continue. Comme on se sent enrichi, intellectuellement, après tous ces doctes entretiens! « Le lendemain d'une Emulation est pour moi un jour fortuné, car j'ai à réfléchir à tout ce que j'ai entendu¹. » (27. XI. 66) Si bien que, souvent, on le surprend, cet original de Tièche, à se réjouir moins peut-être de se rendre à une de ces séances que d'en être revenu.

De même, les assises annuelles de l'Emulation, ces assemblées qui se tenaient tantôt ici, tantôt là, — à Neuveville en 1864, à Bienne l'année suivante, puis à Moutier, enfin, l'année 1867, à Saint-Imier, — c'est comme si l'on y assistait après coup, quand on en lit le compte rendu, dans le journal d'Edouard Tièche. Tant ce qu'il y retrace a de fraîcheur, de spontanéité, de délicieuse naïveté. Ce petit Prévôtois qui avouait cette ambition suprême: « Je me vois à l'avenir secrétaire de la Société d'Emulation, » (5. VI. 68) il aurait fait, assurément, les procès-verbaux les plus pittoresques du monde. De se trouver au milieu de tous ces gens, poètes, historiens, savants, qui n'avaient été jusque-là, pour lui, que des noms lus au bas d'une publication, lui donne, pendant quelques heures, hélas! toujours trop rapides, l'image de cette société dans laquelle il aurait voulu vivre. Vie intense, vie ardente, ces jours-là! Il y a tant à voir, pour qui sait regarder, tant à apprendre, pour qui sait écouter. Ah! c'était un événement, jadis, qu'une fête de l'Emulation! Voyez, rien qu'à Moutier, le 22 août 1866, la foule qu'il y avait, pour la séance littéraire! Plus de deux cents personnes, et, dans le nombre, « des dames... et même quelques paysans. » Ce qui avait attiré là ces honnêtes laboureurs? Qui peut savoir? peut-être l'annonce d'une lecture du poète Edouard Tièche, sa traduction de *Pégase sous le joug*...

Un événement, c'en est un, chaque fois, pour cet Edouard Tièche, plus que pour personne. Toute une histoire, qui a une préface, une suite. 5 septembre 1865, assemblée de l'Emulation, à Bienne. Il part, lui, la veille, à pied, par la « charrière » de Montoz et ce sentier de Péry, toujours si difficile à repérer. Halte d'une heure, au pied de la montagne, chez la bonne Catherine, qui a été servante à la cure de Bévillard (embrassades, attendrissements: « Tout de même, cet Edouard, que j'ai vu pas plus haut que ça! »). Descente des gorges, où le poète d'*Eberhardt* revoit ce Rondchâtel qui n'est plus qu'un souvenir, un nom. O bonheur, à Bienne, de rencontrer la chère Fanny Wysard, les Coulissisch, ou quelque vieux camarade du collège! Mais

¹ « Ce serait être un ingrat envers Dieu, écrivait-il aussi, que de murmurer encore: n'ai-je pas la Société d'Emulation, mes relations botaniques, etc.? » (31. XII. 66)

qu'est-ce que cela, en comparaison du jour même de la fête? Un tel brouhaha, une telle orgie de discours, de lectures, de toasts, qu'on n'a pas le temps d'en jouir pleinement, que cela passe comme un rêve. Car déjà sonne l'heure du retour, pour lequel les Tièche, père, fils et oncle, empruntent la poste, où s'entassent des Emulateurs dont quelques-uns... Mais passons. Demain, après-demain, les jours suivants, toutes ces choses qui se brouillent encore un peu, dans la tête, comme il fera bon les reprendre, s'en pénétrer!

L'air qu'il a respiré là, il en retrouve quelque chose, pendant les heures qu'à dater du printemps 1866, il passe avec son nouvel ami, Aurèle Robert. Surtout quand c'est au Ried qu'ils se voient, dans cette belle propriété de famille qui est une vraie gentilhommière. Vrais gentilshommes, en effet, que ces Robert, pour la distinction, pour l'esprit. Les Robert du Ried naissent tous peintres. Mais tous, tant qu'ils sont, — c'est dans la famille, ils ont cela dans le sang, — ils s'intéressent aussi, passionnément, aux fleurs, aux plantes, aux arbres, aux papillons, aux oiseaux. Et vous pensez si cela est fait pour attirer vers eux, chez eux, ce jeune Tièche, qui n'aime pas les fleurs qu'en naturaliste, qui les aime tout autant en poète, comme ses amis Robert les aiment en artistes.

S'il est vrai qu'il s'attache à eux surtout parce qu'ils sont ainsi tout le temps à observer la nature, à admirer les merveilles de la création, Edouard Tièche a d'autres raisons de se plaire en la compagnie des Robert du Ried. Ni à Aurèle, ni à son frère Paul, qui devient bientôt le troisième grand ami de Tièche, ni à personne de la famille, la littérature, la poésie, les belles-lettres ne sont indifférentes. Le soir, sur la grande terrasse de la maison, ou dans le jardin, au clair de lune, c'est à qui récitera par cœur du Musset, du Victor Hugo... ou du Tièche! Réunis dans le grand salon, où fréquentent tous les beaux esprits de la contrée, à quelles étincelantes conversations on se livre! et quels régals littéraires on organise, parfois, -- lectures¹, comédie, etc.! Eh! eh! le Ried n'est pas si loin que ça du petit Rambouillet de Corgémont, vous vous rappelez... Unique occasion, pour ce paysan

¹ Ici, une nouvelle «histoire Tièche»: Un soir, désireux de faire une surprise au chef de la famille, le peintre Aurèle Robert, membre honoraire de l'Emulation, tout le monde combine de lui lire quelque chose de son goût. Et de choisir, à cette intention, un long article de la *Bibliothèque universelle* sur la Peinture moderne. Il faut voir comme le vénérable artiste est sensible à cette délicate attention! Sa reconnaissance est si grande, et si grand le plaisir qu'il trouve à cette lecture. qu'à la troisième phrase, ... il s'endort. (7. VIII. 67)

du Danube qu'est malgré lui resté notre poète, de se former aux bonnes manières et aux propos de la société. Ces Robert et leurs amis sont si différents des êtres auxquels il a ordinairement affaire! Chasser, toute la matinée, des geais et des pics, pour les manger en fricassée, à dîner: (3. VII. 67) imagine-t-on rien de semblable, dans une cure de Bévillard? Ce sentiment qu'il a d'échapper pour un temps à la banalité de l'existence, voilà qui ravit l'hôte du Ried!

Ces années 1866, 1867, la curiosité des Robert est toute aux coléoptères. Leur enthousiasme, ils ont vite fait de le communiquer au botaniste Tièche, que l'on voit se doubler bientôt d'un entomologiste. Aperçoit-il des ombellifères, il sait maintenant qu'elles sont « l'espoir du coléoptériste ». (26. VIII. 67) Emotion compréhensible, le jour où il découvre sa première *Manta religiosa*, (2. VIII. 67) puis le taupin doré, (16. V. 68) enfin le grand bupreste¹. (1. VI. 68) Loin de le détourner de ses chères plantes, sa nouvelle marotte lui fait aimer toujours plus l'histoire naturelle, un peu, par moment, comment ne pas l'avouer? au détriment de la poésie. A l'heure où, enfin, il aura son microscope, il commencera par fixer son attention sur « les mousses et leurs admirables tissus », (19. IV. 68) puis, aidé seulement de quelques guides, se lancera résolument dans la biologie, ne rêvera plus, désormais, que monades, infusoires, diatomées. Que vienne s'ajouter à cela, se greffer sur cela, le goût de toute espèce d'autres disciplines scientifiques, et nous aurons un poète Tièche en passe de devenir un savant complet.

Ces préoccupations pouvaient-elles être sans influencer les rapports qu'il entretenait avec l'Emulation, laquelle n'était pas moins ouverte à la science qu'à la poésie? Dès l'hiver de 1867, le journal fait de fréquentes allusions à une « étude sur les plantes », qu'il convoite de présenter à une des prochaines séances de « l'honorable société ». (29. VI. 66) Idée qui, l'été suivant, prend corps, et, se concrétisant, devient, à l'état de projet, une « flore du Val de Tavannes ». (13. V. 68) Personne, sans doute, n'y était mieux préparé que lui, qui s'était peu à peu composé une collection de plus de trois mille espèces, et avait, de surcroît, amorcé des échanges de plantes, non pas, on est prié de croire, avec de simples amateurs, mais avec des spécialistes réputés, avec de vrais, de grands savants, ainsi le professeur Godet, de Neuchâtel, auteur d'une fameuse flore. Satisfaction du néophyte, lorsque telle délicate détermination de plante, soumise à une autorité comme

¹ C'est sur la tombe de son père qu'il le découvre, ce qui ne l'empêche pas d'écrire: « J'éclatai de joie. »

celle-là, se trouve exacte. Mais triomphe, le jour où il signale à son illustre correspondant une plante que celui-ci ne connaissait pas¹!

Etonnez-vous, maintenant, que, chanceux comme il l'était (en botanique!), sa réputation de chercheur, de chercheur qui trouve, se soit bientôt établie. Que n'étiez-vous là, ce jeudi 5 décembre 1867, lorsqu'arriva de Berne, à la cure de Bévillard, une lettre signée d'un certain Herr Professor Doktor Fischer, président de la Société helvétique des sciences naturelles! Quelqu'un l'ayant incidemment mis au courant des « magnifiques trouvailles » d'Edouard Tièche, le savant professeur n'invitait-il pas personnellement son jeune confrère à faire partie de cette importante société? Tête du papa Tièche, qui avait toujours pris son cadet pour un *minus habens*. Et lui, comme le sang lui monte aux joues, à ce grand garçon timide, qui a maintenant une occasion de placer mieux encore qu'à l'Emulation son travail sur les plantes de la vallée de Tavannes! Mais non! l'Emulation, la chère Emulation, par rapport à toute autre société, c'était, pour lui, sur le plan sympathie intellectuelle, ce qu'était Hippolyte, le cher Hippolyte, par rapport à toute autre personne, sur le plan amitié. Plutôt donc que de se monter la tête, modeste comme toujours, Edouard Tièche s'effarouche et, déclinant une invitation qu'il trouve trop flatteuse, se borne à proposer au professeur Fischer des échanges de plantes... et de bons procédés. Il n'en reste pas moins que, sur le terrain de la botanique, le Petit Chose de Bévillard a connu une réussite, presque une consécration².

Que n'en a-t-il été de même pour la poésie, à laquelle il tenait, en définitive, plus qu'à tout au monde?

¹ Voir p. 48.

² Installé à Berne, il traduira plus tard, d'allemand en français, un important ouvrage de botanique, la *Flore de la Suisse*, d'Hermann Christ (H. Georg, Bâle - Genève - Lyon, 1883). Immense bouquin de près de six cents pages, dont il aura sans doute soigné tout particulièrement l'important chapitre consacré à la flore du Jura. Occasion, pour lui, de refaire, en pensée, Dieu sait avec quel plaisir, avec quelle émotion, quelques-unes de ses belles « tournées » d'autrefois!

DES HEURS ET MALHEURS
D'UN POÈTE DE VILLAGE

« Usez votre jeunesse aux bras de la Muse!
Son amour console des autres, et les rem-
place. »

G. Flaubert. *Préface aux Dernières chan-
sons de Louis Bouilhet* (26. VI. 1870).

« Qu'importe si tes chants, aujourd'hui
[dédaignés,
Loin du monde et du bruit, restent aban-
[donnés!
N'as-tu pas, en ton âme, une gloire suprême,
Le regard confiant de la muse qui t'aime? »
Ed. Tièche, *Soirées d'hiver (Ma poésie)*,
p. 59.

Une fois sa vocation de poète découverte, — et d'avoir beau-
coup lu, dès l'enfance, y a sans doute aidé, — Edouard Tièche
a tout de suite compris qu'une vocation n'est rien, si l'on ne
s'avise de bien apprendre le métier qu'elle vous a fait choisir.
D'excellents maîtres, à savoir à peu près tous les plus grands
poètes de tous les temps, lui ont montré comment s'y prendre,
pour raconter des histoires, pour écrire des drames, pour faire
des livres. Le candidat-poète n'a donc plus, maintenant, qu'à
mettre à profit les leçons aussi diverses que nombreuses qu'il en
a reçues, et à essayer, à son tour, de créer quelque œuvre
originale.

Tous les beaux discours qu'il fera rappelleront néanmoins
celui de tel montreur de lanterne magique, si jamais il oublie
que, pour faire apparaître les choses qu'il entend présenter au
public, il les faut éclairer d'une manière ou de l'autre. Et la
lumière qui fait surgir sur l'écran les images que l'on explique,
ça s'appelle, suivant la force ou la qualité de l'éclairage, du
génie, ou du talent.

Génie, ou talent, quand la nature vous en a donné, et qu'il
vous plaît de l'employer à mettre les mots à la torture, en leur
imposant les règles du mètre, de la coupe ou de la rime, c'est
ce qui fait dire que vous êtes né poète.

Edouard Tièche était né deux fois poète. D'abord, ainsi que
cela est apparu, parce qu'il avait le tempérament, la nature
d'un poète. Ensuite, parce qu'il possédait, faut-il dire du talent?
faut-il dire du génie? Cette question, à peine a-t-il pris « la

résolution d'être poète » qu'il se la pose à lui-même: « Je me sens une certaine force, un certain élan dans l'imagination et dans l'intelligence en général: serait-ce du génie¹? » (10. VIII. 63) Présomption? orgueil? Non, c'est si timidement, si secrètement qu'il se demande cela! Et puis, quand on a le feu sacré, plus cet autre feu, ce feu tout court, cette chaleur naturelle qui s'appelle l'enthousiasme, n'est-il pas normal que l'on s'attende à voir quelque jour jaillir d'un brasier aussi ardent cette étincelle, le génie? Quoi qu'il en soit, et si souvent que la botanique l'ait distrait de ses occupations poétiques², Edouard Tièche a travaillé avec une assiduité exemplaire, pendant ses années de Bévillard, à se faire la main. Ce qu'il a écrit alors représente une œuvre relativement importante, du point de vue quantitatif. Mais, à l'exception de ce qu'il en a publié, en 1877, dans la petite anthologie qui a pour titre *Soirées d'hiver*, tout le papier qu'il a noirci a fait un sommeil presque aussi long que celui de la Belle au bois dormant. Son *Eberhardt*, par exemple, en aura-t-il connu, des tiroirs, depuis qu'il y a mis le point final, le 7 septembre 1864?

Abstraction faite de quelques poésies détachées, dont deux ou trois ne font même que préluder à ce drame monumental³, il avait commencé par là. A quel moment, impossible de le dire. Quand il inaugure son journal, en juillet 1863, il existe une première version d'*Eberhardt*, un *Ur-Eberhardt*, dont le remaniement, la mise au point et le polissage demanderont près de quinze mois. Comment il a été amené à se lancer dans le genre dramatique, à choisir un sujet jurassien, toute la sagacité du monde n'aiderait pas à le découvrir. La seule chose certaine, on l'a vu, c'est que ses préférences allaient manifestement aux chefs-d'œuvre du théâtre, de Sophocle aux classiques français, à Shakespeare ou à Schiller. Mais cela n'explique rien. Tous ces poètes, les lisait-il parce qu'il avait choisi d'écrire pour la scène? ou bien s'était-il voué à la littérature dramatique pour avoir eu plaisir à les lire?

Poète dramatique, songe-t-il seulement à se faire jouer? Pendant les longs mois que lui prennent la seconde rédaction et la revision d'*Eberhardt*, aucune allusion à la possibilité de le monter sur quelque théâtre. L'œuvre achevée, il n'est amené

¹ Il est plus modeste, ce jour de janvier 1864 où il se relit pour s'assurer du « grain de talent » qu'il peut avoir. (21. I. 64)

² Curieux balancement, parfois, entre ses deux passions. 3 décembre 1867: « Ma verve poétique me reprend. » Trois jours plus tard, 6 décembre 1867: « Mon feu botanique me reprend. » On remarquera qu'entre temps est arrivée la lettre du Professeur Fischer (voir p. 97).

³ Voir notamment, dans les *Soirées d'hiver*, le long poème qui a pour titre les *Deux bardes*, p. 185-192.

qu'une fois à parler de ses qualités scéniques proprement dites, et encore, de façon tout hypothétique: « C'est l'acte, dit-il du troisième, qui serait le plus facile à représenter¹. » (29. X. 64)

Ce qui l'intéresse, ça n'est pas, au vrai, le tam-tam qui pourrait se faire autour d'une représentation de sa pièce, composée, bien plutôt, pour être lue, exactement, pour réaliser un tableau d'humanité. Les seules joies du poète (dramatique): créer quelque chose avec rien; donner une consistance à des êtres tirés du néant, les animer, leur insuffler la vie; les faire agir, ou selon leurs instincts, ou selon la raison; inventer leurs grimaces, leurs gestes, leurs propos; tout cela, l'exprimer dans la langue harmonieuse, souple, plastique, de la poésie².

Car la question ne s'est même pas posée, pour lui, de savoir s'il écrirait comme parlent les dieux ou comme parlait M. Jourdain. Formé à l'école de Corneille et de Schiller, féru aussi, jusqu'à un certain point, du théâtre romantique français, il ne conçoit qu'une façon d'écrire pour la scène, le vers; qu'un moule où couler sa pensée, l'alexandrin classique. Si l'inspiration et l'intuition comptent, à ses yeux, plus que toutes les théories de la terre, cela ne l'empêche pas d'avoir ses idées sur le style, et sa poétique à lui. C'est ainsi que, romantique, pour l'esprit, il a horreur, tout ensemble, de la métaphore trop poussée, de l'abus des épithètes, de la rime millionnaire. Artifices, trompe-l'œil grossiers, que cela. La poésie n'est pas là. Le rythme, le nombre, la coupe, voilà sur quoi doit porter l'effort principal du poète, qui ne fera jamais rien de bon, au demeurant, s'il n'a du souffle, de la verve, du feu, ces magnifiques « embrasements d'imagination » (24. VIII. 63) qui président à tout ce que lui, Edouard Tièche, il parvient à mettre sur pied. « Virile et majestueuse », (26. VIII. 63) telle doit être, dans son idée, la langue poétique. Et ce n'est pas du premier coup qu'elle le devient, il est payé pour le savoir.

Eberhardt: le journal de ces mois de 1863 et 1864 pendant lesquels il a été refait, « reconstruit », (10. XII. 63) permettrait de raconter par le menu toute son histoire, de documenter chaque scène, chaque répartie, comme de justifier le développement de l'intrigue, ou la psychologie des personnages. Caractère primordial

¹ Comment en pouvait-il seulement juger, lui qui, de sa vie, n'avait vu jouer qu'une chose, la *Minna de Barnhelm* de Lessing, au théâtre de Berne? Il assiste, un moment, à Genève, à une répétition; mais sa guigne habituelle l'a accompagné jusque-là: « J'espérais une tragédie: je tombe au milieu d'un vaudeville. » (2. X. 63)

² Ces joies-là, qui les aura mieux et plus souvent connues que lui? « Je bondis presque de joie, écrit-il ainsi, au moment de se mettre à un *Daniel*, en pensant à certaines scènes de *notre* nouvelle tragédie. » (17. X. 65)

de la méthode appliquée, si c'en est une: en même temps qu'il travaille, qu'il cisèle le détail, l'auteur ne perd jamais de vue l'ensemble. Eternellement occupé de son plan, vingt fois, il le rebâtit. Lorsque rien ne va plus, il sait que si sa verve est arrêtée, indépendamment de la présence ou de l'absence d'Hippolyte, c'est que quelque chose ne joue pas. Et de se relire, de chercher patiemment où se trouve le défaut de la cuirasse. Lorsque, pour finir, il le découvre, avec quelle persévérance il refait des scènes entières, à cause d'un rien qui empêchait le rouage de marcher! On n'est pas pour des prunes d'un pays d'horlogers! Rarement, une tirade « coule de sa plume ». (9. IV. 64) Ecrire lui donne, à l'accoutumée, beaucoup de mal. « Je travaille comme un forcené à ma scène. » (8. I. 64) Oh! que ces deux vers de la scène III du deuxième acte lui ont « donné de fil à retordre¹ »! (25. II. 64) Il ne se contente pas de faire du remplissage, faut-il croire, puisqu'au moment de se coucher, après avoir travaillé d'arrache-pied tout un soir, il écrit: « Plus qu'un hémistiche, et j'aurai fini ma scène. » (9. VII. 64) Que de ratures, de surcharges, de blancs, dans ses brouillons, « vraies mosaïques », ainsi qu'il les définit! (3. III. 67)

*Les grands qui son nom font grandir à jamais!
De l'homme à l'homme, donne au cœur ce Palais
Et à l'âme
Sans respect pour
L'âme d'autrui
Il faut en tout temps, mieux préparer le cœur
Le plaindre et le pardonner d'attente à 24 jours
L'âme d'autrui
Il faut en tout temps, mieux préparer le cœur
Il faut en tout temps, mieux préparer le cœur*

Fragment du brouillon de *Daniel* (grandeur originale)

Sans cesse à « élaguer » son texte, (15. X. 65) à en « extirper les fautes », (10. IX. 64) à « retrancher une fusée trop énergique », (12. II. 64) il s'en faut que ces petites besognes du métier le détournent des préoccupations plus graves que comporte la rédaction elle-même. Car les « charnières » (10. IV. 67) ne se trouvent pas toutes seules. Et ce n'est pas toujours un jeu, n'en déplaise au vieux Boileau, de traduire ce que l'on a dans l'esprit. « Je tiens l'idée, mais les vers ne sont pas encore faits. » (23. I. 66) — « Beaucoup de phrases et de développements sont déjà écrits

¹ S'agirait-il de ceux-ci, qui ne sont pas trop mal venus, pour finir: « Sans qu'on pût seulement, auprès de ton cercueil, Faire veiller dans l'ombre une lampe de deuil? »

dans ma tête sans l'être encore sur le papier.» (13. III. 66) Rien est-il plus ardu que de composer un caractère, et, si simple soit-il, que de le faire tenir jusqu'au bout de la pièce? Sans compter qu'il y a des sentiments qu'on n'arrive pas sans peine à rendre. Surtout quand on ne les a jamais éprouvés dans toute leur plénitude et dans toute leur diversité! «J'ai vaincu la difficulté: l'amour est sur le tapis.» (8. I. 64)

Gestation laborieuse, long et dur enfantement, que viennent compliquer un certain nombre d'intentions ou de prétentions qui démontrent que notre Edouard Tièche voyait grand, trop grand même. Drame jurassien qu'*Eberhardt* ou *Edmond, comte de Rond-châtel*. Mais dont toute couleur locale trop prononcée a été volontairement effacée. Pourquoi, questionne l'auteur, «cet isolement complet de toute question historique?» Réponse du même: «Il faut que l'intérêt universel et éternel l'emporte sur l'intérêt temporaire¹.» (27. VIII. 64) Serait-ce ainsi à dire qu'il entend revenir, pour lui, simplement à la formule du dix-septième? Il ne le semble pas, à voir l'indignation dans laquelle le met son père, qui ne comprend goutte aux *Burgraves*, et ne trouve rien de plus beau que «les tirades guindées de la vieille tragédie française.» (27. VIII. 63) Non, ce qu'il rêve, lui, ce qu'il ambitionne de faire, c'est autre chose, «un mélange du drame classique et du drame romantique.» (27. VIII. 63) Qu'un parfait connaisseur, le cher M. Besson, de Tavannes, l'adjure de s'en tenir aux sacrosaintes unités, ça, jamais, il n'en veut pas entendre parler. «Il me dit qu'*Eberhardt* ne sera qu'un drame-roman; c'est vrai; mais, drame ou roman, je veux le continuer comme je l'ai commencé.» (1. XII. 63) Cet entêtement à mêler le romanesque au dramatique, ne risque-t-il pas de rapprocher *Eberhardt* du drame allemand, qui, à en croire notre dramaturge, «tient beaucoup plus du roman que le drame français?» (30. III. 64) Sans doute; mais n'est-ce pas là précisément un des desseins profonds de Tièche, qui, le jour où l'histoire des rivalités d'*Eberhardt* et du comte Edmond sera finie, s'écriera, d'un petit air satisfait: «Je suis sûr d'avoir, dans cette œuvre, trouvé un vrai milieu entre l'esprit allemand et l'esprit français?» (8. IX. 64) (Suite du journal: «Hippolyte est du même avis.» Evidemment.) Aussi, que personne ne s'avise de lui reprocher «comme un genre bâtard, le genre semi-allemand, semi-français qu'il essaie de réaliser.» (30. IX. 64) Car il vous révélera alors, froidement, une bien téméraire ambition. «Les trois grands dramaturges modernes, explique-t-il, en effet, sont

¹ Je laisse à la perspicacité de quelqu'un de nos érudits jurassiens le soin d'établir, s'il lui plaît, ce qui, dans cette pièce, peut malgré tout avoir ne fût-ce qu'un semblant d'historicité.

Shakespeare, Schiller et Racine. Le premier, qui restera à jamais l'exemple du génie, invente et manque de style; le second est admirable par l'invention dramatique, mais il manque d'action, ce qui fait le grand mérite du dernier. *Mon but serait de réunir à un égal degré ces trois choses, le style, la poésie et l'action.*» (21. IV. 64) Rien que ça!

Ce qui est résulté de cette chimie, de cet alliage de tant d'éléments et de tendances disparates, ce n'est pas le lieu de le dire, car il s'agit ici, non de juger Eberhardt, mais de le présenter. Et l'on met les gens mal à l'aise, lorsqu'en les présentant, on énumère leurs qualités et leurs défauts. Mais il peut être intéressant d'interviewer l'auteur, pour savoir ce que, lui, il en pensait.

*Et j'irai, à toute heure et la nuit et le jour
Du spectacle accablant de vos leçons!
Lorsque, assasié de gloire et de conquête
Sous la faux de vos ans du combat de la hâte,
Implacable, fatal, sûr comme le remord,
Lorsqu'au galop de vos sous le doigt de la mort
Lorsque son souffle impur se sera plus qu'un râle
Je rendrai prêt de loi, d'une voix sépulchrale
Je le raconterai des faits et mes meurs
Et je le troublerai dans son dernier repos!*

Fragment du manuscrit d'Eberhardt (grandeur originale)

Aussi longtemps qu'il travaille à son drame, la foi le soutient, une foi qui soulèverait Montoz et le Moron. Pas de doute, si le monument qu'il est en train d'édifier répond aux principes qu'il suit, « ce sera une puissante création. » (18. VI. 64) Le jour où il écrit, de sa plus belle main: FIN, il a une minute d'orgueil suprême, qui lui fait dire cette chose inouïe: « Je suis convaincu que cet ouvrage restera et qu'il est immortel. » (7. IX. 64) Un an plus tard, jour pour jour, il est un peu moins affirmatif, en ce qui concerne la durée de sa gloire. « Je suis aussi franchement, aussi librement poète qu'il y a une année, en mettant le dernier vers à une œuvre accomplie au milieu de toutes les illusions et de tous les rêves de la jeunesse, et qui, j'espère, restera. *Eventus docebit.* » (7. IX. 65) Un soir que, dans l'intervalle, il s'occupe à comparer entre eux les cinq actes du drame, il donne la préférence au troisième, pour déclarer que, de toute façon, le premier et le cinquième sont les moins bons. (29. X. 64) A mesure que le

temps avance, lorsqu'il s'interroge sur la valeur de son œuvre, son jugement se fait plus modéré. « *Eberhardt*, se contente-t-il ainsi de dire, en 1866, restera quelque chose de frais et de jeune, dans l'histoire de la poésie. » (10. IV. 66) Octobre 1867 (il est resté plus d'un an sans relire son chef-d'œuvre), première réaction: « J'ai revu avec plaisir cet essai de jeunesse, ces quelque quatre mille vers, dont beaucoup sont admirables, et qui ne sont absolument que l'effet produit sur une scène imaginaire par une âme de vingt ans ouverte à tous les enthousiasmes et à toutes les indignations. » (15. X. 67) Seconde réaction, partagée, celle-ci, par le bon Hippolyte: « Grande désillusion: *notre* chef-d'œuvre se rapetisse à chaque page et nous voyons que ce n'est, à tout prendre, qu'une longue suite de beaux vers appliqués à un canevas absurde, rien de plus... Que d'enthousiasme, de persévérance et d'ardeur n'avions-nous pourtant pas mis à la composition de ce poème! Néanmoins, je soutiens que beaucoup de choses sont excellentes. » (21. X. 67) A trois mois de là, nouvelle et dernière allusion à cette histoire qui, si longtemps, avait été sa seule pensée. « Nous avons lu, quoi? le *Cid* et *Eberhardt*; *Eberhardt*, le vieux drame oublié... Il est vrai que nous n'en avons lu qu'une scène, mais cette scène était ou nous semblait belle. Non, elle l'était véritablement... Vivent les illusions de la jeunesse! » (26. I. 68)

On sait l'effet qu'a sur la plus méchante haridelle l'œil de son maître, et de quelle infirmité on est généralement affligé, à l'endroit de ce que l'on aime. Que valent les diverses appréciations de l'auteur d'*Eberhardt*? Entre la complaisance du début et la sévérité ou l'humilité de plus tard, il y a place pour un jugement pondéré, que l'on ne saurait mieux formuler encore que lui, quand il écrit: « Samedi dernier, nous parlions, H. et moi, d'*Eberhardt* comme d'un chef-d'œuvre certain; aujourd'hui, nous le trouvons indubitablement trop long. Mais il renferme des éléments tragiques admirables, et le détail sauvera l'ensemble. » (17. II. 64) Peut-être.

Telles, en gros, les étapes, les phases, les métamorphoses de ce vaste poème dramatique, sur les origines duquel tout reste à dire¹. Quant à sa destinée, on sait déjà qu'elle fut peu brillante.

¹ Quiconque voudra entreprendre de chercher les sources d'*Eberhardt*, fera bien de dresser, au préalable, un inventaire détaillé des lectures que signale le journal, pour les années 1863 et 1864. L'apport le plus facile à déterminer sera vraisemblablement celui des *Burgraves* (il y a là, par exemple, en plus d'un Kunz et d'un Hermann, un certain marchand de Lubeck, *Swan* (ou *Suënon*), qui semble avoir prêté son nom à l'ermite *Suëno*, parfois appelé *Suënon*, dans le journal (5. VI. 64); le trio Eberhardt-Mathilde-Edmond rappelle étrangement le trio Hatto-

A part H. Sauvant, qui en jugeait, en quelque manière, *pro domo*, Ed. Tièche pouvait-il espérer trouver quelqu'un qui comprît et admirât son chef-d'œuvre, — ce mot pris dans le sens qu'on lui donnait jadis, quand, leur tour de France achevé, les compagnons présentaient un ouvrage pour montrer de quoi ils étaient capables? A défaut de maître d'apprentissage, ou de corporation, à qui soumettre le vieux drame jurassien, pour savoir s'il était réussi? A la cure, nulle chance, on le sait, que personne émette un avis favorable ou compétent sur la pièce du jeune poète (son père ne lira jamais jusqu'au bout aucun de ses essais). Parmi ses bonnes connaissances, l'homme le mieux fait pour en distinguer les mérites, l'aimable pasteur Besson, de Tavannes, ne mettra guère d'empressement à déchiffrer *Eberhardt*; et lorsqu'enfin il l'aura parcouru, comme il sera avare de louanges, prodigue de critiques! Moins, beaucoup moins, d'ailleurs, que son frère, le pasteur et poète Paul Besson, qui témoigne d'une plus grande sévérité envers les autres qu'envers lui-même. Les cousins, les amis de Lausanne, les Dumur, les Châtelanat, au nombre desquels il y a aussi des disciples de la muse, resteront des mois sans donner leur avis, puis, généreusement, enverront à leur jeune confrère des conseils... et une liste de fautes de prosodie (dix-huit!)¹. Et Aurèle Robert? Ne sera-t-il pas, lui, moins réticent que les autres? Mais il y a plus d'un an que le manuscrit du drame est au Ried, et l'auteur est encore à questionner sœur Anne... Tout le monde n'est pas aussi prompt à applaudir que vous, cher Hippolyte!

Publier *Eberhardt*, Tièche y pouvait-il sérieusement songer, dans ces conditions? Sans doute était-ce cela qu'il envisageait vaguement, alors qu'il hésitait à l'envoyer à Xavier (!), président de l'Emulation jurassienne. Heureux président! l'a-t-il échappé belle! Quel souci, quel labeur, s'il avait eu à revoir, à refaire ces trois mille cinq cents vers!

Edouard Tièche avait débuté, dans la carrière poétique, par

Régina-Olbert, et le caveau de Malleray, le caveau de Job. Comment Schiller (*Don Carlos*, les *Brigands*) n'aurait-il pas été mis à contribution? La lecture de l'*Egmont* de Goethe ne paraît pas avoir été inutile à l'auteur d'*Edmond, comte de Rondchâtel* (Mathilde et Claire apparaissant dans le cachot du prisonnier). Si les classiques français ont, eux aussi, fourni quelques éléments épisodiques (Kunz a été ajouté à l'*Ur-Eberhardt* en souvenir du Narcisse de *Britannicus*), c'est dans la facture du vers que se reconnaîtra surtout leur influence. D'être le plus souvent cornélien n'empêchera d'ailleurs nullement l'alexandrin de Tièche de se ressentir, çà et là, de Hugo, même de Lamartine.

¹ Philosophe, il se console: «Dix-huit fautes, dans un thème de 3500 vers, c'est bien peu.» (l. VII. 65)

un morceau qui semblait plus à la mesure de ses yeux que de son ventre. La réserve avec laquelle ses familiers avaient salué son coup d'essai, semblait faite pour réduire un peu son appétit, sinon pour le lui couper tout à fait. Et pourtant, il n'en avait pas même fini, avec *Eberhardt*, que déjà d'autres sujets le tentaient, le hantaient. Peut-on, avec une imagination comme la sienne, qui est en perpétuel état d'ébullition, n'avoir à raconter, en tout et pour tout, que les exploits d'un petit hobereau prévôtois? Pas de semaine sans que telle de ses lectures, ou le hasard, ou sa fantaisie, ne lui suggèrent quelque nouveau motif. « Ce soir, écrit-il, par exemple, j'ai eu un de ces mouvements d'enthousiasme comme j'en ai souvent, je bâtissais d'immenses châteaux, toute sorte d'idées bouillonnaient dans ma tête, des plans de drames se croisaient de mille manières. » (23. VIII. 63) Ah! ces poètes!

A peine a-t-il repris son *Eberhardt* que déjà il médite, il échafaude un *Camogask*, dont la scène sera le pays grison, à l'heure où il lutte pour son indépendance. (15. VIII. 63) Puis, c'est un *Othon de Grandson* qui l'occupe, (25. I. 64) et, presque en même temps, cette tragédie qu'il voudrait faire avec Velléda¹. Rien que l'énumération des trois sujets auxquels il s'arrête, par la suite, montre, mieux que tout commentaire, que le temps et l'espace n'ont pas de limites, dans l'imagination d'un dramaturge. Car le nôtre rêve à la fois de créer une *Joséphine de Beauharnais*, un *Calas*, et un *Daniel*.

C'est, les cinq actes d'*Eberhardt* achevés et parachevés, sur la tragédie biblique de *Daniel* que se porte définitivement son choix. (12. III. 65) Tout l'été de 1865, il y pense, heureux d'avoir quelque chose qui le « tiendra en haleine pendant quelque temps ». (31. X. 64) L'hiver venu, il se documente, relit « presque toute la Bible », (6. XII. 65) puis *l'Esther* de Racine: 1) « pour la couleur locale »; (17. XII. 65) 2) parce qu'il tient à faire « un vers aussi racinien que possible ». (3. I. 66) Et voilà revenus les beaux temps d'*Eberhardt*! Joie immense, ce 12 janvier 1866, parce qu'il a écrit, d'un soir, trente vers, et, ce 19 du même mois, parce qu'il croit maintenant « tenir l'alexandrin de Racine ». Trois mois de dur travail, au cours desquels il est tenté aussi de « repasser *Eberhardt* », (15. III. 66) et déjà sont nés les deux premiers actes de ce *Daniel* qui n'ira jamais plus loin²...

Cependant, en plus de ses compositions dramatiques, finies ou ébauchées, quelle œuvre poétique Edouard Tièche a-t-il produite?

¹ Voir p. 74.

² Ajoutons qu'il a également laissé en manuscrit une comédie en vers, en cinq actes, le *Millionnaire*, probablement écrite à Berne.

Lancé comme il était dans la haute littérature, n'aurait-il attribué qu'une importance secondaire aux pièces de vers crayonnées à la veille, en marge ou à la suite de son *Eberhardt*? Poésies mineures, sans doute, mais qui n'ont pas moins eu tout son amour et tous ses soins. Cela est si vrai que, lorsqu'il lui arrive de penser à publier, c'est par un recueil de pièces détachées qu'il envisage de débiter. Il n'a pas plutôt décidé d'être poète que, déjà, il tient le titre d'un premier livre, où résonnera une note essentiellement lyrique: « A l'œuvre pour les *Chants de la solitude!* » (22. VIII. 63)

Mais il n'est pressé ni d'écrire, ni de se faire connaître. Bien que ce soient, pour lui, de mauvais jours, que ceux où il est obligé de noter dans son journal: « Pas fait de vers aujourd'hui, » il n'a pas pour habitude de fabriquer à la douzaine des alexandrins ou des octosyllabes, rien que pour le plaisir de gâcher du papier. Il attend qu'une idée lui vienne, une fois qu'il la tient, la couve, la laisse mijoter, et comme arriver d'elle-même à la forme qui l'habillera le mieux. « Une poésie me trotte par la tête et ne manquera pas de se rimer bientôt. » (28. XII. 66) Des mots, des cadences, des chutes de phrases, chantent en lui, bien avant que soient trouvées, fixées, les rimes, qui ne sont, pour lui, qu'une parure accessoire. Ce qui importe plus que tout, c'est l'espèce de fermentation pendant laquelle la pensée, peu à peu, se transforme, se mue en écriture. « Je roule dans ma tête des vers. » (25. III. 66) Combien souvent n'abandonne-t-il pas une idée trop lente à mûrir, pour ne la reprendre que des semaines, des mois plus tard; heureux, alors, de retrouver « le filet d'or interrompu ». (28. XII. 66) Lui qui est incapable de rien faire quand l'enthousiasme et la verve ne lui viennent pas, chose singulière, il se méfie de l'inspiration proprement dite, qui n'est qu'un échauffement passager de l'imagination; il compte bien davantage sur un certain état d'obsession, qui peut durer des jours, et sur son travail.

Car écrire n'est pas, pour notre poète, une opération qui se fait par le secours du saint-esprit. Il a beau dire: « J'ai retrouvé toute ma facilité de versification, » (10. XI. 65) dès qu'il s'agit de coucher sur le papier ce qu'il a depuis des jours et des jours dans la tête, il hésite, il tâtonne, il lui faut un temps fou pour aligner tant bien que mal huit, dix ou douze pauvres syllabes. Rien n'est moins conforme à son tempérament que de bâcler. Bien au contraire, profitant d'une leçon qu'il avait prise un peu contre son gré, il ne cesse de limer, de polir ses phrases. Il ne lui suffit pas que ce qu'il a à dire soit original, il le veut parfait, mettons aussi parfait qu'il le peut faire. Lorsqu'au début de 1867,

il compte qu'il a de quarante à cinquante poésies de finies, pour l'anthologie qu'il se propose de publier, quelque jour, il précise: « Je ne veux y laisser que ce qui sera bon par l'idée et bon par la forme. » (15. II. 67)

Les quelque vingt de ses premières poésies qu'il a plus tard insérées dans les *Soirées d'hiver*, il ne saurait être question de voir ici jusqu'à quel point elles répondent à cette double exigence. Mais comment ne pas formuler, sur la base encore du journal, une ou deux constatations générales, propres à compléter le portrait du poète?

Cette expérience, d'abord, commune à tous ceux qui se mêlent d'écrire, fût-ce dans la langue du vulgaire: au moment qu'elle se présente à nous, qu'elle naît, une idée a presque toujours des proportions, une ampleur, une allure, qui la feraient vite prendre pour un trait de génie; exprimée, le plus souvent, elle se rapetisse, se ratatine, jusqu'à sembler la plus banale du monde. Exemple Tièche: alors que novembre venu l'empêche, en 1865, de continuer ses promenades botaniques, le poète, un jour qu'il contemple amoureusement son herbier, découvre un sujet magnifique. Il ne s'agit de rien moins que de faire voir « la supériorité du règne végétal sur les deux autres. » (12. XI. 65) Dès le lendemain, il entrevoit le plan de cette nouvelle poésie, qui, deux jours plus tard, reçoit un premier titre, déjà moins prétentieux que l'idée originale: *L'herboriste à la fleur*. (15. XI. 65) Le 17 novembre, ça y est: le botaniste propose définitivement de l'appeler *Gentiana*, ce qui est adopté par le poète¹. Mais celui-ci, qu'écrira-t-il, sur ce thème? Eh bien! tout bonnement la joie qu'il éprouve à se raconter ses sorties de l'été, en regardant, l'hiver, les pauvres fleurs collées sur leurs papiers. La montagne a accouché d'une souris. Le grand poème didactique du début est devenu, c'est le cas de dire, une bluette...

Deuxième phénomène, d'une signification combien plus vaste, et qui détermine le climat de la poésie d'Edouard Tièche. Telle que notre écrivain la conçoit, en effet, telle qu'il cherche à lui donner une forme, la poésie est ce que Gœthe voulait qu'elle fût, *eine Gelegenheitsdichtung*, une poésie de circonstances, par quoi il faut entendre une poésie procédant directement des choses qui se passent autour de vous, une poésie toute fondée sur l'actualité immédiate. Ainsi donc, s'il faut, naturellement, pour être poète, avoir quelque talent, il est nécessaire, pour devenir un grand poète, que l'on soit mêlé, de près ou de loin, que l'on

¹ Voir, dans *Soirées d'hiver*, p. 44-45, la poésie qui porte ce titre.

participe, dans une plus ou moins grande mesure, à des événements d'une certaine importance. En d'autres termes, il importe, pour avoir quelque chose à dire, que quelque chose vous arrive; que votre existence soit assez accidentée, mouvementée, diverse, riche en aventures, pour alimenter constamment votre verve; que le hasard vous fasse être le témoin de beaucoup de choses, ou mette sur votre route des gens de toute espèce, de quoi vous donner une vue aussi complète que possible de la vie et de l'humanité. « Alles, was ich gesehen, gehört und beobachtet, expliquait le patriarche de Weimar, habe ich gesammelt und ausgenützt... Mein Werk ist das eines Kollektivwesens, das den Namen Goethe trägt¹. »

Ce que cela devient, appliqué à Edouard Tièche, il est facile de le voir. Beau titre, sans doute, si modeste soit-il, que celui de « poète de Bévillard ». Mais, comme source d'inspiration poétique, cette petite communauté mi-paysanne, mi-ouvrière, dont il se trouve être le porte-parole, le député spirituel, ça ne représente pas grand'chose, ainsi qu'on a pu s'en apercevoir. Et ce sera là, en ce qui regarde le principal intéressé, une des faces saillantes, une des manifestations poignantes du drame de sa vie et du drame de sa pensée. Un village heureux, ça ne vaut rien, pour quelqu'un qui a mis sous son bonnet d'être poète. Il fallait devenir notaire, Edouard Tièche, ou bien aller vivre ailleurs qu'à Bévillard, pourquoi pas à Paris?

Que reste-t-il à faire à ce malheureux poète, pour que sa lyre ne chôme pas, sinon à saisir les rares, les toutes rares occasions qui s'offrent à lui de voir quoi que ce soit d'intéressant, à profiter de ce qui lui advient qui tranche un peu sur la vie de tous les jours, — une course à Montoz ou à l'Ile-de-Saint-Pierre, une excursion botanique à la Hasenmatt ou au Creux-du-Van, un incendie qui met le village en émoi, des musiciens ambulants qui viennent distraire un moment sa solitude²? Tous motifs qui n'ont rien de bien nouveau, ni de très palpitant, et sur lesquels il n'est pas possible d'écrire des chefs-d'œuvre, à moins que l'on ne s'appelle Leopardi³. On ne devient pas un formidable alpiniste, à gravir les honnêtes montagnes à vaches du Jura; et celui-là a

¹ Cf. *Goethe's Unterhaltungen mit Fr. Soret*, Burkhardt, Weimar, 1905.

² Voir surtout, dans *Soirées d'hiver*, les pièces intitulées: *Souvenir*, *La Source*, *Rencontre*.

³ On pourrait sans doute faire plus d'un rapprochement entre la vie du grand poète italien et celle d'Edouard Tièche, sinon entre leurs œuvres. Mais il n'entraîne pas plus dans le cadre de cette introduction (ou présentation) de relever cela, que de comparer le journal de Bévillard et celui d'Amiel, par exemple.

peu de chance d'être quelque jour promu champion de natation, qui ne s'est jamais baigné que dans la Birse. Il faut à la grande poésie d'autres sujets d'inspiration qu'une promenade d'herboriste, ou qu'un feu de cheminée.

Ces thèmes dont la simplicité est presque banalité, les *Soirées d'hiver* sont là pour montrer que ce petit poète de vingt ans n'en tire pas si mauvais parti que ça. Il n'a guère accueilli, recueilli, là, qu'une poignée de ses poésies de Bévillard, — une vingtaine au plus, la moitié à peine de ce qu'il avait cru, jadis, assez bien réussi, assez fini pour être divulgué. Modeste bouquet de fleurs des champs, dont quelques-unes se sont tout de suite flétries, tandis que d'autres gardaient de la fraîcheur, et ce parfum si discret. Pauvres fleurs, peut-être, d'un printemps qui n'a pas eu beaucoup de soleil, et poussées un peu à l'aventure sur un sol ingrat. Mais n'est-ce pas là où l'on en trouve le moins que les fleurs sont le plus aimables, et celles-ci n'ont-elles pas fait tout ce qu'elles pouvaient, pour embellir un peu les jours sombres et froids de la jeunesse d'Edouard Tièche?

Poète, en effet, n'est-ce pas à la poésie surtout qu'il doit de s'être parfois débarrassé du morne ennui qui pesait sur ses jours? L'inspiration, soupape ouverte sur le monde, — le réel comme l'imaginaire, — n'a-t-elle pas été, pour lui, une libératrice? Source intarissable de joies et de tourments, — et il faut de ceux-ci, pour faire mieux apprécier celles-là, — la littérature ne lui a-t-elle pas apporté, de pair avec la botanique, les plus belles, les seules belles heures de sa vie? Lorsqu'il est resté quelques jours, quelques semaines, quelques mois, à ne rien écrire, faute d'avoir rencontré quoi que ce soit qui l'ait remué, un regret, presque un remords le prend. Et de rimer alors quelque chose dans le goût de ces cinq strophes qu'il intitule *Mon silence*¹, et où il adjure « ses chansons d'autrefois » de « se réveiller ». Ce que, dociles, elles font tout aussitôt; car elles ne sont pas mortes, elles vivront aussi longtemps que lui, elles sont sa vraie raison d'exister. Et si personne n'y prête attention, — Hippolyte excepté, mais Hippolyte... — qu'importe! Ce sera là encore, pour Edouard Tièche, l'occasion d'en inventer une autre, qui s'appellera *Ma poésie*², et sera tout entière une profession de foi, un ardent témoignage. Ne s'était-il pas abusé, quelquefois, jusqu'à vouloir chanter pour les autres, chanter pour être entendu? Que la foule se moque bien de ce concert dont il désire la régaler, doit-il le décourager de faire de la poésie? N'est-ce pas pour soi qu'il faut

¹ *Soirées d'hiver*, p. 35-36.

² *Ibid.*, p. 58-59. Cf., p. 98, le passage qui est donné en épigraphe.

écrire, pour le plaisir qu'on y trouve, et parce qu'on a quelque chose, dans l'âme, qui demande à être dit?

En avait-il, lui, dans son âme, des choses qui ne demandaient qu'à être dites, et mieux que dans la prose rapide du journal! De quoi remplir des rames et des rames de papier. On s'étonnerait donc qu'à court de sujets comme il l'était, il ne se soit pas laissé entraîner à exprimer en vers ce qui se passait dans son cœur, si, précisément, cela n'avait été contraire à l'idée qu'il se faisait de la poésie. Autant la maladie, l'oisiveté, l'isolement,



L'église de Bévillard, avec, au premier plan, la tombe du pasteur Tièche

l'ennui l'accablent, autant il se défend d'en rien révéler à personne. L'écrivain n'a pas le droit, selon lui, d'étaler ses misères, grandes et petites, de clamer à tous les vents du ciel ses doutes, ses désespoirs, de mettre un chacun au courant même de ses chagrins intimes. Lui qui ne connaissait que l'infortune, en renonçant délibérément à en parler, il se coupait l'herbe sous les pieds. Seulement, voilà, on a des principes ou on n'en a pas.

* * *

Le premier janvier 1868 est une date, dans la vie d'Edouard Tièche, et l'année 1868, une année cruciale. C'est le premier jour de cette année qu'il reçoit son fameux microscope. Effet de ce

magnifique présent: le jeune homme ne se sent pas de joie, bâtit sur-le-champ mille projets, entrevoit une vie telle, enfin, qu'il la rêve. Serait-ce à dire pourtant que, désormais, la science l'emportera sur la poésie, et l'histoire naturelle, sur la littérature? Non, puisque, le 2 janvier déjà, il note dans son journal, pour le répéter textuellement, le lendemain: «Je suis tourmenté du besoin d'écrire.» Non, puisque, le soir venu, il continue, avec Hippolyte, la lecture des poètes. Non, puisque, le 26 janvier, il improvise, à l'école, un récital *Eberhardt*. Plus que jamais, le fils Tièche aspirera, prétendra à être tout ensemble homme de lettres et naturaliste: il cumulera. Nouvelle grande ferveur, en lui. Et, cette fois, tant d'espoir, une si fiévreuse attente.

Il en est là, quand se produit, dans son existence, une rupture, une cassure. Le 3 février de cette année 1868, les cloches de la petite église de Bévillard sonnent. A l'étranger qui passe et s'informe, les gens de l'endroit répondent que c'est pour l'enterrement du pasteur de la paroisse, Abraham-Emmanuel Tièche, mort subitement, le soir du 29 janvier.

Le vieux pasteur disparu, impossible, il va de soi, de rester plus longtemps dans cette vieille cure de Bévillard, où, sans doute, tout n'était pas rose, où les distractions étaient mesurées au compte-gouttes, où, pendant de si longs mois, le poète avait vécu rongé son frein, et rêvant de s'en aller. Et il y faisait si bon, pourtant, on s'y sentait loin, tellement, des agitations du monde, il avait fini par s'y attacher, sans le savoir, par ne plus même penser qu'un jour, il faudrait quitter tout cela, partir de son cher Bévillard, se séparer d'Hippolyte!

Et voici que maintenant, brusquement, la question se posait, qui était celle-ci: où aller? que devenir? et aussi, parce qu'enfin il n'était plus possible, malade ou non, de rester plus longtemps sans rien faire, comment gagner sa vie? Ecrire, il n'y fallait pas songer; on lui avait trop bien fait la leçon: la poésie, ça ne nourrit pas son homme! Se lancer dans la botanique, allons donc! on a beau avoir trois ou quatre mille plantes dans son herbier, posséder un microscope, correspondre avec d'illustres savants: à quoi cela mène-t-il? Entrer dans un bureau: et Reconvilier? une expérience avait suffi. Après qu'en famille, on eut longuement discuté, pesé, consulté, avisé, il se trouva qu'une place de maître de français était vacante à la Lerberschule, à Berne. Pourquoi ne pas se présenter? Edouard Tièche se présente, et, sans bachot, sans aucun papier universitaire, il est nommé. C'était le bon temps! Il est vrai de dire que, huit ans plus tard, en 1876 (les Bernois, gens peu pressés, lui avaient laissé tout le temps de se préparer), on voit le nouveau professeur

s'embarquer pour Porrentruy, y rester deux jours, en revenir porteur d'un beau diplôme d'instituteur d'école secondaire (textuel). Titre qui ne lui sert pas à grand'chose, car, moins de deux ans plus tard, le métier de pédagogue s'étant révélé trop dur pour lui, Edouard Tièche entra au Palais, comme traducteur.

A quoi bon parler de sa carrière scolaire et de son stage dans l'administration: aucun rapport avec la poésie. Ce qu'il faut retenir de ses années bernoises, c'est qu'elles ont été ses bonnes années. Deux événements, alors, qui se tiennent de près: son mariage, en 1876; la publication de ses *Soirées d'hiver*, en 1877. Et ce n'est pas parce que leurs dates ne sont guère éloignées que ces deux événements se tiennent de près. C'est parce que le tranquille, le vrai bonheur qu'il trouve dans son foyer réveille, en notre poète, non pas ses chansons d'autrefois, mais de nouveaux airs, qui sont autant de cris d'amour, de reconnaissance et de foi. Il s'était bien gardé, lors de sa première saison poétique, de mettre en vers ses déboires, ses tristesses, ses amertumes. Quant à dire, maintenant qu'était venu le radieux été, les purs enchantements de l'amour, sous cette forme si rare qui s'appelle la tendresse, les douces joies d'un intérieur que remplit un berceau, une promenade qu'on a faite à deux, par un soir de beau temps, ça, c'est autre chose. Poète inconnu que celui de Bévillard (et c'est, après tout, bien un peu par sa faute); poète méconnu que celui de Berne (et la faute en est, maintenant, à la critique officielle, qui n'a pas su ou pas voulu discerner ce qu'il y a de délicieusement délicat, de suave et de profond, dans les *Soirées d'hiver*). Quelque mérite que l'on reconnaisse à ses compositions de la seconde... et dernière heure, il faut admirer ce poète à qui de si dures épreuves ont été imposées (la maladie, surtout, qui ne lui a, pour ainsi dire, pas laissé un jour de répit), et dont l'œuvre est empreinte d'une si parfaite sérénité, d'un si riant optimisme.

On sait que les dieux ont une assez singulière façon de montrer qu'ils vous aiment. Les dieux, qui aimaient Edouard Tièche, — et comment ne l'auraient-ils pas aimé? — l'ont fait mourir jeune, beaucoup trop jeune. Le 2 mai 1883, — il n'avait pas même encore fêté ses quarante ans, — de nouveau, des cloches sonnaient. Et ce n'étaient pas celles de son village, celles de sa chère petite église de Bévillard, à qui il avait demandé de « sonner pour lui », d'être les « compagnes du dernier voyage ¹ ». Car c'est à Berne, au cimetière du Bremgarten, qu'il repose.

¹ *Soirées d'hiver (Les Cloches)*, p. 9-10.

POUR PRENDRE CONGÉ...

« Qu'était-ce que la vie? Exil, ennui, souffrance... »

Lamartine, *Harmonies poétiques (Hymne de la mort)*.

Pourrais-je maintenant prendre congé de vous, Edouard Tièche, sans dire l'émotion qui m'a tout le temps serré le cœur, pendant que je m'efforçais de lire en vous, de découvrir votre être profond? Vous m'avez été, tout de suite, comme, jadis, à votre cher Hippolyte Sauvant, si amicalement, si fraternellement sympathique, non seulement par les aspirations élevées de votre âme de poète, mais par la patience avec laquelle vous avez supporté toutes les tribulations, toutes les humiliations de votre vie d'homme!

La vie, « long et triste pèlerinage », (12. V. 69) est-il dit, dans votre journal, où vous avez aussi noté, le 8 janvier 1868, en apprenant que votre petite cousine Dumur n'était plus: « Chaque fois que la mort enlève quelqu'un de mes parents, je me rappelle ces paroles divines: « Etranger et voyageur sur la terre... » et je songe qu'il faut me préparer une demeure au ciel. » Etranger même au milieu des vôtres, voyageur égaré dans cette vallée de Tavannes qui fut un temps votre vallée de larmes, ne saviez-vous pas, poète qui, pourtant, aviez la seconde vue, que, ses plus belles demeures, le ciel les réserve à ceux qui, leur vie durant, ont, comme vous, souffert, lutté, espéré quand même et, surtout, aimé?

Berne et Tramelan, été et automne 1943.